

Diana Gabaldon

OUTLANDER

La neige et la cendre



La série
événement
aux USA



OUTLANDER

LIVRE-6

La neige et la cendre

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Outlander, livre 1
Le Chardon et le tartan

Outlander, livre 2
Le talisman

Outlander, livre 3
Le voyage

Outlander, livre 4
Les tambours de l'automne

Outlander, livre 5
La croix de feu

DIANA
GABALDON
OUTLANDER

LIVRE-6

La neige et la cendre

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Safavi*



Précédemment paru aux Éditions J'ai lu en quatre volumes :

La neige et la cendre
Les grandes désespérances
Les canons de la liberté
Le clan de la révolte

Titre original :

A BREATH OF SNOW AND ASHES

© Diana Gabaldon, 2005

Pour la traduction française :

© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2006, 2007

Ce livre est dédié à :
Charles Dickens, Robert Louis Stevenson, Dorothy L. Sayers, John
D. MacDonald et P. G. Wodehouse.

Le temps correspond à beaucoup de choses que les gens appellent Dieu. Il préexiste à tout et n'a pas de fin. Il est tout-puissant, car personne ne peut rien contre le temps, n'est-ce pas ? Pas plus les montagnes que les armées.

En outre, le temps guérit tout, bien sûr. Donnez à n'importe quoi assez de temps, et tout se réglera : la douleur sera absorbée, les souffrances seront effacées, les pertes subsumées.

Poussière tu es, à la poussière tu retourneras. N'oublie pas, homme, que tu n'es que poussière et que poussière tu redeviendras.

Et si le temps est apparenté à Dieu d'une manière ou d'une autre, alors la mémoire est forcément le fait du diable.

LA NEIGE ET LA CENDRE

PREMIÈRE PARTIE

Bruits de guerre

Une conversation interrompue

LE CHIEN LES REPÉRA le premier. Dans l'obscurité, Ian Murray sentit sans la voir la tête de Rollo, les oreilles dressées, se relever brusquement contre sa cuisse. Il posa une main sur la nuque de l'animal, au poil tout hérissé, saisit le manche de son couteau de son autre main et attendit, respirant lentement. Écoutant la nuit.

La forêt demeurait silencieuse. Il restait plusieurs heures avant l'aube, et l'air était aussi figé que dans une église, la brume s'élevant doucement du sol, tel un voile d'encens. Il s'était allongé sur le tronc d'un tulipier géant, préférant le chatouillis des cloportes à l'humidité de la terre. Il garda la main sur son chien, aux aguets.

Rollo émettait un grognement sourd que Ian entendait à peine, mais qui se traduisait par des vibrations dans son bras, mettant tous ses sens en alerte. Cela ne l'avait pas réveillé – désormais, il dormait rarement pendant la nuit. Il était resté étendu en silence, fixant la voûte céleste, absorbé par son habituelle conversation avec Dieu. Le mouvement de Rollo avait dissipé sa quiétude. Ian se redressa en position assise, balançant ses jambes de l'autre côté du tronc à demi pourri, le cœur battant.

Sans cesser de grogner, Rollo tourna sa tête massive sur le côté, suivant un mouvement invisible. C'était une nuit sans lune. Ian distinguait les silhouettes vagues des arbres et les ombres mouvantes de la nuit, rien de plus.

Puis il les entendit. Des pas. Assez éloignés mais qui se rapprochaient. Il se leva et se glissa sans hâte dans les ténèbres sous un

sapin baumier. Au claquement de la langue de son maître, Rollo arrêta de gronder et le talonna, aussi silencieux que son loup de père.

La cachette de Ian dominait une piste empruntée par le gibier. Pourtant, les hommes qui la suivaient n'étaient pas des chasseurs.

« Des Blancs. » Voilà qui était étrange, très étrange. Il ne les voyait pas, mais n'en avait pas besoin. Leurs bruits étaient reconnaissables entre tous. Les Indiens ne se déplaçaient pas en silence, et la plupart des Highlanders parmi lesquels il vivait savaient marcher dans une forêt comme de véritables fantômes. Là, il n'avait pas l'ombre d'un doute. Le métal : voilà pourquoi. Il percevait un cliquetis de harnais, de boutons et de boucles... et de canons de fusil.

« Tout un tas de Blancs. » Si proches qu'il distinguait presque leur odeur. Il se pencha un peu en avant, fermant les yeux pour mieux humer un indice.

Ils portaient des fourrures, avec du sang séché dans les poils froids, probablement le détail qui avait alerté Rollo. Mais ce ne pouvaient pas être des trappeurs... non, trop nombreux. Les trappeurs voyaient seuls ou par deux.

Des hommes pauvres... et sales. Ni trappeurs ni chasseurs. En cette saison, ce n'était pas le gibier qui manquait, pourtant ceux-ci sentaient la faim. Et une sueur imprégnée par la piquette.

Ils étaient tout près à présent, à environ trois mètres de là où Ian se terrait. Rollo émit un faible grognement que Ian interrompit aussitôt en refermant sa main sur la truffe du chien. De toute manière, les hommes faisaient trop de bruit pour l'entendre. Il compta les pas au fur et à mesure que les individus passaient devant lui, percevant les gamelles et les cartouchières qui s'entrechoquaient, les gémissements dus aux pieds endoloris et les soupirs de lassitude.

Ils étaient vingt-trois, plus un mulet... non, deux. Il entendait craquer le cuir de leurs bâts, le souffle grincheux et laborieux des bêtes surchargées, presques une plainte.

Les hommes ne les auraient jamais repérés, mais un caprice du vent porta l'odeur de Rollo jusqu'aux mulets. Un braiment strident déchira la nuit, et la forêt explosa devant lui dans un fracas de branches et de cris d'effroi. Ian courait déjà quand des tirs de pistolets retentirent derrière lui.

— *A Dhia!*

Quelque chose heurta son crâne, et il s'étala de tout son long. Était-il mort ?

Non, Rollo poussait son museau inquiet et humide contre son oreille. Sa tête bourdonnait comme une ruche, et des éclairs aveuglants remplissaient ses yeux.

— *Ruith !*

Il remplit ses poumons d'air et repoussa le chien.

— Cours ! Fuis !

Rollo hésita, une plainte grave au fond de la gorge. Ian ne pouvait le voir, mais sentait son corps massif prendre son élan, revenir, tourner sur lui-même, indécis.

— *Ruith !*

Il parvint à se redresser à quatre pattes, implorant son chien qui, enfin, obéit, détalant comme il avait été dressé à le faire.

Il n'avait plus le temps de fuir lui-même, quand bien même il serait parvenu à se relever. Il retomba face contre terre, plongea les mains et les pieds dans le tapis de feuilles et l'humus, et se tortilla frénétiquement pour s'enfouir.

Un pied s'écrasa entre ses omoplates, mais le terreau humide étouffa le cri qui s'échappa de son torse. Cela n'avait pas d'importance, ils faisaient un tel vacarme ! Celui qui l'avait piétiné ne s'en était même pas aperçu. Il courait, pris de panique, le prenant sans doute pour un tronc d'arbre pourri.

Les tirs cessèrent. Les cris continuèrent, mais il ne comprenait plus rien. Il savait juste qu'il était étendu à plat ventre, une moiteur froide contre ses joues et l'âcreté piquante des feuilles mortes dans ses narines... Comme s'il était très saoul, la terre tournait avec lenteur autour de lui. Passé la première douleur vive, il n'avait plus mal à la tête, mais ne semblait pas capable de la redresser.

Il pensa vaguement que s'il mourait ici, personne n'en saurait rien. Ce serait dur pour sa mère de ne jamais savoir ce qu'il était advenu de lui.

Les bruits s'estompèrent, devenant plus organisés. Quelqu'un continuait de hurler, mais cela ressemblait à des ordres. Ils s'éloignaient. Il lui vint brièvement à l'esprit qu'il pourrait crier. S'ils se rendaient compte qu'il était blanc, ils l'aideraient peut-être. Ou peut-être pas.

Il se tut. S'il était en train de mourir, il n'avait plus besoin d'aide. Dans le cas contraire, il s'en sortirait tout seul.

« Après tout, c'est ce que j'avais demandé, non ? » songea-t-il en reprenant sa conversation interrompue avec Dieu, retrouvant la même quiétude que plus tôt, allongé dans le creux du tulipier, les yeux fixés sur les profondeurs des cieux. « Un signe, voilà ce que je voulais. Cela dit, je ne pensais pas que Tu me l'enverrais si vite. »

La cabane du Hollandais

Mars 1773

PERSONNE NE CONNAISSAIT l'existence de la cabane jusqu'à ce que Kenny Lindsay aperçoive les flammes, en montant vers le ruisseau.

— Sans la nuit qui tombait, j'aurais rien vu du tout, répéta-t-il pour la sixième fois. De jour, j'aurais jamais deviné, jamais.

Il essuya son visage d'une main tremblante, incapable d'arracher son regard de la ligne de cadavres gisant en lisière de la forêt.

— C'étaient les sauvages, *Mac Dubh* ? Y sont pas scalpés, mais ch'sais pas...

Jamie étendit le mouchoir souillé de suie sur le visage bleui d'une fillette, cachant ses yeux exorbités.

— Non, aucun d'eux n'est mutilé. Tu n'as rien remarqué quand tu les as sortis, n'est-ce pas ?

Lindsay fit non de la tête, fermant les paupières. Il frissonnait convulsivement. Tard dans cet après-midi de printemps, l'air était frisquet, mais tous les hommes étaient en nage.

— J'ai pas regardé.

Mes propres mains étaient glacées. Aussi insensibles que la peau caoutchouteuse des corps que j'examinais. Leur mort remontait à plus d'un jour. La rigidité cadavérique était passée, ils étaient désormais mous et froids, mais la fraîcheur de l'altitude les avait préservés jusque-là des outrages de la putréfaction.

J'avais du mal à respirer, l'air étant encore chargé de l'amertume de l'incendie. Des volutes de vapeur s'élevaient encore ici et là des vestiges calcinés de la minuscule cabane. Du coin de l'œil, j'aperçus Roger donner un coup de pied dans un rondin de bois, puis se pencher pour ramasser quelque chose en dessous.

Kenny avait frappé à notre porte bien avant l'aube, nous arrachant à nos lits bien chauds. Nous étions venus en hâte, tout en sachant déjà qu'il était trop tard. Certains des métayers des fermes de Fraser's Ridge nous avaient également accompagnés. Evan, le frère de Kenny, se tenait avec Fergus et Ronnie Sinclair sous les arbres, échangeant des messes basses en gaélique.

Jamie s'accroupit à mes côtés, le visage inquiet.

— Tu sais ce qui les a tués, *Sassenach* ? Ceux qui sont là-bas, sous les arbres ?

Il désigna du menton le cadavre devant nous, ajoutant :

— Au moins, je sais de quoi cette malheureuse est morte.

Le vent fit gonfler la jupe de la femme, dévoilant deux pieds fins dans des sabots en bois. Ses mains étaient étendues le long de ses flancs. Elle avait été grande, quoique pas autant que ma Brianna. Machinalement, je regardai autour de moi, cherchant la chevelure flamboyante de ma fille que j'aperçus entre des branches, de l'autre côté de la clairière.

J'avais retourné le tablier de la femme sur son torse et son visage. Ses mains étaient rouges ; les articulations, gonflées par le labeur ; les paumes, calleuses. Toutefois, à en juger par la fermeté de ses cuisses et sa taille fine, elle ne pouvait pas avoir plus de trente ans, sans doute beaucoup moins. Personne n'aurait pu dire si elle avait été jolie.

Je répondis à Jamie en faisant non de la tête.

— Je ne pense pas qu'elle soit morte à cause de l'incendie lui-même. Regarde, ses jambes et ses pieds sont intacts. Elle a dû tomber dans l'âtre. Sa chevelure s'est enflammée, et le feu s'est répandu aux épaules de sa robe. Elle devait se trouver près d'un mur ou de la hotte en bois, si bien que les flammes se sont propagées, et tout a pris feu.

Jamie hocha la tête sans quitter le cadavre des yeux.

— Oui, c'est logique. Mais les autres alors, *Sassenach* ? Ils sont un peu roussis sur les bords, mais aucun n'est aussi brûlé qu'elle. En outre, ils devaient être morts avant l'incendie, car aucun n'a cherché à s'enfuir de la cabane. Une maladie mortelle, peut-être ?

— Je ne crois pas. Ils n'ont pas l'air... je ne sais pas. Laisse-moi les examiner de nouveau.

Je m'approchai de la rangée de corps inertes dont tous les visages avaient été recouverts, me penchant sur chacun d'eux pour regarder encore une fois avec attention sous les linceuls improvisés. De nombreuses maladies pouvaient tuer de manière fulgurante en ces jours sans antibiotiques, sans aucun moyen d'administrer des solutions autrement que par voie buccale ou rectale. Une simple diarrhée pouvait vous abattre en vingt-quatre heures.

J'avais déjà vu ce genre de cas assez souvent pour les reconnaître rapidement. Comme tout médecin, et je l'avais été pendant plus de vingt ans. Dans ce siècle, je voyais des maux que je n'avais jamais rencontrés dans le mien, des maladies parasitaires particulièrement affreuses rapportées des Tropiques à cause de la traite des esclaves. Mais ce n'était pas un parasite qui avait emporté ces pauvres hères. À ma connaissance, aucune maladie ne laissait de telles traces sur ses victimes.

Tous les corps, la femme brûlée, une autre beaucoup plus âgée et trois enfants, avaient été trouvés à l'intérieur de la cabane en feu. Kenny les en avait extirpés juste avant que le toit ne s'effondre, puis avait couru chercher de l'aide. Tous morts avant que le feu ne prenne ; donc, tous en même temps, car l'incendie s'était sûrement déclaré peu après que la femme la plus jeune fut tombée dans l'âtre.

On avait déposé les victimes en rang ordonné sous les branches d'une épinette rouge géante, pendant que les hommes creusaient une tombe à côté. Brianna se tenait devant la plus jeune des filles, la tête baissée. Je vins m'accroupir près du petit corps, et elle s'agenouilla près de moi, me demandant avec douceur :

— C'était quoi ? Du poison ?

Je l'observai, étonnée.

— Je crois. Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Elle indiqua le teint bleuté de la fillette. Elle avait tenté de lui fermer les yeux, mais ils saillaient trop sous les paupières, lui donnant

une expression d'horreur. Un rictus d'agonie déformait les traits enfantins, et des traces de vomis recouvraient la commissure de ses lèvres.

— Mon manuel de scoutisme, répondit Brianna.

Elle releva la tête en direction des hommes, mais aucun d'eux n'était suffisamment proche pour l'avoir entendue. Elle pinça les lèvres et détourna les yeux en citant :

— « Ne jamais manger un champignon inconnu. Il en existe de nombreuses variétés vénéneuses, et seul un expert saura les distinguer les unes des autres. » Roger a trouvé ceci qui poussait en cercle près de ce rondin, là-bas.

Elle me montra sa main ouverte.

Des chapeaux humides et charnus, d'un brun clair parsemé de taches verruqueuses blanchâtres, des lamelles écartées et de fines tiges, si pâles qu'elles en étaient presque phosphorescentes dans l'ombre des épinettes. Leur aspect sympathique et terreux masquait leur nature mortelle.

— Des amanites panthères, murmurai-je.

J'en saisis une avec délicatesse. *Agaricus pantherinus*, du moins c'était le nom qu'on leur donnerait plus tard, le jour où quelqu'un déciderait de les nommer scientifiquement. *Pantherinus* parce qu'elles tuaient rapidement, comme un félin qui bondit sur sa proie.

Je pouvais voir la chair de poule sur le bras de Brianna soulever le fin duvet roux doré. Elle inclina sa main et laissa tomber le reste des champignons mortels sur le sol. Elle s'essuya sur sa jupe avec un bref frisson.

— Qui serait assez sot pour manger des amanites ?

— Des gens qui ne savaient pas. Qui avaient faim, peut-être.

Je saisis la main molle de la fillette et suivis le contour frêle des os de son avant-bras. Son ventre était gonflé, soit par la malnutrition, soit du fait des modifications apportées par la mort, mais ses clavicules saillaient comme des lames de faucille. Tous les corps étaient minces, cependant pas au point d'être décharnés.

Je relevai les yeux vers les ombres bleutées de la montagne au-dessus de la cabane. Il était encore trop tôt dans la saison pour ramasser du fourrage, toutefois la nourriture était abondante en forêt... pour ceux qui savaient la reconnaître.

Jamie vint s'agenouiller près de moi, posant doucement sa main large contre mon dos. Elle était froide, mais une ligne de sueur coulait le long de son cou. Ses épais cheveux auburn étaient sombres sur les tempes.

— La fosse est prête.

Il parlait à voix basse, comme s'il craignait d'effrayer l'enfant. D'un signe de tête, il désigna les champignons épars sur le sol.

— C'est ça qui l'a tuée ?

— Je crois, oui. Et les autres aussi. Tu as fait le tour des lieux ? Personne ne les connaît ?

Il fit non de la tête.

— Ce ne sont pas des Anglais, regarde leurs vêtements. S'ils étaient allemands, ils se seraient sûrement installés à Salem. Avec leur esprit de clan, ils ne se seraient pas isolés dans leur coin. Ce sont peut-être des Hollandais.

Il me montra les sabots en bois sculpté de la vieille femme, craquelés et tachés par l'usage.

— Aucun livre ni papier n'a subsisté, quand bien même il y en aurait eu. Rien qui puisse nous apprendre leur nom. Mais...

— Ils n'étaient pas là depuis longtemps.

La voix grave et éraillée me fit redresser la tête. Roger nous avait rejoints. Il s'accroupit près de Brianna, indiquant du menton les ruines fumantes de la cabane. On avait ensemencé un potager, mais les rares plantes visibles n'étaient que des pousses, des feuilles tendres rendues molles et noirâtres par les gels de printemps. Il n'y avait aucune étable, aucun signe de bétail, de mule ni de cochon.

— Des nouveaux immigrants, conclut Roger. Pas des ouvriers en servage. C'était une famille. Ils n'étaient pas non plus habitués au travail en plein air. La femme a des ampoules plein les mains et des cicatrices toutes fraîches.

Sans s'en rendre compte, il frotta sa propre main contre la toile épaisse de son pantalon. Ses paumes étaient désormais aussi calleuses que celles de Jamie, mais, autrefois, elles avaient été celles, lisses et tendres, d'un universitaire. Il n'avait pas oublié ses douleurs du début.

— Je me demande s'ils ont laissé des gens derrière eux, en Europe, murmura Brianna.

Elle lissa en arrière les cheveux blonds de la fillette, lui dégageant le front, puis reposa le fichu sur son visage. Elle déglutit avec peine.

— Ils ne sauront jamais ce qui leur est arrivé.

Jamie se releva.

— Non. On dit que Dieu protège les fous, mais je suppose que même le Tout-Puissant perd patience de temps en temps.

Il se détourna, faisant un signe à Lindsay et Sinclair, puis ordonna au premier :

— Cherche l'homme.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

— L'homme ? interrogea Roger.

Puis il jeta un bref coup d'œil vers les restes de la cabane et comprit.

— Ah oui, celui qui a construit la maison pour elles ?

— Les femmes ont pu se débrouiller seules, déclara Brianna.

Roger se tourna vers son épouse avec un petit sourire au coin des lèvres.

— Toi, tu aurais pu, oui.

Brianna n'avait pas hérité que du tempérament de son père. Elle mesurait un mètre quatre-vingts pieds nus, et possédait des muscles tout en longueur.

— Elles auraient peut-être pu, mais elles ne l'ont pas fait, trancha Jamie.

Il indiqua la carcasse carbonisée de la cabane, où quelques meubles dessinaient encore des masses fragiles. Tandis que je suivais son regard, le vent du soir s'infiltra dans la ruine, et un tabouret s'effondra sans un bruit en un amas de cendres. Un nuage de suie et de poussière de charbon s'étala, tel un spectre sur le sol.

— Que veux-tu dire ?

Je me relevai à mon tour et m'approchai de lui, observant l'intérieur de la maison. Il ne restait pratiquement plus rien, hormis le conduit de cheminée et des fragments de murs, les rondins qui les avaient constitués étant épars sur le sol comme un jeu de jonchets.

— Il n'y a aucun métal, expliqua-t-il.

Dans l'âtre noirci, on apercevait les restes d'un chaudron fendu en deux par la chaleur, son contenu vaporisé.

— Aucune casserole à part ça, et c'est trop lourd pour être trimballé. Pas d'outils. Pas de couteau, pas même une hache... et tu peux voir que celui qui a bâti cette maison en avait une.

En effet, les rondins étaient bruts, mais leurs encoches et leurs extrémités portaient clairement des traces de coups de hache.

Fronçant les sourcils, Roger ramassa une branche de pin et se mit à fouiller dans les décombres pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'outils. Kenny Lindsay et Sinclair ne s'étaient pas donné cette peine. Jamie leur avait ordonné de rechercher un homme, et ils s'étaient exécutés aussitôt, disparaissant dans la forêt, en compagnie de Fergus. Evan Lindsay, son frère Murdo et les McGillivray se mirent en quête de pierres pour ériger un cairn.

Ses yeux passant de son père à la rangée de cadavres, Brianna me murmura :

— S'il y a eu un homme, il les aurait abandonnés ? La femme a peut-être pensé qu'ils ne pourraient jamais survivre seuls ?

Prenant ainsi sa propre vie et celle de ses enfants, leur épargnant une mort lente causée par le froid et la faim ?

— Il les aurait abandonnés en emportant tous les outils ? Mon Dieu, j'espère que non !

Je me signai, même si j'en doutais.

— Elle serait partie à la recherche d'aide, tu ne crois pas ? Même avec les enfants... Il ne reste presque plus de neige.

Seuls les cols les plus hauts étaient encore enneigés. Les sentiers et les versants étaient détrempés et boueux, mais praticables depuis au moins un mois.

Roger interrompit mes pensées.

— J'ai trouvé l'homme.

Il parlait très calmement, mais dut s'arrêter pour s'éclaircir la gorge.

— Là... juste là-bas.

En dépit de la pénombre grandissante, je vis qu'il avait pâli. Ce n'était pas étonnant : la forme recroquevillée qu'il venait de découvrir sous les restes de bois calcinés d'un mur était horrible à voir. Réduite à un grand morceau de charbon noir, les mains levées dans la position du boxeur comme souvent les êtres calcinés. Il était même dif-

ficile de se rendre compte qu'il s'agissait d'un homme. Pourtant, d'après ce que je pouvais en voir, c'était le cas.

Un cri interrompit nos supputations quant à l'identité de ce nouveau corps.

— On les a trouvés, milord !

Fergus nous faisait signe depuis l'orée du bois.

Deux autres hommes, cette fois. Etendus sur le sol dans le sous-bois, pas côte à côte, mais non loin l'un de l'autre, à une brève distance de la cabane. Tous les deux, apparemment, empoisonnés par les champignons.

Se tenant devant un des cadavres, Sinclair hocha la tête en répétant pour la quatrième fois :

— Ça, ça peut pas être un Hollandais.

Fergus se gratta le nez du bout du crochet qui lui tenait lieu de main gauche.

— Si, ça se pourrait... dit-il peu convaincu. Des Antilles, *non** ?

Un des corps était celui d'un Noir. L'autre était blanc, et tous deux portaient des vêtements insignifiants en *homespun* élimé, chemises et culottes. Pas de veste en dépit du froid. Tous deux pieds nus.

Jamie fit non de la tête, frottant par habitude sa main sur ses propres culottes.

— Non, les Hollandais ont des esclaves sur Barbuda, c'est vrai... Mais ils sont généralement mieux nourris que ces gens-là.

Il pointa le menton vers le rang silencieux des femmes et des enfants.

— Ils ne vivaient pas ici. En plus...

Je le vis baisser les yeux vers les pieds des morts.

Crasseux autour des chevilles et fortement calleux, les pieds étaient, somme toute, propres. Les plantes du Noir étaient d'un rose jaunâtre, sans traces de boue ni de fragments de feuilles coincés entre les orteils. Une chose était sûre : ces hommes n'avaient pas marché pieds nus sur le sol boueux de la forêt.

Fergus, toujours pratique, demanda :

— Vous pensez que d'autres hommes, une fois leurs compagnons morts, leur auraient volé leurs chaussures... et tout ce qu'ils pouvaient avoir de valeur... avant de s'enfuir ?

* Les mots français en italique sont en français dans le texte original. (*N.d.T.*)

— Oui, peut-être.

Jamie pinça les lèvres, son regard balayant la terre devant la cabane. Elle était battue par les passages des humains, parsemée de mottes d'herbes retournées et recouverte de cendres et de bois carbonisé. On aurait dit qu'un troupeau d'hippopotames s'y était vautré.

— Dommage que Petit Ian ne soit pas là. Il n'y en a pas deux comme lui pour déchiffrer des traces. Au moins, il aurait peut-être pu nous dire ce qui s'est passé là-bas.

Il indiqua le bois où on avait retrouvé les hommes.

— ... Combien ils étaient et dans quelle direction ils sont partis.

Jamie lui-même était un fin traqueur, mais, à présent, la lumière baissait vite. Même dans la clairière où se dressaient les vestiges fumants de la cabane, les ténèbres gagnaient du terrain, se répandant sous les arbres et s'étalant telle une nappe d'huile sur la terre défoncée.

Il fixa l'horizon, où les lambeaux de nuages se paraient d'or et de rose, tandis que le soleil se couchait derrière eux. Il secoua la tête.

— Enterrez-les, puis on s'en va.

Il nous restait à faire une autre découverte macabre. Seul parmi les cadavres, l'homme calciné n'était mort ni empoisonné ni brûlé. Quand ils le soulevèrent du tapis de cendres pour le transporter dans la fosse, un objet se détacha du corps, tombant avec un bruit sourd sur le sol. Brianna le ramassa et le frotta contre un coin de son tablier.

— Tiens, ce petit détail nous avait échappé.

C'était un couteau, du moins ce qu'il en restait. Son manche en bois avait entièrement brûlé, et la chaleur avait déformé la lame.

Je m'armai de courage et m'avançai dans l'épaisse puanteur âcre de chair et de peau grillées. Je me penchai sur le cadavre, touchant son torse du bout du doigt. Le feu détruit beaucoup de choses, mais épargne les détails les plus étranges. La plaie triangulaire était très claire, nettement enfoncée dans le creux entre ses côtes. J'essayai mes mains moites sur mon tablier.

— Il a été poignardé.

Brianna me dévisageait.

— Ils l'ont tué. Puis sa femme... (Elle regarda la jeune femme étendue sur le sol, le visage recouvert.) Elle a préparé un ragoût avec les champignons. Ils en ont tous mangé, les enfants aussi.

La clairière était silencieuse, hormis les chants des oiseaux dans la montagne. J'entendais les battements de mon cœur, soudain trop à l'étroit dans ma poitrine. Une vengeance ? Ou simple désespoir ?

On déposa le Hollandais et sa famille dans leur tombe, les deux étrangers dans une autre.

Le vent s'était nettement rafraîchi depuis le coucher du soleil. Le tablier de la femme s'envola quand ils la soulevèrent. Devant une telle vision, Sinclair poussa un cri d'effroi étranglé et manqua de la lâcher.

Elle n'avait plus ni visage ni cheveux. Sa taille fine se rétrécissait sur un vestige carbonisé. La chair de sa tête s'étant complètement consumée, on n'apercevait qu'un étrange crâne noir où des dents dessinaient un sourire d'une insouciance déconcertante.

Ils la descendirent très vite dans la fosse peu profonde, étendirent ses enfants à côté, puis nous laissèrent, Brianna et moi, construire un cairn, à l'ancienne manière écossaise, pour marquer l'emplacement de la tombe et la protéger des bêtes sauvages. Pendant ce temps, ils creusaient une seconde tombe plus rudimentaire pour les deux hommes aux pieds nus.

La tâche achevée, tous, blêmes et silencieux, se rassemblèrent autour des deux monticules. Je vis Roger se rapprocher de Brianna et glisser un bras protecteur autour de sa taille. Elle fut parcourue d'un frisson qui, je le devinais, n'avait rien à voir avec la fraîcheur de l'air. Leur fils, Jemmy, ne devait avoir qu'un an d'écart avec la plus jeune des fillettes.

Kenny Lindsay enfonça son bonnet de laine jusqu'aux oreilles et interrogea Jamie du regard.

— Tu veux bien dire un mot, *Mac Dubh* ?

Il faisait presque nuit, et personne n'avait envie de s'attarder. Nous serions obligés de monter un camp, bien à l'écart de la puanteur de l'incendie, ce qui ne serait pas une mince affaire dans le noir. Mais Kenny avait raison : nous ne pouvions pas partir sans, au moins, une petite cérémonie, un dernier adieu aux inconnus.

Jamie fit non de la tête.

— Il vaut mieux que ce soit Roger qui parle. S'ils étaient hollandais, c'étaient probablement des protestants.

En dépit de la pénombre, je vis le coup d'œil de Brianna vers son père. Certes, Roger était presbytérien, tout comme Tom Christie, un homme beaucoup plus âgé dont le visage austère reflétait son opinion sur la question. Mais personne n'était dupe, y compris Roger : cette histoire de religion n'était qu'un prétexte.

Roger s'éclaircit la voix, émettant un bruit de tissu qui se déchire. Ce son toujours douloureux s'était à présent chargé de colère. Néanmoins, il ne protesta pas et, fixant Jamie dans le blanc des yeux, il prit place à la tête de la tombe.

J'avais cru qu'il se contenterait de réciter le Notre Père, ou un des psaumes les plus modérés. Mais d'autres paroles lui montèrent aux lèvres :

— « Voici, je crie à la violence, et nul ne répond ; j'implore justice, et point de justice ! Il m'a fermé toute issue, et je ne puis passer ; Il a répandu des ténèbres sur mes sentiers. »

Sa voix, autrefois si belle et si puissante, était désormais étranglée, réduite au spectre râpeux de sa beauté envolée, mais la passion qu'elle exprimait avait encore assez de force pour que tous ceux qui l'écoutaient baissent la tête, leur visage disparaissant dans l'ombre.

— « Il m'a dépouillé de ma gloire, Il a enlevé la couronne de ma tête. Il m'a brisé de toutes parts, et je m'en vais ; Il a arraché mon espoir comme un arbre. »

Son visage était fermé, mais son regard sombre s'arrêta un instant sur la souche brûlée qui avait servi de billot à la famille de Hollandais.

— « Il a éloigné de moi mes frères, et mes amis se sont détournés. Je suis abandonné de mes proches, Je suis oublié de mes intimes. »

Les trois frères Lindsay échangèrent des regards, et tous se rapprochèrent un peu plus les uns des autres pour se protéger du vent froid.

— « Ayez pitié, ayez pitié de moi, vous, mes amis ! »

Sa voix se radoucit. Nous l'entendions à peine par-dessus le soupir des arbres.

— « Car la main de Dieu m'a frappé. »

Brianna fit un geste spontané vers lui. Il se racla de nouveau la gorge dans un bruit explosif et étira le cou. J'entraperçus la cicatrice laissée par la corde qui l'avait mutilé.

— « Oh ! Je voudrais que mes paroles fussent écrites ! Qu'elles fussent écrites dans un livre ! Je voudrais qu'avec un burin de fer et du plomb, elles fussent pour toujours gravées dans le roc... »

Il fixa un à un chaque visage, le sien étant de marbre, puis il prit une profonde inspiration pour continuer, sa voix se craquelant à chaque parole :

— « Car je sais que mon Rédempteur est vivant. Et qu'il se lèvera le dernier sur la terre. Quand ma peau sera détruite, Il se lèvera... »

Brianna frissonna et détourna le regard.

— ... « Quand je n'aurai plus de chair, je verrai Dieu. Je le verrai, et il me sera favorable ; Mes yeux le verront, et non ceux d'un autre. »

Il marqua une pause, et un bref soupir collectif se fit entendre, chacun laissant échapper le souffle qu'il retenait. Mais il n'avait pas tout à fait fini. Sans s'en rendre compte, il avait saisi la main de Brianna et la tenait fermement. Il prononça les derniers mots presque en lui-même, comme s'il avait oublié son auditoire :

— « Craignez pour vous le glaive : car la colère amène les châtiements par le glaive. Et sachez que vous serez jugés. »

Je tremblais, et la main de Jamie s'enroula autour de la mienne, froide mais forte. Il baissa les yeux vers moi et je croisai son regard. Je savais à quoi il pensait.

Tout comme moi, il pensait non pas au présent mais au futur. À un petit encart qui paraîtrait dans trois ans dans la *Wilmington Gazette* datée du 13 février 1776 :

« Nous avons la douleur de vous annoncer la mort de James MacKenzie Fraser et de son épouse, Claire Fraser, dans l'incendie qui a détruit leur maison dans la colonie de Fraser's Ridge, la nuit du 21 janvier dernier. M. Fraser, neveu de feu Hector Cameron de la plantation de River Run, était né à Broch Tuarach en Écosse. Il était très connu dans toute la colonie et profondément respecté. Il ne laisse aucune descendance. »

Jusque-là, il nous avait été facile de ne pas trop y réfléchir. C'était si loin dans le futur et, après tout, celui-ci n'était pas immuable – nous étions prévenus et prémunis, non ?

Me tournant vers le cairn, je frissonnai encore. Je me rapprochai de Jamie et posai mon autre main sur son bras. Il couvrit mes doigts des siens et les serra pour me rassurer. « Non, me disait-il tacitement. Non, je ferai en sorte que cela n'arrive pas. »

Pourtant, alors que nous quittions cette morne clairière, je ne pouvais me débarrasser d'une image en particulier. Pas celle de la cabane brûlée, des corps pitoyables, du pathétique potager stérile. Celle qui me hantait, je l'avais vue des années plus tôt : une stèle parmi les ruines du prieuré Beaulieu, dans les hauteurs des Highlands écossais.

C'était la tombe d'une noble dame, son nom surmonté par un crâne grimaçant sculpté dans la pierre, assez semblable à celui sous le tablier de la Hollandaise. Sous le crâne se trouvait sa devise : *Hodie mihi cras tibi – Sic transit gloria mundi*. « Mon tour aujourd'hui, le tien demain. Ainsi passe la gloire de ce monde. »

Garde tes amis auprès de toi

NOUS PARVÎMES À FRASER'S RIDGE le lendemain juste avant le coucher du soleil, pour découvrir qu'un visiteur nous attendait. Le major Donald MacDonald, anciennement de l'armée de Sa Majesté, et plus récemment membre de la cavalerie légère, garde personnelle du gouverneur Tryon, était assis sur le peron, mon chat sur les genoux et un pichet de bière à ses pieds. En me voyant approcher, il lança joyeusement :

— Madame Fraser ! À votre service, madame.

Il voulut se lever et laissa échapper un cri étouffé. N'appréciant pas de perdre son nid douillet, Adso venait de lui enfoncer ses griffes dans la cuisse.

— Je vous en prie, major, restez assis.

Il s'exécuta avec une grimace, mais, grand seigneur, se retint d'envoyer Adso valser dans les buissons. Je le rejoignis et m'assis à ses côtés avec un soupir de soulagement.

— Mon mari s'occupe des chevaux et nous rejoindra dans un instant. Je vois qu'on vous a bien accueilli ?

J'indiquai le pichet de bière, qu'il tendit aussitôt vers moi avec galanterie, essayant le collet avec sa manche.

— Oh oui, madame. Mme Bug a veillé sur mon bien-être avec le plus grand soin.

Par politesse, j'acceptai la bière qui, en vérité, descendit toute seule. Jamie avait eu hâte de rentrer, et nous étions en selle depuis l'aube, n'ayant fait qu'une brève halte vers midi pour nous rafraîchir.

Me voyant soupirer d'aise les yeux mi-clos après avoir bu, le major déclara en souriant :

— Cette bière est excellente, n'est-ce pas ? Vous la brassez vous-même ?

Je pris une nouvelle gorgée avant de lui rendre le pichet, puis répondis :

— Non, c'est celle de Lizzie. Lizzie Wemyss.

— Ah oui, votre servante, bien sûr. Vous pouvez lui faire mes compliments.

— Vous ne l'avez pas vue ?

Etonnée, je jetai un œil vers la porte ouverte derrière lui. À cette heure-ci, j'aurais pensé que Lizzie se trouvait dans la cuisine, préparant le dîner, mais elle serait sûrement sortie en nous entendant arriver. Je remarquai soudain qu'aucune odeur de nourriture n'en sortait non plus. Bien sûr, elle ne pouvait pas deviner à quelle heure nous reviendrions, mais...

— Mmm... non. Elle est...

Le major plissa le front, essayant de se souvenir. Je me demandai jusqu'où on avait rempli le pichet avant de le lui offrir. Il ne restait plus que deux doigts de bière à l'intérieur.

— Ah oui ! Elle est allée chez les McGillivray avec son père. C'est ce que Mme Bug m'a annoncé. Elle est partie rendre visite à son promis, il me semble ?

— Oui, en effet, elle est fiancée à Manfred McGillivray. Mais Mme Bug...

Il fit un signe vers le petit abri plus haut sur la colline.

— ... est au gerموir. Une histoire de fromage, c'est ce qu'elle m'a dit, je pense. On m'a proposé gracieusement une omelette pour mon dîner.

— Ah.

Je me détendis encore un peu, la poussière du voyage retombant à mesure que la bière faisait son effet. Quel bonheur d'être de retour chez moi, même si ma sensation de paix était quelque peu assombrie par le souvenir de la cabane calcinée.

Mme Bug lui avait probablement expliqué la raison de notre absence, mais il n'y fit aucune allusion, pas plus qu'à ce qui l'amenait à Fraser's Ridge. Naturellement, toute discussion sérieuse attendrait

l'arrivée de Jamie. En ma qualité de femme, je n'avais droit qu'à la plus impeccable courtoisie et à quelques petits potins mondains.

Les commérages me convenaient, mais je devais m'y préparer un peu. Je ne possédais pas ce don naturel. Histoire de gagner un peu de temps, je déclarai :

— Ah... je vois que vos relations avec mon chat se sont améliorées.

Malgré moi, je regardai son crâne du coin de l'œil, mais on avait raccommodé sa perruque avec soin.

Il passa les doigts dans l'épaisse fourrure d'Adso, lui grattant le ventre.

— Je crois que nous sommes parvenus à un accord politique de principe. « Garde tes amis près de toi, mais tes ennemis plus près encore. »

Cela me fit sourire.

— Très judicieux. Euh... j'espère que vous n'avez pas attendu trop longtemps ?

Il haussa les épaules, me faisant comprendre que l'attente n'avait pas d'importance, ce qui était généralement vrai. Les montagnes avaient leur temps propre, et le sage n'essayait pas de les brusquer. MacDonald était un soldat aguerri et avait beaucoup voyagé. En outre, il avait grandi à Pitlochry, assez près des sommets des Highlands pour savoir comment les prendre.

— Je suis arrivé ce matin de New Bern.

Des clochettes d'alarme retentirent aussitôt à l'arrière de mon crâne. Il fallait au moins dix jours pour effectuer le trajet depuis New Bern, en venant d'une traite. Or, l'état de son uniforme froissé et boueux laissait supposer que tel était le cas.

C'était à New Bern que le nouveau gouverneur royal de la colonie, Josiah Martin, avait établi sa résidence. Le fait que MacDonald ait parlé de cette ville au lieu de mentionner une éventuelle étape plus proche indiquait sans doute que les autorités avaient dicté le but de sa visite. Je me méfiais des gouverneurs.

Sur le sentier qui menait au paddock, Jamie n'apparaissait toujours pas. En revanche. Mme Bug venait d'émerger du germe. Je la saluai de loin, et elle agita le bras avec enthousiasme, en dépit du fait qu'elle tenait un seau de lait dans une main, un panier d'œufs dans

l'autre, un pot de beurre sous une aisselle et un grand morceau de fromage sous le menton. Elle parvint à descendre la pente raide sans dégâts et disparut derrière la maison, se dirigeant vers la cuisine.

Je m'adressai de nouveau au major.

— Apparemment, ce sera omelette pour tout le monde. Vous ne seriez pas passé par Cross Creek, par hasard ?

— Mais si, madame. La tante de votre mari vous envoie son bon souvenir, ainsi qu'une pile de livres et de journaux que j'ai apportés avec moi.

Ces temps-ci, je me méfiais aussi de la presse, même si les événements dont elle parlait s'étaient produits plusieurs semaines, voire des mois plus tôt. J'émis quelques sons appréciatifs, priant que Jamie se dépêche afin que je puisse m'éclipser. Mes cheveux empestaient le brûlé, et mes mains gardaient le souvenir de la chair froide. J'avais grande envie d'un bain,

— Je vous demande pardon ?

Je n'avais pas entendu les propos de MacDonald. Il se pencha poliment plus près pour répéter, puis bondit sur place, les yeux lui sortant de la tête.

— Saloperie de chat !

Après nous avoir fait une superbe imitation d'une serpillière mouillée, Adso venait de se redresser en sursaut, la queue en rince-bouteille, sifflant comme une bouilloire tout en plantant ses griffes dans les cuisses du major. Je n'eus pas le temps de réagir avant qu'il ne plonge par-dessus l'épaule de MacDonald par la fenêtre ouverte de l'infirmerie juste derrière nous, déchirant son jabot et renversant sa perruque par la même occasion.

MacDonald explosa sans plus de retenue en un tonnerre d'imprécations, mais le moment était mal choisi pour m'occuper de lui. Sinistre, Rollo remontait le sentier vers la maison, tel un loup dans le crépuscule, avec un comportement si bizarre que j'avais bondi à mon tour sans m'en rendre compte.

Il courait vers la maison, s'arrêtait, décrivait un ou deux cercles sur lui-même comme s'il n'arrivait pas à se décider, repartait à fond de train vers la forêt, revenait, le tout en émettant des gémissements sourds et en gardant la queue basse.

— Putain de bordel de merde ! m'exclamai-je. Il s'est passé quelque chose !

Je dévalai les quelques marches et courus dans le sentier, entendant à peine le juron stupéfait du major en arrière de moi.

Je découvris Ian à quelques centaines de mètres de là, conscient mais étourdi. Assis sur le sol, les yeux fermés, il pressait sa tête entre ses deux mains comme s'il craignait de voir les os de son crâne se dessouder. Quand je tombai à genoux à ses côtés, il rouvrit les yeux et me sourit d'un air vague.

— Tante... articula-t-il d'une voix rauque.

Il semblait vouloir dire autre chose, mais sans trop savoir quoi. Il ouvrit la bouche, puis resta les lèvres entrouvertes, sa langue remuant d'un côté puis de l'autre.

— Ian, regarde-moi.

Je tentais de rester le plus calme possible. Il obtempéra, ce qui était bon signe. Il faisait trop sombre pour voir si ses pupilles étaient dilatées, mais il était blême, et je distinguais des traînées de sang noires sur sa chemise.

Des pas précipités résonnèrent dans mon dos. Jamie, talonné par MacDonald.

— Comment te sens-tu, mon garçon ?

Jamie l'attrapa par un bras. Ian oscilla très doucement vers lui, puis laissa retomber ses mains, ferma encore les yeux et s'abandonna contre l'épaule de son oncle avec un soupir.

Ce dernier le maintint redressé pendant que je palpais le corps de Ian à la recherche de blessures. L'arrière de sa chemise et sa queue de cheval étaient imprégnés de sang séché, mais il ne saignait plus. Je ne tardai pas à trouver l'entaille sur son crâne. Anxieux, Jamie me demanda :

— C'est grave ?

— Je ne crois pas. Il a reçu un sale coup sur la tête qui lui a arraché un morceau de cuir chevelu, mais...

— Un tomahawk, à votre avis ?

MacDonald était penché sur nous, intrigué.

Le visage enfoui dans la chemise de Jamie, Ian répondit d'une voix somnolente :

— Non, une balle.

— Va-t'en, le chien !

Jamie repoussa Rollo qui avait enfoncé son museau dans l'oreille de Ian qui tressaillit en poussant un râle.

— Il me faut l'examiner à la lumière, mais ça n'a pas l'air d'être trop vilain. En plus, il semble avoir parcouru une sacrée trotte. Conduisons-le dans la maison.

Les hommes se relayèrent pour le porter, passant les bras de Ian par-dessus leurs épaules. Quelques minutes plus tard, il était allongé à plat ventre sur la table de mon infirmerie. Là, il nous conta ses aventures, de manière un peu décousue, ponctuées de petits cris tandis que je nettoyait la plaie, coupais ses mèches emmêlées et lui appliquais cinq ou six points de suture.

— Je me croyais mort...

Il serra les dents pendant que je tirais l'épais fil à travers les bords de la plaie irrégulière.

— Aïe, tante Claire !... Mais, ce matin, quand je me suis réveillé, je me suis rendu compte que j'étais toujours vivant... même si j'avais l'impression que mon crâne avait été fendu en deux et que ma cervelle me coulait dans le cou.

— Il s'en est fallu de peu, murmurai-je en me concentrant sur ma tâche. Cela dit, à mon avis, ce n'était pas une balle.

Tout le monde me regarda, hébété.

— Quoi, on ne m'a pas tiré dessus ? s'indigna Ian.

Comme il levait une main pour toucher l'arrière de son crâne, je l'arrêtai d'une tape sur les doigts.

— Cesse de bouger. Non, on ne t'a pas tiré dessus, navrée de te décevoir. J'ai retiré des éclats de bois et d'écorce de ta plaie. À mon avis, je dirais plutôt qu'un des tirs a fait tomber une branche d'arbre droit sur ta tête.

— Vous êtes bien certaine qu'il ne s'agissait pas d'un tomahawk, hein ? insista le major, la mine déçue.

Je fis le dernier nœud et sectionnai le fil en secouant la tête.

— Je ne me souviens pas d'avoir déjà examiné une plaie infligée par un tomahawk, mais je ne pense pas. Vous avez vu les bords irréguliers de l'entaille ? En outre, le cuir chevelu est profondément entamé, mais l'os ne semble pas fracturé.

Jamie déclara avec sa logique habituelle :

— Selon le garçon, il faisait nuit noire. Aucun être sensé ne lancerait un tomahawk dans l'obscurité vers une cible invisible.

Il tenait la lampe à alcool pour que j'y voie plus clair. Il l'approcha afin que nous puissions tous constater, outre la cicatrice en zigzag, l'ecchymose qui se répandait tout autour, dévoilée par la tonsure que je venais de pratiquer.

Avec délicatesse, ses doigts écartèrent le duvet restant, mettant en évidence plusieurs écorchures qui parsemaient la zone contusionnée.

— Là, vous voyez ? Ta tante a raison, mon garçon. Tu as été attaqué par un arbre.

Ian entrouvrit un œil.

— On ne t'a jamais dit que tu avais un talent de comique, oncle Jamie ?

Il referma l'œil.

— Non.

— C'est parce que ce n'est pas vrai.

Jamie sourit et lui serra l'épaule.

— Je vois que tu te sens déjà mieux !

Le major MacDonald les interrompit :

— Un fait subsiste : le garçon a été attaqué par des sortes de *banditti*. Pourquoi pensez-vous que ce n'étaient pas des Indiens ?

— Non, répéta Ian. C'en était pas.

Cette fois, il avait l'œil grand ouvert, injecté de sang.

Ne paraissant pas satisfait de cette réponse, MacDonald le questionna plutôt sèchement :

— Comment peux-tu en être sûr, mon garçon ? Tu as dit toi-même qu'il faisait noir.

Stupéfait, Jamie regarda le major mais se tut. Ian gémit, puis poussa un profond soupir et répondit :

— Je les ai sentis.

Il ajouta presque aussitôt :

— Je crois que je vais vomir.

Il se souleva sur un coude et, de fait, régurgita. Cela mit un terme aux questionnements. Jamie entraîna le major vers la cuisine, me laissant nettoyer Ian et l'installer le plus confortablement possible.

Une fois qu'il fut un peu plus propre et allongé sur le flanc, un oreiller sous la tête, je lui demandai :

— Tu peux ouvrir les deux yeux ?

Il le fit, ses paupières clignant à peine devant la lumière. La petite flamme bleue de la lampe à alcool se reflétait deux fois dans ses yeux noirs, mais ses pupilles rétrécirent aussitôt, d'un mouvement synchrone.

— C'est bien.

Je reposai la lampe sur la table, puis chassai Rollo qui flairait l'étrange odeur de la lampe : nous y brûlions un mélange de brandy de mauvaise qualité et de térébenthine.

— Laisse ça, le chien. Ian, saisis mes doigts.

Je lui tendis mes deux index, et il les entourra de ses mains osseuses. Je lui fis subir des tests neurologiques, le faisant serrer, tirer, pousser. Pour finir, j'écoutai son cœur, qui battait avec une régularité rassurante.

— Légère commotion, conclus-je avec un sourire.

Il plissa les yeux.

— Ah oui ?

— Cela veut dire que tu as mal au crâne et des haut-le-cœur. Ça ira mieux dans quelques jours.

— J'aurais pu vous en dire autant, marmonna-t-il en se rallongeant.

— En effet, mais « commotion », ça sonne quand même mieux qu'un crâne fêlé, non ?

Il sourit.

— Vous voulez bien nourrir Rollo, tante Claire ? Il ne m'a pas quitté un instant. Il doit avoir faim.

En entendant son nom, le chien redressa les oreilles et, gémissant, poussa son museau dans la main pendante de son maître.

— Il va bien, rassurai-je le chien. Ne t'inquiète pas. (Puis, à Ian :) Oui, je vais lui apporter quelque chose. Tu crois que tu pourras avaler un peu de pain et de lait ?

— Non, dit-il catégorique. Une goutte de whisky, peut-être ?...

— Non, répondis-je aussi catégoriquement.

Je mouchai la lampe à alcool.

— Tante...

Je me retournai sur le pas de la porte.

J'avais laissé une seule chandelle allumée à son chevet. Il paraissait si jeune et si fragile à la lueur de la flamme vacillante.

— À votre avis, pourquoi le major voulait absolument que j'aie rencontré des Indiens dans la forêt ?

— Je ne sais pas. Mais je suppose que Jamie le sait, lui. Ou le saura bientôt.

Un serpent dans l'éden

BRIANNA POUSSA LA PORTE DE SA CABANE, à l'affût d'un trotinement de pattes de rongeurs ou du chuintement d'écailles sur le sol. Un jour, alors qu'elle était entrée dans le noir, elle s'était retrouvée à quelques centimètres d'un petit serpent à sonnette. Aussi surpris qu'elle, le reptile avait filé entre les pierres du foyer, mais elle avait retenu la leçon.

Cette fois, elle ne perçut aucun bruit de souris ni de campagnols en train de détalier, cependant une créature plus grosse était passée par là, en s'introduisant sous la peau huilée qui masquait la fenêtre. Le soleil se couchait, mais il faisait encore assez jour pour distinguer le panier en herbes tressées dans lequel elle conservait ses cacahuètes grillées, tombé de son étagère. Son contenu était mangé, le sol tout autour jonché de cosses.

Elle se figea en entendant un bruissement. Il se reproduisit, suivi du fracas d'un objet métallique s'écrasant sur le sol derrière le mur du fond.

— Sale petite vermine ! Tu es dans mon garde-manger !

Hors d'elle, elle saisit un balai et s'élança dans l'appentis avec un cri de *banshee*. Un énorme raton laveur qui mâchait tranquillement une truite fumée abandonna sa proie et déguerpit entre ses jambes, plus rapide qu'un banquier ventru fuyant ses créanciers, poussant des cris agus d'alarme.

Encore palpitante d'indignation, elle reposa son arme et, pestant entre ses dents, se pencha pour tenter de sauver ce qui pouvait encore

l'être. Les ratons laveurs étaient moins destructeurs que les écureuils, qui mâchouillaient et déchiquetaient sans retenue, mais ils avaient des appétits d'ogre.

Dieu seul savait depuis combien de temps ce pilleur était là. Assez longtemps pour avoir léché toute la motte de beurre, décroché une grappe de poissons fumés des poutres – comment un animal si gros avait-il effectué une telle prouesse acrobatique ? Heureusement, les rayons de miel avaient été stockés dans trois jarres différentes, et il en avait attaqué une seule. Cependant, les tubercules étaient éparpillés un peu partout, il avait englouti un fromage frais tout entier et renversé la précieuse cruche de sirop d'érable qui formait une mare poisseuse sur le sol. Cela ranima sa fureur, et elle serra tant la pomme de terre qu'elle tenait à la main que ses ongles en percèrent la peau.

— Saloperie de saloperie de foutu animal abject !

— Qui ?

Saisie, elle pivota sur ses talons et lança la pomme de terre sur l'intrus. Qui s'avéra être Roger. Elle l'atteignit en plein front et il chancela, se retenant au chambranle de la porte.

— Ouille ! Merde ! Ouille, ouille ! Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

— Un raton laveur, expliqua-t-elle, laconique.

Elle recula d'un pas, laissant la lumière dévoiler l'étendue des dégâts.

— Quoi ? Il a touché au sirop d'érable ? Saloperie ! Tu l'as eue, au moins, cette sale bête ?

Se tenant le front d'une main, il baissa la tête pour pénétrer dans l'appentis, cherchant autour de lui une bête à poils.

— Non, elle m'a échappé. Tu saignes ? Où est Jem ?

Il ôta la main de son front et l'examina.

— Je ne crois pas. Aïe ! Tu vises trop bien, ma chérie. Jem est chez les McGillivray. Lizzie et Mme Wemyss l'ont emmené pour fêter les fiançailles de Senga.

La colère et le remords cédèrent aussitôt le pas à la curiosité.

— Vraiment ? Lequel elle a choisi ?

Ute McGillivray, avec sa minutie tout allemande, avait sélectionné avec grand soin les futurs conjoints de son fils et de ses trois filles en fonction de ses propres critères : la terre, l'argent et la respecta-

bilité venant en premier ; l'âge, l'apparence physique et le charme figurant en bas de sa liste. Naturellement, ses enfants ne l'entendaient pas de cette oreille, mais la force de caractère de *Frau* Ute était telle qu'Inga et Hilda avaient fini par épouser des hommes qui avaient son approbation.

Toutefois, Senga était bien la fille de sa mère, à savoir qu'elle avait des idées bien arrêtées et aucune retenue quand il s'agissait de les exprimer. Depuis des mois, elle hésitait entre deux prétendants : Heinrich Strasse, un fringant jeune homme sans le sou originaire de Bethanie – et luthérien par-dessus le marché ! – et Ronnie Sinclair, le tonnelier. Pour la communauté de Fraser's Ridge, ce dernier était aisé et le fait qu'il ait trente ans de plus que Senga ne dérangeait aucunement Ute.

Le mariage de Senga McGillivray faisait l'objet d'intenses spéculations depuis plusieurs mois, et Brianna avait entendu parler de paris considérables sur le choix du promis.

— Alors ? Qui est l'heureux élu ?

Roger retrouva son sourire.

— Mme Bug ne sait pas, ce qui la rend folle. Manfred est venu les chercher hier matin, mais elle n'était pas là. Lizzie a juste laissé un mot sur la porte de la cuisine pour lui indiquer où ils allaient, mais elle a oublié de préciser le nom du futur marié.

Brianna se tourna vers le soleil couchant. Le disque de feu avait disparu derrière la cime des arbres, mais ses rayons flamboyants illuminaient la cour à travers les châtaigniers. L'herbe de printemps paraissait aussi douce et profonde qu'un velours émeraude.

— Il va falloir attendre demain pour savoir, ajouta-t-elle avec regret.

La maison des McGillivray était à huit kilomètres. Il ferait nuit noire avant qu'ils n'y arrivent, et, même après le dégel, on ne s'aventurerait pas dans les montagnes la nuit sans une bonne raison. La simple curiosité ne justifiait pas un tel risque.

— Tu veux aller dîner dans la Grande Maison ? Le major MacDonald est là.

— Ah, lui, marmonna-t-elle en réfléchissant à la question.

Elle avait envie d'entendre les nouvelles apportées par le major, et les dîners de Mme Bug valaient toujours le déplacement. D'un

autre côté, après ces trois jours sinistres, le long voyage et la mise à sac de son garde-manger, elle n'était pas vraiment d'humeur sociable.

Soudain, elle se rendit compte que Roger évitait avec précaution de donner son avis. Accoudé à l'étagère sur laquelle leur réserve hivernale de pommes s'amenuisait, il caressait un fruit, l'air ailleurs, son majeur lissant doucement le galbe jaune orangé. Il émettait de vagues bruits, laissant entendre tacitement qu'une soirée en tête à tête à la maison, sans parents, relations... ni bébé avait ses avantages.

Elle sourit à son tour.

— Comment va ta pauvre tête ?

Les derniers rayons du soleil glissaient sur l'arête de son nez, faisant luire un éclat vert dans ses yeux. Il s'éclaircit la voix et, timide, répondit :

— Peut-être qu'avec un baiser, ça irait mieux. Si tu en as envie.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et s'exécuta, écartant doucement l'épaisse mèche brune de son front. La bosse était visible, même si la peau n'avait pas encore viré au bleu.

— Là, ça va mieux ?

— Pas encore. Essaie encore. Peut-être un peu plus bas cette fois ?

Il posa les mains sur la courbe de ses hanches. Elle était presque aussi grande que lui. Elle avait déjà remarqué le côté pratique de la chose, mais elle en eut de nouveau la confirmation. Elle frémit de plaisir, et Roger reprit son souffle.

— Pas si bas, dit-il de sa voix rauque. Pas encore.

— Ne fais pas ton tatillon.

Elle le baisa sur la bouche dont les lèvres chaudes dégageaient encore une odeur de cendres et de terre, tout comme elle. Elle s'écarta à peine.

Laissant sa main dans le creux de ses reins, il se pencha par-dessus elle, faisant courir son doigt le long de l'étagère sur laquelle était répandu le sirop d'érable. Il le passa délicatement sur les lèvres de Brianna, puis sur les siennes et l'embrassa encore, en un long baiser sucré.

— Je ne me souviens même plus quand je t'ai vue nue la dernière fois.

Elle le dévisagea d'un air sceptique.

— Ça fait environ trois jours. Apparemment, ce n'était pas un spectacle mémorable.

Se débarrasser enfin des vêtements qu'elle portait depuis trois jours et trois nuits avait été un grand soulagement. Même dans le plus simple appareil et hâtivement débarbouillée, elle sentait encore la poussière dans ses cheveux et la crasse du voyage entre ses orteils.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. On ne fait plus l'amour à la lueur du jour depuis des lustres.

Il était couché sur le lit, face à elle. Avec douceur, il passa la main sur la courbe ample de sa hanche et de ses fesses.

— Tu n'imagines pas à quel point tu es belle, en tenue d'Ève, avec le soleil derrière toi. Toute d'or, comme si tu baignais dedans.

Il ferma un œil, comme ébloui par cette vision. Elle bougea, et la lumière illumina son visage, son iris projetant un éclat d'émeraude en une fraction de seconde avant qu'il ne se referme.

— Mmmm.

Elle glissa une main paresseuse derrière sa nuque et l'attira à elle pour l'embrasser. Elle comprenait ce qu'il voulait dire. C'était une sensation étrange, presque perverse, mais si agréable. La plupart du temps, ils faisaient l'amour la nuit, une fois Jem endormi, parlant à voix basse dans la pénombre, se cherchant sous les couches d'édredons et les chemises de nuit. Même si Jem dormait toujours comme assommé à coups de masse, il leur était impossible de ne pas tenir compte du petit corps qui respirait bruyamment dans le lit gigogne tout à côté.

Bizarrement, elle était toujours aussi consciente de Jem, même en son absence. Être séparée de lui provoquait chez elle une drôle d'impression : ne pas savoir où son fils était à tout instant, ne pas sentir son corps comme une extension, très mobile, du sien lui donnait une liberté enivrante, mais lui procurait un certain malaise, comme si elle avait égaré un objet précieux.

Ils avaient laissé la porte ouverte afin de mieux profiter de la lumière et de l'air sur leur peau. À présent, le soleil était pratique-

ment couché, et bien que l'air fût encore teinté d'une luminosité de miel, il était devenu plus froid.

Une brusque rafale souleva la peau couvrant la fenêtre et s'engouffra dans la pièce, claquant la porte et les plongeant tout d'un coup dans le noir.

Brianna sursauta. Roger lâcha un grognement et sauta du lit. Il rouvrit grande la porte, et Brianna inspira une grosse goulée d'air, se rendant compte qu'elle avait retenu son souffle, s'étant sentie brusquement ensevelie sous terre.

Roger avait dû ressentir la même chose. Il se tenait sur le seuil, appuyé au chambranle, le vent agitant la toison noire et bouclée sur son corps, les cheveux toujours attachés sur sa nuque. Brianna fut alors prise d'une envie d'aller derrière lui, de dénouer le lacet de cuir entourant sa chevelure et de passer ses doigts dans cette noirceur lisse et brillante, héritage d'un lointain ancêtre espagnol naufragé parmi les Celtes.

Debout avant même d'avoir consciemment décidé de se lever, elle ôta avec délicatesse les chatons et les brindilles pris dans les mèches. Il frissonna, du fait de ses caresses ou de celles du vent, mais sa peau était chaude.

Elle dégagea sa nuque et l'embrassa, murmurant :

— Tu as un hâle de paysan.

— Et alors, ne suis-je pas cela ?

Sa peau tressaillit sous les lèvres de Brianna, comme un cheval frémissant. Son visage, son cou et ses avant-bras avaient pâli durant l'hiver, mais étaient toujours plus sombres que ses épaules et son dos. Il restait une vague démarcation entre son buste couleur de daim et la pâleur saisissante de ses fesses.

Elle posa les mains sur ces deux parties charnues, appréciant leur fermeté et leur rondeur, et l'entendit soupirer. Il se pencha vers elle, les seins de Brianna s'écrasant contre lui. Elle posa alors le menton sur son épaule, et contempla le paysage.

Dans la pénombre crépusculaire, les derniers longs faisceaux brillaient entre les châtaigniers, leurs jeunes feuilles vert tendre se consumant d'un feu doux. Les oiseaux ne dormaient pas encore, continuant à se faire la cour. Un moqueur chantait dans la forêt,

un concert de trilles, de roulades fluides et d'étranges hululements qu'il semblait avoir appris du chant de sa mère.

La fraîcheur du soir tombant lui donna la chair de poule, mais le corps chaud de Roger contre le sien était réconfortant. Elle enlaça sa taille, ses doigts jouant oisivement avec les poils de son pubis.

Roger fixait un point à l'autre extrémité de la cour, là où le sentier émergeait de la forêt. On le distinguait à peine, mais il était désert.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda-t-elle doucement.

— Je guette un serpent portant des pommes, répondit-il en riant. Tu as faim, Ève ?

Il entrelaça ses doigts avec les siens.

— Assez. Et toi ?

Il devait être affamé ; ils n'avaient mangé qu'un en-cas en guise de déjeuner.

— Oui, mais...

Il hésita et serra davantage ses doigts.

— Tu vas penser que je suis fou, mais... ça t'ennuierait que j'aille chercher Jem dès ce soir, au lieu d'attendre demain matin ? Je me sentirais plus tranquille s'il était avec nous.

Ravie, elle resserra sa main à son tour.

— Allons-y tous les deux. C'est une merveilleuse idée.

— Oui, mais... ça fait bien huit kilomètres jusque chez les McGillivray. Il fera nuit noire avant qu'on arrive.

Cela dit, il souriait. Il se retourna face à elle, son torse effleurant ses seins.

Une ombre bougea près de son visage, et elle recula promptement. Une minuscule chenille, aussi verte que les feuilles qu'elle dévorait, se détachait sur les poils bruns de Roger, se dressant en « S » et cherchant vainement un refuge.

Roger baissa les yeux, cherchant à voir ce qu'elle observait.

— Quoi ?

— J'ai trouvé ton serpent. Il doit être à la recherche d'une pomme, lui aussi.

Elle attrapa la larve adroitement entre deux doigts, sortit et s'accroupit dans l'herbe pour la laisser ramper sur une tige d'herbe. Elle se fondit dans la pénombre. En un instant, le soleil avait disparu, et la nature s'était dépouillée des couleurs de la vie.

Un filet de fumée chatouilla ses narines. La cheminée de la Grande Maison. Sa gorge se noua au souvenir de l'odeur de brûlé, et son malaise s'accentua. L'oiseau moqueur s'était tu, et la forêt semblait pleine de mystères et de dangers.

Elle se redressa et se passa une main dans les cheveux.

— Allons-y.

Roger, ses culottes à la main, la regarda, étonné.

— Tu ne veux pas dîner avant ?

— Non, allons-y tout de suite.

Plus rien ne paraissait avoir d'importance, hormis récupérer Jem et former de nouveau une famille.

Roger esquissa un léger sourire, l'étudiant de haut en bas.

— Soit, mais tu devrais peut-être mettre ta feuille de vigne avant. Au cas où nous rencontrerions un ange brandissant une épée de feu dans la forêt.

Les ombres du feu

J'ABANDONNAI IAN ET ROLLO à l'irrépressible bienveillance de Mme Bug – que notre blessé essaie un peu de lui expliquer qu'il ne voulait pas de pain et de lait ! – et m'assis devant mon propre dîner tardif : une omelette bien chaude avec non seulement du fromage, mais aussi des morceaux de bacon salé, des asperges et des champignons sauvages, le tout avec de petits oignons sautés.

Jamie et le major avaient déjà fini de manger et étaient installés devant le feu, baignant dans l'odorante fumée de pipe de MacDonald. Apparemment, Jamie venait d'achever de lui conter la tragédie, car le major plissait le front en hochant la tête, la mine compatissante.

— Pauvres hères, soupira-t-il. Vous pensez que ce sont les mêmes *banditti* que votre neveu a rencontrés ?

— Oui. Je préfère ne pas imaginer qu'il y aurait deux bandes de cette sorte en liberté dans les montagnes.

Il regarda vers la fenêtre, dont les volets étaient fermés pour la nuit. Tout à coup, je m'aperçus qu'il avait décroché sa carabine de chasse du fronton de la cheminée et qu'il était en train d'huiler son canon, l'air absent.

— Dois-je comprendre, *a charaid*, qu'on vous a déjà rapporté d'autres méfaits de ce genre ?

— Trois autres au moins.

Sa pipe en argile menaçant de s'éteindre, le major tira dessus, faisant rougeoyer et crépiter le tabac dans le fourneau.

Une subite appréhension me saisit, et je cessai de mâcher mon morceau de champignon. La possibilité d'un gang d'hommes armés errant dans la nature, attaquant des fermes au hasard, ne m'était pas encore apparue.

Jamie, lui, y avait déjà pensé. Il se leva, replaça la carabine sur ses crochets, caressa le fusil suspendu au-dessus pour se rassurer, puis se dirigea vers la console, où étaient rangés ses escopettes et le coffret contenant son élégante paire de pistolets de duel.

Exhalant des nuages de fumée bleutée et tout à fait d'accord avec Jamie, MacDonald l'observa en train d'extraire méthodiquement les armes, les boîtes de munitions, les moules de balles, les chiffons, les tiges, et tous les autres outils de son armurerie personnelle.

D'un signe de tête, MacDonald indiqua une des escopettes, une arme raffinée, avec un long canon et une crosse arrondie incrustée d'ornements en argent.

— Mmphm... bel objet, colonel.

En s'entendant nommer « colonel », Jamie lui lança un regard torve, mais répondit néanmoins avec calme :

— Oui, il a de l'allure. Malheureusement, on ne peut rien atteindre avec à plus de deux pas. Je l'ai gagné dans une course de chevaux.

Il accompagna ces paroles d'un geste contrit, craignant sans doute que MacDonald pense qu'il avait dépensé de l'argent pour cette arme.

Il vérifia toutefois la pierre, la remit en place et rangea l'escopette. Saisissant un moule, il demanda, de manière nonchalante :

— Où ?

J'avais repris ma mastication, mais, à mon tour, interrogeai du regard le major.

Celui-ci sortit la pipe de sa bouche.

— Ce ne sont que des ouï-dire.

Il la remit entre ses lèvres, continuant :

— Une ferme à quelque distance de Salem. Totalement brûlée. De braves gens appelés Zinzer, des Allemands. C'était à la fin du mois de février. Puis, trois semaines plus tard, un bac, sur le Yadkin au nord de Woram's Landing. Le passeur a été tué, sa maison dévalisée. Le troisième...

Il s'interrompit, tira furieusement sur sa pipe, jeta un bref coup d'œil vers moi, puis de nouveau vers Jamie.

— Parlez sans crainte, mon ami, lui dit ce dernier en gaélique, le ton las. Elle en a vu des bien pires que vous, et de loin.

J'acquiesçai, plantant ma fourchette dans un autre morceau d'omelette. Le major toussota.

— Oui, euh... eh bien, sauf votre respect, madame, je me trouvais par hasard dans... euh... un certain établissement d'Édenton...

— Un bordel ? suggérai-je. Mais, poursuivez donc, major.

Il reprit, avec un débit assez précipité, le teint rouge brun sous sa perruque :

— Ah... euh... bien sûr. Eh bien, donc, une des... euh... jeunes femmes du lieu m'a raconté qu'elle avait été enlevée par des hors-la-loi qui avaient débarqué un beau jour chez elle sans prévenir. Elle vivait seule avec sa grand-mère. Ils ont tué la pauvre vieille et brûlé sa maison avec son corps dedans.

Jamie avait tourné son tabouret face au feu et faisait fondre des déchets de plomb dans une louche pour remplir le moule.

— Elle a dit qui ils étaient ?

— Ah. Mmphm.

La gêne du major s'accrut et, après bien des toussotements et circonlocutions, nous finîmes par comprendre que, sur le coup, il n'avait pas vraiment cru la fille, ou qu'il avait été trop occupé à profiter de ses charmes pour s'intéresser à ses propos. Considérant son récit comme une de ces histoires souvent contées par les putains pour s'attirer la compassion des clients et ayant pris un autre verre de genièvre, il ne lui avait pas demandé plus de détails.

— Mais quand j'ai pris connaissance par hasard des autres incendies... C'est que, voyez-vous, le gouverneur m'a chargé d'ouvrir grandes mes oreilles dans l'arrière-pays, au cas où il y aurait des signes d'agitation. Je me suis alors mis à penser que ces événements particuliers n'étaient peut-être pas une simple coïncidence.

Jamie et moi échangeâmes un regard. Celui de Jamie était amusé ; le mien, résigné. Il m'avait parié que MacDonald, un officier de cavalerie mal payé qui joignait les deux bouts en louant ses services, ne survivrait pas seulement à la démission de Tryon, parti occuper un poste plus élevé en tant que gouverneur de New York, mais par-

viendrait rapidement à se faire une place dans le nouveau régime. Il m'avait dit : « C'est un gentleman opportuniste, notre Donald. »

L'odeur martiale du plomb chaud commençait à remplir la pièce, rivalisant avec celle de la pipe du major, refoulant l'atmosphère agréablement domestique de la pâte à pain en train de lever, des plats qui mijotent, des herbes séchées, des balais en jonc et de la lessive de soude qui flottait d'ordinaire dans la cuisine.

Le plomb fond subitement. Une balle déformée ou un bouton tordu placés dans la louche disparaissent en un instant, faisant place à une petite flaque tremblotante de métal terne.

Jamie versa peu à peu le plomb fondu dans le moule, tandis qu'il tenait son visage loin des émanations.

— Pourquoi des Indiens ?

— Ah. Eh bien... C'est ce qu'a dit la putain d'Édenton. Selon elle, ceux qui avaient brûlé sa maison et l'avaient enlevée étaient indiens. Mais, comme je vous l'ai raconté, sur le moment, je n'y ai pas prêté beaucoup d'attention.

Jamie émit un de ses borborygmes écossais laissant entendre qu'il acceptait son point de vue, mais avec scepticisme.

— Quand avez-vous rencontré cette jeune femme et entendu son histoire, major ?

— Aux environs de Noël.

MacDonald triturait le fourneau de sa pipe avec un doigt sale, évitant de relever les yeux. Il reprit :

— Ah, vous voulez dire, quand sa maison a-t-elle été attaquée ? Elle ne l'a pas précisé, mais, selon moi, ça ne faisait pas longtemps. La jeune femme était encore... euh... relativement fraîche.

Il s'étrangla, croisa mon regard, puis se remit à tousser.

Jamie pinça les lèvres et baissa la tête, rouvrant le moule pour faire tomber une nouvelle balle dans l'âtre. Mon appétit s'étant envolé, je reposai ma fourchette.

— Comment ? questionnai-je. Comment cette jeune femme est-elle arrivée au bordel ?

Le major s'était assez ressaisi pour soutenir mon regard.

— Ils l'ont vendue, madame. Les brigands. Quelques jours après l'avoir enlevée, ils l'ont vendue à un négociant qui travaillait sur le fleuve. C'est ce qu'elle a dit. Il a dû la garder auprès de lui quelque

temps, sur son bateau, puis, une nuit, un homme est venu pour affaires, l'a trouvée à son goût et la lui a achetée. Il l'a amenée jusqu'à la côte, mais je suppose qu'entre-temps, il a fini par se lasser d'elle...

Sa voix se perdit dans le vague, et il emboucha de nouveau sa pipe, inspirant fortement.

— Je vois.

Effectivement, je voyais très bien. La moitié d'omelette que j'avais avalée formait une boule dure dans le fond de mon estomac. « Encore relativement fraîche. » Cela prenait combien de temps, au juste ? Combien de temps une femme pouvait-elle tenir, passant de main en main, depuis les planches râpeuses du pont d'un navire au matelas élimé d'une chambre de location, recevant juste de quoi rester en vie ? Fort probablement, le bordel d'Édenton lui avait paru un refuge après ce qu'elle avait enduré. À la fin de ce récit, je n'étais guère en de bonnes dispositions à l'égard de MacDonald. Sèchement mais avec courtoisie, je demandai :

— Vous vous souvenez au moins de son nom, major ?

Du coin de l'œil, je crus deviner un petit sourire au coin des lèvres de Jamie, mais je ne quittai pas MacDonald des yeux.

— En vérité, madame, je les appelle toutes Polly, c'est plus simple.

J'allais rétorquer, ou pire, mais fus sauvée par le retour de Mme Bug, un bol vide à la main.

— Le petit a dîné et s'est endormi, annonça-t-elle.

Son regard alla de mon visage à mon assiette à moitié vide. Elle ouvrit la bouche en fronçant les sourcils, puis elle aperçut Jamie et sembla comprendre un ordre tacite de sa part. Elle pinça les lèvres et saisit mon assiette avec un bref « hmp ! ».

— Madame Bug, dit Jamie. Vous pouvez aller vous coucher maintenant, mais avant, pourriez-vous prier Arch de passer me voir ? Et, si ce n'est pas trop vous demander, prévenir également Roger Mac ?

Ses petits yeux noirs s'écarquillèrent, puis se plissèrent en se posant sur MacDonald. Elle soupçonnait bien sûr que, s'il y avait anguille sous roche, il y était certainement pour quelque chose.

— J'y vais de ce pas.

Devant mon manque d'appétit, elle secoua la tête d'un air réprobateur, rangea la vaisselle et sortit sans verrouiller la porte.

Jamie s'adressa de nouveau à MacDonald, reprenant leur conversation comme si de rien n'était.

— Woram's Landing... et Salem. S'il s'agit des mêmes hommes que Petit Ian a rencontrés dans la forêt, ils sont à une journée de marche d'ici, à l'ouest. C'est assez près.

— Assez près pour qu'il s'agisse des mêmes ? Oui, en effet.

— Le printemps vient juste de commencer.

Une brise fraîche filtrait par la fenêtre en dépit des volets clos, agitant les fils où j'avais accroché les champignons à sécher, petites formes ratatinées noires qui se balançaient, tels de minuscules danseurs. Je comprenais ce qu'il avait voulu dire. Durant l'hiver, les pistes dans les montagnes étaient impraticables. À présent, les cols étaient encore enneigés, mais, plus bas, au cours des dernières semaines, les versants avaient commencé à verdir et les fleurs à sortir. S'il existait vraiment une bande de maraudeurs, elle ne débarquait dans l'arrière-pays que maintenant, après avoir hiverné à l'abri en aval. Le major avait lui aussi compris.

— Il est sans doute temps de prévenir les gens afin qu'ils se tiennent sur leurs gardes. Mais avant que vos hommes n'arrivent, pourrions-nous aborder le sujet qui m'amène ?

Concentré sur le filet brillant de plomb qu'il transvasait, Jamie répondit sans se retourner :

— Bien sûr, Donald. J'aurais dû me douter que vous n'aviez pas fait un si long chemin sans une bonne raison.

MacDonald afficha un sourire de requin. Il était temps de passer aux choses sérieuses.

— Vous avez fait du beau travail sur vos terres, colonel. Désormais, combien avez-vous de familles installées ?

— Trente-quatre.

— Il reste encore de la place pour quelques-unes, peut-être ?

MacDonald souriait toujours. Nous étions entourés par des milliers de kilomètres de nature sauvage. La poignée de fermettes dans Fraser's Ridge n'en occupait qu'une partie infime et pouvait disparaître du jour au lendemain. Je songeai un instant à la cabane du Hollandais et frissonnai en dépit du feu. J'avais encore le souvenir de la puanteur âcre et écœurante de la chair brûlée. Elle me collait à la gorge, tapie sous les saveurs plus légères de mon omelette.

— Peut-être, répondit Jamie sur un ton neutre. Vous voulez parler des nouveaux arrivants d'Écosse ? Ceux de la région de Thurso ?

Le major MacDonald et moi-même tournâmes vers lui un regard ahuri.

— Mince, comment le savez-vous ? Je n'en ai entendu parler pour la première fois qu'il y a une dizaine de jours !

— J'ai croisé un homme au moulin, hier. Un gentleman de Philadelphie, venu dans nos montagnes cueillir des plantes. Il arrivait de Cross Creek où il les avait aperçus.

Un muscle tressaillit près de sa bouche, trahissant son amusement. Il poursuivit :

— Apparemment, ils ont provoqué quelques remous à Brunswick. Se sentant mal accueillis, ils ont décidé de remonter le fleuve sur des barges.

— Des remous ? Qu'ont-ils fait ? demandai-je.

— C'est que, voyez-vous, madame, ces jours-ci, il nous arrive une multitude de gens en provenance des Highlands. Des villages entiers s'entassent dans les entrailles des navires. Ils se déversent dans nos ports, telle une diarrhée. Malheureusement, il n'y a rien pour eux sur la côte, et les gens du coin ont tendance à les montrer du doigt en ricanant à la vue de leurs accoutrements de gueux. Si bien que la plupart d'entre eux sautent sur la première barge venue et prennent la direction de Cape Fear. À Campbelton ou Cross Creek, il y a au moins des gens qui peuvent leur parler.

Il me sourit, frottant une trace de boue sur les pans de son uniforme.

— Les habitants de Brunswick ne sont pas habitués à voir des Highlanders miséreux et dépenaillés. Les seuls Écossais qu'ils connaissent sont des personnes distinguées telles que votre époux et sa tante.

Il pointa le menton vers Jamie qui esquissa une courbette moqueuse.

— Oui, enfin... relativement distinguées, marmonnai-je.

Je n'étais pas prête à pardonner au major sa putain d'Édenton.

— Mais...

MacDonald reprit très vite :

— D'après ce que j'ai entendu, ils ne parlent pas un mot d'anglais. Farquard Campbell est venu discuter avec eux et les a conduits vers

le nord à Campbelton. Sinon, je ne doute pas qu'ils seraient encore en train de tourner en rond sur le rivage, sans la moindre idée d'où aller ou quoi faire.

— Qu'est-ce que Campbell a fait d'eux ? demanda Jamie.

— Il les a répartis parmi ses connaissances à Campbelton, mais c'est une solution à court terme.

Le major haussa les épaules. Campbelton était une petite colonie près de Cross Creek, centrée autour du prospère comptoir de Farquard Campbell. La terre tout autour était entièrement occupée, principalement par les Campbell. Farquard avait huit enfants, la plupart mariés et tout aussi prolifiques que lui.

Circonspect, Jamie observa :

— Certes, mais s'ils sont de la côte Nord, ce sont des pêcheurs, pas des agriculteurs.

— Oui, mais ils sont pleins de bonne volonté.

Le major indiqua la porte et la forêt qui s'étendait de l'autre côté.

— Ils n'ont plus rien en Écosse. Maintenant qu'ils sont ici, ils devront bien s'adapter. L'agriculture, ça s'apprend, non ?

Jamie paraissait dubitatif, mais MacDonald était porté par son élan enthousiaste :

— J'ai vu bien des jeunes pêcheurs et laboureurs devenir soldats, mon ami, tout comme vous, d'ailleurs. Cultiver la terre ne peut pas être beaucoup plus difficile que faire la guerre, tout de même ?

Jamie esquissa un bref sourire. Il avait quitté la ferme familiale à dix-neuf ans pour devenir mercenaire pendant quelques années en France avant de rentrer au pays.

— Peut-être, Donald, mais quand vous êtes soldat, vous avez toujours quelqu'un sur le dos pour vous dire quoi faire, dès votre réveil jusqu'au moment où vous vous effondrez sur votre couche pour la nuit. Qui va expliquer à ces malheureux de quel côté traire une vache ?

Je m'étirai, massant mes reins endoloris par toutes ces heures en selle.

— Toi, je suppose, déclarai-je.

Je jetai un regard interrogateur à MacDonald.

— J'imagine que c'est là où vous voulez en venir, major ?

MacDonald me fit une gracieuse révérence.

— Madame, votre charme n'est surpassé que par la vivacité de votre esprit. En effet, c'est en substance ce que je voulais dire. Tous vos gens sont des Highlanders, colonel, et des fermiers. Ils peuvent s'adresser à ces nouveaux venus dans leur langue, leur montrer ce qu'ils ont besoin de savoir... les aider à s'intégrer.

— Beaucoup d'autres gens dans les colonies parlent le *gàidhlig*, objecta Jamie. Et la plupart vivent bien plus près de Campbelton.

— Oui, mais vous avez de la place et des terres à défricher, pas eux.

Estimant sortir vainqueur du débat, MacDonald se rassit et reprit sa chope de bière oubliée.

Jamie se tourna vers moi, le sourcil inquisiteur. Il était indéniable que nous avions de la place : cinq mille hectares, dont à peine dix cultivés. Il était également vrai que le manque de bras se faisait cruellement sentir dans l'ensemble de la colonie, mais encore plus ici, dans les montagnes, où la terre ne se prêtait pas à la culture du tabac et du riz, le genre de récoltes généralement réservées aux esclaves.

D'un autre côté...

Jamie se pencha vers l'âtre pour préparer une autre balle, puis se redressa, lissant une mèche auburn derrière son oreille.

— Le problème, Donald, c'est de les installer. J'ai de la terre, oui, mais pas grand-chose d'autre. On ne peut pas les catapulter directement d'Écosse en pleine nature sauvage. Je n'aurais même pas de quoi leur donner une maigre pitance et les habits auxquels un esclave aurait droit, sans parler des outils. Comment les nourrir avec leurs femmes et leurs enfants pendant tout l'hiver ? Comment assurer leur protection ?

— Ah, puisqu'on parle de protection ! Permettez-moi de passer à l'autre sujet qui m'amène.

MacDonald s'inclina en avant, baissant la voix même s'il n'y avait personne pour nous entendre.

— Je vous ai bien dit que je suis au service du gouverneur, non ? Il m'a chargé de sillonner la partie occidentale de la colonie en prêtant l'oreille. Il reste des Régulateurs qui n'ont pas été graciés et...

Il jeta un coup d'œil à la ronde comme s'il s'attendait à ce que l'un d'eux surgisse.

— ... Vous avez entendu parler des comités de sécurité ?

— Un peu.

— Il n'y en a pas encore un de constitué, dans l'arrière-pays ?

— Pas que je sache, non.

Jamie était à court de plomb. Il se pencha pour ramasser les nouvelles balles dans les cendres, la lueur du feu faisant rougeoier la couronne de ses cheveux. Je m'assis près de lui sur le banc et lui tendis ouvert l'étui à munitions.

— Ah ! fit le major, satisfait. Je vois que je suis arrivé au bon moment, alors.

Après les mouvements de révolte qui avaient entouré la guerre de Régulation l'année précédente, plusieurs groupes officieux de citoyens s'étaient formés, à l'instar d'autres associations semblables dans diverses colonies. Selon eux, puisque la Couronne n'était plus en mesure d'assurer la sécurité des colons, il leur incombait de prendre les choses en main.

On ne faisait plus confiance aux shérifs pour maintenir l'ordre, séquelle des scandales qui avaient inspiré le mouvement des Régulateurs. Évidemment, toute la difficulté venait de ce que les comités s'étant autoproclamés, on n'avait guère plus de raisons de se fier à eux qu'aux shérifs.

Ce n'était pas la seule initiative de ce genre. Les « comités de correspondance », des associations un peu floues d'hommes qui aimaient écrire sur tout et n'importe quoi, diffusaient les nouvelles et les rumeurs dans toutes les colonies. C'était dans ces différents comités que naissaient les graines de la rébellion... elles avaient déjà commencé à germer, quelque part dans la nuit froide du printemps.

De temps en temps, mais de plus en plus souvent, je comptais le répit qu'il nous restait. Nous étions presque en avril 1773. Comme l'avait écrit Longfellow : « Et le dix-huit avril de l'an soixante-quinze... »

Deux ans. Mais la guerre a une longue amorce, et sa mèche se consume lentement. Cette dernière avait été allumée à Alamance, et les lueurs vives du feu qui couvait en Caroline du Nord étaient en train de poindre... pour ceux qui savaient regarder.

Les balles en plomb rangées dans l'étui en cuir roulaient entre mes doigts en cliquetant. J'avais serré le poing sans m'en rendre

compte. Jamie le vit et me toucha le genou d'un geste bref. Il reprit l'étui, l'enroula et le rangea dans la boîte de munitions.

Il se tourna de nouveau vers MacDonald.

— Au bon moment ? Que voulez-vous dire par là ?

— Voyons, qui, excepté vous, serait le plus apte à diriger un tel comité, colonel ? J'en ai déjà fait la suggestion au gouverneur.

Le major tenta de prendre un air modeste, mais n'y parvint pas.

— C'est trop aimable de votre part, major, rétorqua sèchement Jamie.

Il me regarda en biais. L'administration de la colonie devait être encore plus mal en point que nous l'avions imaginé pour que le gouverneur Martin tolère non seulement l'existence de ces comités, mais les cautionne officieusement.

Le gémissement lointain d'un chien me parvint depuis le couloir. Je m'excusai pour aller vérifier comment se portait Ian.

Je me demandais si le gouverneur Martin avait la moindre idée de ce qu'il était en train de perdre. Sans doute. Il s'efforçait de tirer le meilleur parti d'une mauvaise situation en s'assurant que, au moins, certains des membres de ces comités de sécurité avaient défendu la Couronne pendant la guerre de Régulation. Il n'en demeurait pas moins qu'il n'avait aucun moyen de les contrôler, ni même de connaître leur nombre. La colonie commençait à frémir et à siffler telle une bouilloire électrique, et Martin ne disposait d'aucune troupe officielle sous ses ordres, hormis quelques soldats irréguliers, tels que MacDonald... et les milices.

Cela expliquait pourquoi le major appelait Jamie « colonel ». Le gouverneur précédent, William Tryon, l'avait nommé, contre son gré, colonel de la milice de tout l'arrière-pays situé au-delà de Yadkin.

— Hmphm... marmonnai-je toute seule.

Ni MacDonald ni Martin n'étaient idiots. En invitant Jamie à organiser un comité de sécurité, ils savaient qu'il ferait appel aux hommes ayant servi sous ses ordres dans la milice, sans que le gouvernement ne soit engagé d'aucune sorte. Pas besoin de leur verser une solde ni de les équiper. En outre, le gouverneur ne serait pas tenu responsable de leurs actions, puisque cette organisation était non officielle.

En revanche, le danger pour Jamie, et pour nous tous, était considérable.

Il faisait sombre dans le couloir juste éclairé par le faisceau filtrant sous la porte de la cuisine derrière moi et par la chandelle dans mon infirmerie. Ian dormait d'un sommeil agité. Rollo redressa la tête et me salua en balayant le sol avec son épaisse queue.

Ian ne réagit pas quand je l'appelai, ni quand je posai une main sur son épaule. Je le secouai doucement, puis plus vigoureusement. Je le vis lutter, quelque part dans les strates inférieures de son inconscience, tel un homme emporté par des courants subaquatiques, s'abandonnant à l'appel des profondeurs, puis soudain accroché par un hameçon, une douleur vive dans sa chair engourdie par le froid.

Il ouvrit tout à coup les yeux, sombre et perdu, et me fixa, hagard.

— Coucou ! dis-je soulagée de le voir émerger. Comment tu t'appelles ?

Il ne sembla pas comprendre ma question, et je la lui répétai, lentement. Une vague lueur pointa au fond de ses pupilles dilatées.

— Qui suis-je ? demanda-t-il en gaélique.

Il marmonna quelque chose d'autre en mohawk, puis ses paupières se refermèrent. Je le secouai de nouveau, lui ordonnant avec fermeté :

— Ian, réveille-toi. Dis-moi qui tu es.

Il rouvrit les yeux et les plissa, l'air absent.

Je levai deux doigts.

— Essayons plus simple. Combien de doigts comptes-tu ?

Cette fois, un soupçon de sourire apparut au coin de ses lèvres.

— Il vaudrait mieux qu'Arch Bug ne vous voie pas faire ce geste, ma tante. C'est très mal élevé, vous savez.

Au moins, il m'avait reconnue, tout comme le signe « V ». Puisqu'il m'appelait « tante », il devait savoir qui il était.

— Quel est ton nom complet ? questionnai-je.

— Ian James FitzGibbons Fraser Murray. Mais qu'est-ce qui vous prend de me demander comment je m'appelle ?

— FitzGibbons ? D'où l'as-tu sorti, celui-là ?

Il grogna et se frotta les yeux, grimaçant tout en appuyant avec douceur sur ses orbites.

— Je le dois à oncle Jamie, vous n'avez qu'à vous en prendre à lui. C'est à cause de son vieux parrain, Murtagh FitzGibbons Fraser,

sauf que ma mère ne voulait pas m'appeler Murtagh. Je crois que je vais encore vomir.

Il se souleva et eut un haut-le-cœur au-dessus de la bassine sans toutefois rendre ses tripes, ce qui était bon signe. Je l'aidai à se rallonger, tandis qu'il était livide et moite de transpiration. Rollo se dressa sur ses pattes de derrière, posant celles de devant sur la table, et lui lécha le visage, ce qui le fit rire entre deux gémissements. Il tenta faiblement de repousser son chien.

— *Theirig dhachaigh, Okwaho.*

Theirig dhachaigh signifiait « va-t'en » en gaélique, et *Okwaho* devait être le nom mohawk de Rollo. Il semblait avoir de la difficulté à distinguer les trois langues qu'il parlait couramment, mais il était lucide. Après l'avoir obligé à répondre à quelques autres questions idiotes et agaçantes, je lui essuyai le visage avec un linge humide, le laissai se rincer la bouche avec du vin très dilué dans de l'eau et le bordai.

Au moment où je me tournai vers la porte, il me rappela d'une voix somnolente :

— Tante ? Vous pensez que je reverrai ma mère, un jour ?

Je m'arrêtai, prise de court. À dire vrai, je n'eus pas besoin de chercher une réponse. Il s'était déjà rendormi avec cette soudaineté souvent typique des personnes ayant subi une commotion, respirant profondément.

L'embuscade

IAN SE RÉVEILLA EN SURSAUT, sa main se refermant sur le manche de son tomahawk. Ou ce qui aurait dû être son tomahawk, mais se révéla n'être que son fond de culottes. L'espace d'un instant, il se demanda où il se trouvait. Il se redressa en position assise, essayant de déchiffrer les formes dans le noir.

Une douleur fulgurante lui transperça le crâne. Il gémit et se pressa les tempes entre les mains. Quelque part dans l'obscurité, sous lui, Rollo lâcha un petit « wouf ».

Les odeurs pénétrantes de l'infirmerie de sa tante lui piquèrent les sinus : un mélange d'alcool, de mèche brûlée, de feuilles séchées et de ces bouillons infects qu'elle appelait « pénicilline ». Il ferma les yeux, reposa son front sur ses genoux fléchis et inspira lentement par la bouche.

Il avait fait un rêve. Mais à quoi avait-il rêvé ? Il se souvenait d'une impression de danger, de violence, mais aucune image claire ne lui revenait en tête, uniquement la sensation d'être traqué, suivi par une présence dans la forêt.

Il avait un besoin urgent de soulager sa vessie. Cherchant à tâtons les bords de la table sur laquelle on l'avait couché, il glissa au sol, les élancements douloureux dans son crâne le faisant grimacer.

Mme Bug lui avait apporté un pot de chambre. Il l'entendait encore le lui dire, mais la chandelle s'étant éteinte, il ne se sentait pas la force de se mettre à quatre pattes pour le chercher. Une faible lueur lui indiquait l'emplacement de la porte ; elle l'avait laissée

entrouverte. La lumière provenait du foyer de la cuisine au fond du couloir. En se guidant grâce à celle-ci, il trouva la fenêtre, l'ouvrit, souleva le loquet du volet et le poussa. L'air frais de la nuit printanière l'enveloppa. Il ferma les yeux, soupirant d'aise tandis que sa vessie se vidait.

Cela allait déjà mieux, mais la nausée et le mal de crâne ne tardèrent pas à réapparaître. Il s'assit, étreignant ses genoux et posant sa tête sur son bras, attendant que le malaise passe.

Il y avait des voix dans la cuisine. En se concentrant un peu, il parvenait à les entendre distinctement.

C'étaient oncle Jamie et MacDonald. Il y avait aussi le vieil Archie Bug et tante Claire, dont l'accent anglais s'élevait par intermittence par-dessus les voix écossaises et gaéliques plus bourruées.

MacDonald demanda :

— ... Alors, cela vous dirait-il d'être un agent indien ?

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Puis, cela lui revint. Bien entendu, la Couronne envoyait de temps à autre des hommes à la rencontre des tribus. Ils avaient pour mission de leur offrir des présents, du tabac, des couteaux... de leur raconter des sornettes à propos du roi, ce Teuton de Geordie, comme s'il allait venir s'asseoir avec eux autour du feu lors du prochain conseil des sages, à la lune du lapin, pour leur parler d'homme à homme.

C'était risible. Leur dessein était clair : convaincre les Indiens de combattre aux côtés des Anglais en cas de besoin. Mais pourquoi maintenant ? Qu'est-ce qui leur faisait songer qu'ils pourraient avoir besoin de renforts ? Les Français avaient battu en retraite, se retranchant au nord sur leurs territoires du Canada.

Ah ! Tout à coup, il se souvint de ce que Brianna lui avait raconté à propos de combats à venir. Sur le moment, il n'avait pas su s'il devait la croire ou pas. Après tout, elle avait peut-être raison, auquel cas... Non, il préférerait ne pas y penser. D'ailleurs, il préférerait ne pas penser du tout.

Rollo s'approcha et se coucha contre lui. Ian poussa un profond soupir et s'étendit, reposant sa nuque dans l'épaisse fourrure.

À l'époque où il vivait dans le village de Snaketown, il avait vu un de ces agents indiens à l'œuvre. Un petit gros, avec un regard fuyant et une voix chevrotante. Comment s'appelait-il déjà ? Les

Mohawks l'avaient surnommé « Sueur rance », ce qui lui allait comme un gant. La puanteur de sa transpiration flottait autour de lui comme une maladie mortelle. Il ne connaissait rien aux Kahnyen'kehakas. Il parlait à peine leur langue et s'attendait visiblement à être scalpé d'un instant à l'autre, ce que les Indiens avaient trouvé hilarant. Certains d'entre eux auraient bien essayé, histoire de rire encore un peu, mais Tewaktenyonh leur avait ordonné de traiter l'étranger avec respect. On avait demandé à Ian de servir d'interprète, une tâche dont il s'était acquitté sans plaisir. Il préférait se considérer comme un Mohawk et ne souhaitait pas qu'on établisse un lien entre lui et Sueur rance.

Oncle Jamie, lui, était de loin mieux qualifié pour ce genre de mission. Allait-il accepter ? Ian suivait la discussion avec un vague intérêt, mais il était clair que son oncle voulait se donner le temps d'y réfléchir. Il évitait de s'engager. MacDonald aurait eu plus de chances en tentant d'attraper une rainette dans un ruisseau.

Ian passa un bras autour du cou de son chien et s'affala encore un peu plus sur lui. Il était vraiment dans un piteux état. Si tante Claire ne l'avait pas prévenu qu'il ne serait pas dans son assiette pendant plusieurs jours, il se serait cru à l'article de la mort. Or, s'il était réellement sur le point de passer l'arme à gauche, elle serait restée à ses côtés et ne l'aurait pas laissé avec Rollo comme seule compagnie.

Le volet était toujours ouvert, et l'air à la fois frais et doux. Une vraie nuit de printemps. Il sentit Rollo relever la truffe, flairer quelque chose puis pousser un long gémissement grave et impatient. Un opossum sans doute, ou un raton laveur.

Il se redressa et lui donna une tape sur l'arrière-train.

— Vas-y, si tu veux. Je vais bien.

Le chien le huma d'un air peu convaincu et voulut lui lécher l'arrière du crâne. Il arrêta sur-le-champ quand Ian poussa un cri de douleur, protégeant ses points de suture de ses deux mains.

— J'ai dit, va !

Avec des gestes doux, il repoussa le chien qui grogna, tourna une fois sur lui-même, puis bondit au-dessus de sa tête par la fenêtre. Il atterrit de l'autre côté avec un bruit sourd. Un cri aigu transperça

la nuit, suivi de grattements de terre précipités et d'un fracas dans les feuillages.

Des exclamations de surprise lui parvinrent de la cuisine. Il entendit les pas de son oncle dans le couloir, puis, l'instant suivant, la porte de l'infirmierie s'ouvrit toute grande.

— Ian ? appela-t-il doucement. Où es-tu, mon garçon ? Que se passe-t-il ?

Ian se releva, mais un éclair blanc l'aveugla, et il chancela. Son oncle le rattrapa par un bras et le fit asseoir sur un tabouret. Il répéta :

— Que se passe-t-il ?

La vision du jeune homme s'éclaircit. Il distingua la silhouette de Jamie, la carabine qu'il tenait à la main, son visage inquiet puis amusé quand il aperçut la fenêtre ouverte.

— Heureusement, ça ne me semble pas être un putois, lança Jamie en respirant dehors.

Ian palpa son crâne avec précaution.

— Ce doit être une bestiole quelconque. Soit Rollo est en train de courir derrière un puma, soit il en a après le chat de tante Claire.

— Il aura plus de chances avec un puma.

Son oncle posa son arme et s'approcha de la fenêtre.

— Tu veux que je ferme le volet ou tu as besoin d'air, mon garçon ? Tu n'as vraiment pas le teint frais.

— Normal, je ne me sens pas frais du tout. Oui, laisse ouvert, oncle Jamie.

— Tu veux continuer à te reposer ?

Ian hésita. Il était encore agité de haut-le-cœur et avait très envie de se recoucher, mais l'infirmierie le mettait mal à l'aise avec ses odeurs puissantes et, ici et là, l'éclat de lames de scalpels ou d'autres objets mystérieux et douloureux. Oncle Jamie dut deviner ce qui le gênait, car il se pencha et glissa une main sous son aisselle.

— Allez, viens. Tu serais mieux là-haut dans un vrai lit, si tu ne vois pas d'objection à partager une chambre avec le major MacDonald.

— Je n'en vois pas, mais je crois que je préfère rester ici.

Il indiqua la fenêtre du bras en évitant de trop remuer la tête.

— Rollo ne tardera pas à revenir.

Oncle Jamie n'insista pas, ce dont il lui fut reconnaissant. Avec les femmes, tout prenait des proportions démesurées. Entre hommes, c'était toujours plus simple.

Son oncle l'aida à remonter sur sa table, le couvrit, puis fouillant dans l'obscurité, chercha où il avait mis sa carabine. Finalement, Ian décida que de se faire dorloter un peu n'était pas si désagréable.

— Oncle Jamie, tu pourrais me donner un peu d'eau ?

— Hein ? Ah oui, bien sûr.

Tante Claire avait posé une cruche d'eau à portée de main. Ian entendit un glouglou réconfortant, puis sentit le bord rond d'un bol contre ses lèvres. Son oncle le soutint d'une main dans le creux du dos. Ce n'était pas nécessaire, mais Ian ne s'y opposa pas. Ce contact était chaud et agréable. Jusqu'à présent, il ne s'était pas rendu compte qu'il avait froid. Il frissonna. Les doigts de Jamie serrèrent son épaule.

— Ça va aller, mon garçon ?

— Oui. Euh... oncle Jamie ?

— Mmm ?

— Tante Claire t'a déjà parlé de... d'une guerre ? Une qui vient. Contre l'Angleterre ?

Il y eut un silence. La silhouette massive de son oncle paraissait figée dans le contre-jour créé par la lumière du couloir.

— Oui.

La main dans son dos disparut.

— Elle t'en a parlé à toi aussi ?

— Non, c'est Brianna qui me l'a raconté.

Ian se tourna laborieusement sur le flanc, puis poursuivit :

— Tu les crois ?

Cette fois, son oncle répondit sans une trace d'hésitation.

— Oui.

En dépit de son ton neutre et sec habituel, quelque chose dans ce « oui » faisait froid dans le dos.

— Ah.

L'oreiller en plumes d'oie sous sa joue était doux et sentait bon la lavande. La main de son oncle effleura son visage, puis écarta une mèche de devant ses yeux.

— Ne t'en fais pas pour ça, mon garçon. On a encore le temps.

Il prit sa carabine et sortit. De là où il était étendu, Ian pouvait voir l'autre côté de la cour et la cime des arbres qui poussaient en contrebas sur le versant de Black Mountain et dépassaient du bord de la crête. Derrière encore, le ciel noir était constellé d'étoiles. Il entendit la porte de la cour s'ouvrir et la voix essoufflée de Mme Bug s'élevant au-dessus des autres.

— Y sont pas chez eux, monsieur. La cabane est dans le noir, et il n'y a pas de feu dans la cheminée. Où peuvent-ils bien être à cette heure de la nuit ?

Il se demanda de qui elle parlait, mais, au fond, cela n'avait pas grande importance. S'il y avait un problème, son oncle le réglerait. Cette certitude était si rassurante. Il se sentit comme un petit garçon, en sécurité au fond de son lit, écoutant la voix de son père au-dehors, bavardant avec un métayer dans l'aube glaciale des Highlands.

La chaleur l'envahit peu à peu sous l'édredon, et il s'endormit.

Quand ils se mirent en route, la lune venait tout juste de poindre, ce qui rassura quelque peu Brianna. Même avec le large globe asymétrique qui s'élevait au-dessus d'un lit d'étoiles, diffusant sa clarté dans le ciel, la piste était presque invisible. Ils ne voyaient même pas leurs pieds, engloutis dans les ténèbres absolues de la forêt.

La nuit était noire mais pas silencieuse. Les arbres géants s'entrechoquaient. L'obscurité résonnait de grincements et de craquements sinistres. De temps à autre, une chauve-souris passait au-dessus de leur tête, faisant chaque fois sursauter Brianna. Comme si un morceau de nuit se détachait et prenait son envol sous son nez.

Alors qu'elle se serrait contre lui après avoir été frôlée une fois de plus par des ailes de cuir, il lui demanda, reprenant leur jeu d'autrefois :

— Le chat du révérend est un chat tremblant ?

Elle serra sa main.

— Le chat du révérend est un chat... reconnaissant. Merci.

Ils allaient probablement devoir dormir enveloppés dans leurs capes devant le feu des McGillivray, mais, au moins, ils seraient avec Jemmy.

Il prit sa main dans la sienne, grande et forte, très sécurisante dans le noir.

— Ne me remercie pas. Moi aussi, je veux l'avoir avec moi. Cette nuit est faite pour être tous ensemble, en famille dans un même lieu sûr.

Elle accueillit cette déclaration avec un faible son guttural, mais ne voulait pas rompre le fil de la conversation, autant pour conserver ce lien entre eux que pour tenir les ténèbres à distance.

— Le chat du révérend a été un chat très éloquent. Je veux parler de l'enterrement de ces pauvres gens.

Roger s'esclaffa, son souffle formant une volute blanche dans l'air.

— Le chat du révérend ne savait plus où se mettre. Ah, ton père !

Elle sourit, sachant qu'il ne pouvait la voir, et dit avec respect :

— Tu t'en es très bien sorti.

— Mmphm. Pour ce qui est de l'éloquence, je n'y suis pour rien. Je n'ai fait que citer des fragments d'un psaume. Je ne sais même plus lequel.

— Peu importe. Mais ce qui m'intrigue, c'est pourquoi avoir choisi ces paroles plutôt que d'autres ? Je m'attendais à ce que tu récites un Notre Père, ou le trente-troisième psaume, celui que tout le monde connaît par cœur.

— C'est vrai, j'avais d'abord pensé à ça, mais, le moment venu...

Il hésita. Elle revit les tombes rudimentaires et froides, sentit de nouveau l'odeur de la suie. Il l'attira plus près, glissa une main sous son coude et marmonna :

— Je ne sais pas... Pour une raison ou une autre, ça m'a paru... plus approprié.

— Ça l'était.

Elle n'insista pas dans cette voie, préférant orienter la conversation vers son nouveau projet mécanique : une pompe manuelle pour faire monter l'eau du puits.

— Si seulement je trouvais un matériau adéquat pour la canalisation, on pourrait avoir l'eau courante dans la maison ! C'est si facile. J'ai déjà récupéré pratiquement tout le bois nécessaire pour fabriquer une belle citerne. Il ne me reste plus qu'à convaincre Ronnie de la consolider. Comme ça, on pourrait au moins se doucher à l'eau de pluie. Mais pour créer la tuyauterie nécessaire pour

relier la pompe à la maison, il faudrait au moins trois troncs d'arbre... Ça me prendrait des mois, sans parler de la raccorder au ruisseau. Je ne peux pas espérer trouver des plaques de cuivre. Même si on en avait les moyens, ce qui n'est pas le cas, en faire venir depuis Wilmington serait...

Elle effectua un grand geste de sa main libre pour exprimer sa frustration devant l'ampleur monumentale de la tâche.

Il réfléchit en silence quelques minutes, se laissant bercer par le rythme de leurs pas sur le sentier caillouteux.

— Dans l'Antiquité, les Romains construisaient leurs canalisations en béton. Pline en a donné la recette.

— Je sais, mais il faut un type de sable particulier, que nous n'avons pas. Pareil pour la chaux vive, que nous n'avons pas non plus. Quant à...

— Oui, mais tu as pensé à l'argile ? Tu te souviens de ce plat lors du mariage d'Hilda ? Le grand, rouge et brun, avec les beaux motifs ?

— Oui, pourquoi ?

— Ute McGillivray m'a dit que c'était quelqu'un de Salem qui le leur avait offert. Je ne me souviens plus de son nom, mais, d'après elle, c'est un as de la « potisserie », ou de je sais plus comment on appelle l'art de fabriquer des plats et des assiettes.

— Je te parie ce que tu veux qu'elle n'a jamais utilisé ce mot !

— Bon d'accord, mais ça revenait au même. L'important dans tout ça, c'est que cet homme n'a pas apporté son plat d'Allemagne, mais l'a réalisé ici. Ce qui signifie qu'on peut trouver dans la région une argile qui résiste au feu, non ?

— Oh, je vois. Hmm... Ça, c'est une idée !

En effet, une idée si excitante que la discussion à son sujet occupa pratiquement tout le reste du chemin.

Ils étaient presque au pied de la crête. Il ne leur manquait que quelques centaines de mètres à parcourir quand elle sentit un picotement désagréable dans le creux de sa nuque. Ce devait être son imagination. Après les horreurs dont ils avaient été témoins là-haut dans la clairière, les ténèbres de la forêt lui semblaient ne receler que des périls. Elle s'imaginait tomber dans un traquenard à chaque tournant, son corps tout entier se raidissant dans l'attente d'une attaque.

Puis elle entendit le craquement sec d'une branche se brisant sur sa droite. Un bruit que ni le vent ni un animal ne pouvaient avoir provoqué. Le danger réel a un goût qui lui est propre, aussi acide que du citron pressé, très différent de la limonade un peu douceâtre de l'imagination.

Elle serra le bras de Roger qui s'arrêta aussitôt, une main sur son couteau.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchota-t-il. Où ?

Il n'avait rien entendu.

Pourquoi n'avait-elle pas emporté son fusil ou, au moins, son couteau ? Elle n'avait que son canif suisse, toujours dans sa poche, et les rares armes que la nature mettait à sa disposition.

Elle se cala contre Roger, pointant du doigt l'endroit en gardant sa main près de son corps pour être sûre qu'il suivait la direction de son geste. Puis elle s'accroupit, cherchant à tâtons une pierre ou une branche morte, et murmura à voix basse :

— Continue de parler.

— Le chat du révérend est un chat poltron, dit-il sur un ton taquin assez convaincant.

Tout en fouillant dans sa poche, elle répliqua :

— Le chat du révérend est un chat féroce.

De son autre main, elle trouva une pierre à moitié enfouie qu'elle déterra. Elle pesait lourd dans sa paume. Elle se redressa, tous ses sens concentrés sur l'obscurité à sa droite.

— ... Il arrachera les tripes de quiconque osera...

— Ah, c'est vous ! lança une voix derrière eux.

Elle poussa un cri. Par réflexe, Roger fit un bond sur place, pivota sur lui-même pour affronter le danger et entraîna Brianna derrière lui dans un même mouvement.

Elle tituba en arrière, se prit le talon dans une racine et tomba lourdement sur les fesses. De cette position, elle eut une excellente vue de Roger dans le clair de lune, son couteau à la main, se précipitant entre les arbres en poussant un rugissement incohérent.

Avec un temps de retard, elle enregistra ce que la voix avait dit, ainsi que la note de déception qu'elle contenait. Une autre voix très semblable, chargée d'angoisse, s'éleva dans l'obscurité sur sa droite.

— Jo ? Qu'est-ce que c'est ? Jo ?

Sur sa gauche, un fracas de branchages et des cris lui indiquèrent que Roger venait de mettre la main sur quelqu'un. Elle hurla :

— Roger ! Roger, arrête ! Ce sont les Beardsley !

En tombant, elle avait lâché la pierre. Elle se releva et essuya sa main sur sa jupe. Son cœur battait encore à se rompre, sa fesse gauche lui faisait mal, et son envie de rire était teintée d'un puissant désir d'étrangler un ou les deux jumeaux Beardsley. Elle cria :

— Kezzie Beardsley, sors de là tout de suite !

Elle répéta, plus fort. L'ouïe de Kezzie s'était améliorée depuis que Claire l'avait opéré des amygdales et des végétations, mettant un terme à ses infections chroniques, mais il était encore un peu sourd.

La silhouette frêle de Keziah Beardsley émergea d'un épais taillis sur le bord du chemin. Il portait un grand bâton sur l'épaule, qu'il tenta de cacher derrière lui quand il la vit.

Pendant ce temps, le vacarme continuait dans la forêt, entrecoupé de jurons tout aussi explosifs. Puis Roger réapparut, tenant par le cou Josiah Beardsley, le jumeau de Keziah.

Il le poussa sur le chemin pour qu'il rejoigne son frère dans une tache de lumière, demandant :

— Qu'est-ce que vous fichez ici, petits salopiaux ? Vous vous rendez compte que j'aurais pu vous tuer ?

Il faisait juste assez clair pour que Brianna distingue la moue plutôt cynique que cette remarque inspira à Jo, vite remplacée par une mine contrite plus de circonstance.

— On est désolés, m'sieur Mac. On a entendu quelqu'un approcher et on a pensé qu'il s'agissait de forbans.

— Des forbans ?

Elle avait de plus en plus envie de rire.

— Où êtes-vous allés pêcher ce terme ?

Jo regarda ses pieds, gardant ses mains croisées dans le dos.

— C'est Mlle Lizzie qui nous a lu ce livre que M. Jamie avait apporté. C'était dedans. Ça parlait de forbans.

— Je vois.

Elle croisa le regard de Roger et constata que sa fureur cédait elle aussi le pas à l'amusement.

— *Les Aventures du capitaine Jean Gow*, commenta-t-elle. Daniel Defoe.

Roger rengaina son couteau.

— Ah oui. Mais pourquoi des forbans rôderaient-ils dans les parages ?

Par une bizarrerie de son audition erratique, Kezzie entendit la question et répondit avec le même empressement que son frère, bien que d'une voix plus forte et légèrement monocorde, résultat de sa surdité précoce.

— On a croisé M. Lindsay qui rentrait chez lui, m'sieur. Il nous a raconté ce qui s'était passé là-haut, près du ruisseau du Hollandais. C'est vrai ce qu'il a dit ? Ils ont tous été brûlés vifs ?

— Ils sont tous morts, ça, c'est sûr, confirma Roger, d'une voix sombre. Mais en quoi cela explique-t-il que vous traîniez dans les bois armés de bâtons ?

Ce fut au tour de Jo de répondre.

— C'est que, vous voyez, m'sieur, les McGillivray habitent une belle maison, sans compter la tonnellerie, la nouvelle annexe, et tout et tout. En plus, ils sont au bord de la route. Si j'étais un forban, je les attaquerai bien.

Kezzie enchérit :

— Et puis, il y a Mlle Lizzie avec son papa. Et votre fils, m'sieur Mac. On ne voudrait pas qu'il leur arrive du mal.

— Oui, je comprends, ajouta Roger du coin des lèvres. C'est très attentionné de votre part. Cependant, je doute que des forbans se promènent dans le coin. Le ruisseau du Hollandais est loin d'ici.

— C'est vrai, m'sieur, convint Jo. Mais, les forbans, ils peuvent bien être n'importe où, non ?

C'était un fait, ce qui raviva les angoisses de Brianna.

— Ils pourraient, mais ce n'est pas le cas, trancha Roger. Venez donc avec nous jusqu'à la maison. Nous allons chercher Jem. Je suis sûr que *Frau Ute* vous trouvera une petite place au coin du feu.

Les Beardsley échangèrent un regard indéchiffrable. Ils étaient presque identiques, petits et agiles, avec d'épais cheveux noirs. On ne les distinguait que grâce à la surdité de Kezzie et à la cicatrice ronde sur le pouce de Jo. Lire exactement la même expression sur ces deux fins visages était assez troublant.

Quelle que soit l'information transmise par leurs yeux, ils n'avaient apparemment nul besoin d'en débattre davantage. Kezzie acquiesça à peine, laissant son frère répondre.

— Merci, m'sieur. Une autre fois, peut-être.

Sans un mot de plus, ils leur tournèrent le dos et s'enfoncèrent dans les ténèbres, traînant les pieds dans les feuilles et les cailloux.

Brianna découvrit alors autre chose dans le fond de sa poche.

— Jo ! Attends !

Josiah se matérialisa de nouveau à ses côtés avec une soudaineté surprenante. C'était un vrai traqueur, contrairement à son frère.

— Oui, m'dame ?

— Oh ! Euh... je voulais dire, oh, te voilà !

Elle inspira profondément pour calmer les battements de son cœur et lui tendit le petit sifflet qu'elle avait taillé dans un morceau de bois pour Germain.

— Tiens. Si tu dois monter la garde, il te sera utile. Pour prévenir les gens, au cas où des intrus apparaîtraient.

Jo Beardsley n'avait sans doute jamais vu un sifflet de sa vie, mais n'osa pas l'admettre. Il retourna l'objet dans le creux de sa main, s'efforçant de ne pas avoir l'air étonné.

Roger le lui prit et, le portant à ses lèvres, émit un sifflement strident qui déchira la nuit. Plusieurs oiseaux, surpris dans leur sommeil, s'envolèrent des arbres voisins en poussant des cris, imités par Kezzie, les yeux écarquillés.

Roger tapota l'embouchure avant de lui rendre l'instrument, en expliquant :

— Tu souffles de ce côté-ci. Pince à peine les lèvres.

— Merci beaucoup, m'sieur, murmura Jo.

Son visage d'ordinaire impassible s'était décomposé en même temps que le silence. Il reprit le sifflet avec la mine ahurie d'un garçonnet découvrant le sapin le matin de Noël et, aussitôt, se tourna vers son frère pour lui montrer son trophée. Brianna se rendit compte alors que ni l'un ni l'autre n'avaient peut-être jamais connu un matin de Noël, ni reçu aucune sorte de présents.

— Je t'en ferai un autre pareil, promet-elle à Keziah. Comme ça, vous pourrez vous envoyer des messages.

Elle ajouta en souriant :

— ... Au cas où vous apercevriez des forbans.

— Oh oui, m'dame. C'est ce qu'on fera, c'est sûr !

Tout occupé à examiner le sifflet que son frère avait déposé dans sa paume, il lui adressa à peine un regard.

— Sifflez trois fois si vous avez besoin d'aide, leur dit Roger.

Il prit le bras de Brianna, tandis que les deux garçons disparaissaient de nouveau dans l'obscurité, lançant distraitemment derrière eux :

— Oui, m'sieur ! Merci, m'dame !

Ces mots furent sur-le-champ suivis d'un vacarme. Des piétinements de branches, des halètements et des grognements, le tout ponctué de quelques trilles stridents du sifflet.

— Lizzie a réussi à leur inculquer quelques bonnes manières, observa Roger. Elle semble aussi avoir peaufiné leur culture littéraire. Tu penses qu'ils seront un jour vraiment civilisés ?

— Non, répondit-elle avec une trace de regret dans la voix.

— Vraiment ?

Elle ne pouvait voir son visage dans le noir, mais sa surprise était audible.

— Je plaisantais, dit-il. Tu crois vraiment qu'ils ne changeront pas ?

— Oui. Ce n'est pas étonnant, compte tenu de la manière dont ils ont grandi. Tu as vu leur réaction devant un sifflet ? Personne ne leur avait jamais fait de cadeaux, ni même donné un jouet.

— Sans doute. Tu crois que les garçons se civilisent de cette manière ? Dans ce cas, notre Jem va finir philosophe ou artiste. Il est pourri gâté par Mme Bug.

— Oh, tu en fais autant ! rétorqua-t-elle en riant. Sans parler de papa, Lizzie, maman, et de tous les gens du coin.

Roger ne chercha même pas à se défendre de cette accusation.

— Attends un peu qu'il ait de la concurrence. Regarde Germain, ce n'est pas lui qui risque d'être un enfant pourri, non ?

Germain, le fils aîné de Fergus et de Marsali, était persécuté par ses deux petites sœurs, que tout le monde avait surnommées « les chattes de l'enfer ». Elles le suivaient partout, l'asticotant et le harcelant sans arrêt.

Brianna rit, quoique un peu contrainte. À l'idée d'avoir un autre enfant, elle se sentait toujours comme au sommet d'un grand huit,

le souffle court et l'estomac noué, tiraillée entre l'excitation et la terreur. Sur tout à cet instant, le souvenir encore vif et doux de leurs ébats oscillant telle une flaque de mercure dans son ventre.

Roger dut percevoir cette ambivalence, car il n'insista pas. Il lui reprit la main. L'air était froid, les derniers vestiges de l'hiver s'attardant dans les recoins. Il demanda :

— Mais alors, comment expliques-tu le cas de Fergus ? D'après ce que j'ai entendu, il n'a pas véritablement eu d'enfance non plus. Pourtant, il m'a l'air assez civilisé.

— Ma tante Jenny l'a recueilli quand il avait dix ans. Tu n'as encore jamais rencontré ma tante, mais, crois-moi, elle aurait pu humaniser Adolf Hitler. En outre, Fergus a grandi à Paris, pas dans la forêt, même si c'était dans un bordel. D'après ce que m'en a dit Marsali, c'était même une maison close plutôt sophistiquée.

— Ah oui ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Oh, elle m'a juste rapporté des histoires qu'il lui a racontées. À propos des clients et des pu... filles.

— Quoi, on ne peut plus dire « putain » ? demanda-t-il amusé.

Elle sentit le sang lui monter aux joues. Heureusement pour elle, il faisait sombre, car plus elle rougissait, plus il aimait la taquiner.

Elle rétorqua, sur la défensive :

— Je n'y peux rien si j'ai été élevée dans une école catholique. On est conditionnée dès le plus jeune âge.

En effet, elle ne pouvait se résoudre à prononcer certains mots, à moins d'être furieuse ou de s'y être préparée mentalement.

— Mais toi ? J'aurais cru qu'un fils de révérend éprouverait les mêmes difficultés.

Il partit d'un éclat de rire ironique.

— Ce n'est pas tout à fait la même situation. Je me sentais d'autant plus obligé de jurer et d'en rajouter devant mes copains, pour leur prouver que j'en étais capable.

Elle perçut là une bonne anecdote à glaner.

— En rajouter dans quel sens ?

Il parlait rarement de son enfance à Inverness, où son grand-oncle, un prêtre presbytérien, l'avait adopté. Elle adorait entendre les bribes de souvenirs qu'il laissait parfois échapper.

— Ouille, ouille, ouille ! Je fumais, je buvais de la bière, je griffonnais des insanités sur les murs des toilettes. Je donnais des coups de pied dans les poubelles. Je dégonflais les pneus des voitures. Je volais des bonbons au bureau de poste. Un vrai voyou.

— Je vois, la terreur d'Inverness, hein ? Tu faisais partie d'un gang ?

— Tu ne crois pas si bien dire ! Avec Gerry MacMillan, Bobby Cawdor et Dougie Buchanan. Je sortais un peu du rang, non seulement parce que j'étais le fils adoptif du révérend, mais aussi parce que mon père était anglais et que je portais un prénom anglais. Si bien que je devais toujours prouver que j'étais un vrai dur. Ce qui signifie aussi que c'était toujours moi qui m'attirais le plus d'ennuis.

Brianna était ravie.

— J'ignorais que tu avais été un délinquant juvénile.

— Ça n'a pas duré longtemps. L'été de mes quinze ans, le révérend m'a fait engager sur un chalutier et m'a envoyé pêcher le hareng. Je ne sais pas s'il voulait me former le caractère, m'éviter de finir en prison, ou tout simplement qu'il ne me supportait plus à la maison, mais cette expérience fut radicale. Si tu veux te frotter à de vrais durs à cuire, prends la mer avec une bande de pêcheurs gaéliques !

— Merci du conseil, je m'en souviendrai.

À force de retenir son fou rire, elle n'émettait qu'une série de petits grognements étranglés. Elle parvint cependant à retrouver son sérieux pour demander :

— Mais tes copains, ceux de la bande, ils ont fini en prison, eux ? Ou bien ont-ils retrouvé le droit chemin dès que tu n'as plus été là pour les corrompre ?

— Dougie s'est enrôlé dans l'armée, répondit-il avec une pointe de mélancolie. Gerry a repris le magasin de son père, qui tenait un bureau de tabac. Quant à Bobby... il est mort. Il s'est noyé cet été-là en pêchant le homard avec son cousin, près de la côte d'Oban.

Elle serra sa main avec compassion, leurs épaules se frôlant.

— Je suis désolée.

Elle hésita un instant, puis poursuivit :

— Oui, mais... il n'est pas vraiment mort, n'est-ce pas ? Je veux dire, pas encore.

Roger se tut, semblant partagé entre l'humour et la tristesse.

— Tu trouves cette idée réconfortante ? le questionna-t-elle. Ou c'est encore plus affreux quand tu y penses ?

Elle voulait continuer à le faire parler. Depuis que sa pendaison lui avait cassé la voix, Roger n'était plus très bavard. Prendre la parole en public le mettait mal à l'aise et lui nouait la gorge. Sa voix était encore éraillée, mais, quand il était détendu comme à présent, il ne s'étranglait pas et ne toussait pas.

— Les deux, répondit-il. Quelle que soit la manière dont je le prends, je ne le reverrai jamais.

Il chassa cette pensée d'un haussement d'épaules, puis interrogea Brianna :

— Tu penses souvent à tes amis d'autrefois ?

— Pas trop, murmura-t-elle.

Le sentier se rétrécissait. Elle glissa son bras sous celui de Roger. Au prochain virage, la maison des McGillivray serait en vue.

— Il se passe tant de choses ici que je n'ai pas le temps d'y songer.

Ce sujet étant douloureux, elle préféra en changer.

— Tu crois que Jo et Kezzie ne font que jouer, ou bien qu'ils mijotent quelque chose ?

— Que veux-tu qu'ils manigancent ? Je les imagine mal tapis au bord de la route pour attaquer des voyageurs, à cette heure tardive.

— Non, non, je les crois quand ils disent qu'ils montent la garde. Ils feraient n'importe quoi pour protéger Lizzie. Mais c'est que...

Elle s'interrompit. Ils venaient de sortir de la forêt et de déboucher sur la piste carrossable, bordée d'un côté par un versant escarpé. Dans la noirceur, il paraissait un gouffre sans fond, un gigantesque tapis de velours noir. De jour, c'était un enchevêtrement de rhododendrons, d'arbres de Judée et de cornouillers, tous envahis de troncs nouveaux de lierre sauvage et de lianes. Un peu plus loin, la route faisait un virage en épingle à cheveux, puis descendait en pente douce jusqu'à la maison des McGillivray, une trentaine de mètres plus bas.

— Il y a encore de la lumière, observa-t-elle surprise.

Le petit groupe de bâtiments – la vieille maison, la nouvelle, la tonnellerie de Ronnie Sinclair, la forge de Dai Jones et sa cabane – était en grande partie plongé dans l'obscurité, mais des fenêtres du rez-de-chaussée de la nouvelle demeure des McGillivray filtrait

de la lumière autour des volets en bois. Devant, un immense feu de joie formait une tache lumineuse dans la nuit.

Roger déclara d'une voix neutre :

— Kenny Lindsay. Les Beardsley nous ont dit qu'ils l'avaient croisé. Il s'est sans nul doute arrêté chez les McGillivray pour leur communiquer les nouvelles.

— Mmm... Dans ce cas, nous avons intérêt à être sur nos gardes. S'ils s'attendent à être attaqués par des brigands, ils risquent de tirer sur tout ce qui bouge.

— Pas ce soir. Il y a une fête, tu as oublié ? Au fait, qu'est-ce que tu disais tout à l'heure à propos des Beardsley et de Lizzie ?

— Aïe !

Son orteil venait de buter contre un obstacle invisible. Elle se raccrocha de justesse au bras de Roger avant de répondre :

— Le problème, c'est que je ne sais pas exactement contre qui ils s'imaginent devoir la protéger.

À son tour, Roger s'agrippa à elle, par réflexe.

— Que veux-tu dire ?

— Juste que, si j'étais Manfred McGillivray, je veillerais à me montrer très gentil avec Lizzie. D'après maman, les jumeaux la suivent partout comme des chiens. Si tu veux mon avis, ce sont plutôt des loups apprivoisés.

— Selon Ian, il est impossible d'apprivoiser des loups.

— Précisément. Allez, dépêchons-nous, avant qu'ils n'éteignent le feu.

L'imposante maison en rondins débordait littéralement de monde. La lumière se déversait par la porte ouverte et la rangée des fenêtres étroites tout autour de la bâtisse. Des silhouettes à contre-jour passaient devant et derrière le gigantesque feu dans la cour. On entendait un violon, sa douce mélodie s'élevant dans la nuit, portée par le vent avec l'odeur de viande grillée.

Roger tendit la main à Brianna pour l'aider à descendre les dernières dizaines de mètres pentues avant la croisée des chemins.

— On dirait que Senga a arrêté son choix ! Tu paries sur qui ? Ronnie Sinclair ou le jeune Allemand ?

— Ah, un pari ? On parie quoi ? demanda-t-elle en manquant de glisser de nouveau.

— Le perdant répare le garde-manger, proposa-t-il.

— Conclu. Je mise sur Heinrich.

— Ah oui ? Tu as peut-être raison. Je dois quand même te prévenir : selon les derniers pronostics que j'ai entendus, Ronnie l'emporte à cinq contre trois. Avec *Frau Ute* dans la partie, les dés sont pipés.

— C'est vrai. S'il s'agissait d'Hilda ou d'Inga, je dirais que la partie est jouée d'avance, mais Senga a le tempérament de sa mère. Personne ne lui dit ce qu'elle a à faire, pas même *Frau Ute*.

Puis elle ajouta :

— D'ailleurs, où ses parents ont-ils été chercher ce prénom, Senga ? Ce ne sont pas les Hilda et les Inga qui manquent dans la région de Salem, mais je n'ai jamais rencontré une autre Senga.

— Normal, surtout pour Salem. Ce n'est pas un prénom allemand mais écossais.

— Écossais ?

— En fait, c'est Agnès, épelé à l'envers. Une fille avec un tel prénom ne pouvait qu'avoir l'esprit de contradiction, tu ne trouves pas ?

— Tu plaisantes ? Agnès à l'envers ?

— Je ne dirais pas que c'est un prénom courant, mais j'ai déjà croisé une ou deux femmes portant ce nom en Écosse.

Elle éclata de rire.

— Les Écossais font ça avec d'autres prénoms ?

— Tu veux dire, baptiser leurs enfants en verlan ?

Il réfléchit un moment avant de répondre :

— À l'école, j'ai connu une fille qui s'appelait Adnil. Il y avait aussi un garçon d'épicerie dans notre quartier qui livrait les courses aux vieilles dames... Son prénom se prononçait « Kirry », mais s'écrivait « Cire ».

Elle lui jeta un regard en coin pour vérifier s'il se moquait d'elle, mais il paraissait sérieux.

— Ainsi maman a raison à propos des Écossais. Donc, le tien épelé à l'envers, ça donne...

— Regor, confirma-t-il. On dirait une créature sortie d'un *Godzilla*, non ? Une anguille géante, ou peut-être un insecte dont les yeux projettent des rayons mortels.

Cette idée semblait le séduire, ce qui fit rire Brianna.

— Visiblement, tu y as déjà réfléchi ! Tu préférerais être lequel ?

— Quand j'étais petit, le cloporte au regard mortel me plaisait assez. Puis, quand j'ai travaillé sur le chalutier, il m'arrivait de remonter une murène dans mes filets. Ce n'est pas le genre de bestiole sur laquelle tu aimerais tomber dans une ruelle obscure, crois-moi.

— En tout cas, c'est plus agile que Godzilla.

Elle frissonna au souvenir d'une murène qu'elle avait déjà croisée en personne. Un mètre vingt de ressorts d'acier et de caoutchouc, rapide comme l'éclair et la gueule remplie de lames de rasoir. On l'avait remontée de la cale d'un chalutier dont elle observait le déchargement dans un petit port du nom de MacDuff.

Roger et elle étaient adossés à un muret en pierre, contemplant oisivement les mouettes planant dans le vent, quand un cri d'alarme avait retenti sur le bateau amarré devant eux. Ils avaient baissé les yeux juste à temps pour voir les matelots s'agiter frénétiquement à bord.

Une forme sinueuse noire s'était tortillée hors de la masse argentée des poissons déversés sur le pont, avait jailli sous le garde-corps et atterri sur les pavés mouillés du quai, où elle avait semé une panique similaire parmi les pêcheurs arrosant leurs outils. Elle s'était contorsionnée tel un câble sous tension incontrôlable jusqu'à ce qu'un homme chaussé de bottes en caoutchouc, reprenant ses esprits, ne se précipite et la renvoie dans l'eau d'un coup de pied.

Roger, qui se remémorait vraisemblablement la même scène, observa avec justesse :

— Au fond, les murènes ne sont pas si méchantes. Après tout, on ne peut pas leur en vouloir. Arrachées à leurs profondeurs, comme ça, sans prévenir. N'importe qui se débattrait un peu.

— Oui, n'importe qui, affirma Brianna en pensant à leur propre sort.

Elle entrecroisa ses doigts dans ceux de Roger, cherchant le réconfort de sa paume fraîche et ferme.

Désormais, ils étaient assez proches pour entendre des bribes de rires et de conversations s'élevant dans la nuit avec la fumée du brasier. Des enfants couraient. Elle aperçut deux silhouettes noires et

menues, tels des lutins, filant entre les jambes des adultes rassemblés autour du feu.

Ce ne pouvait pas être Jem. Si ? Non, il était plus petit que cela. En outre, Lizzie ne le laisserait pas...

— Mej, fit Roger.

— Quoi ?

— C'est Jem, à l'envers. Je me disais que ce serait amusant de regarder des *Godzilla* avec lui. Peut-être qu'il aimerait être le cloporte dont les yeux projettent des rayons mortels. Ce serait drôle, tu ne trouves pas ?

En entendant son ton mélancolique, elle sentit sa gorge se nouer et serra sa main un peu plus fort, répondant avec assurance :

— Tu lui raconteras des histoires de *Godzilla*. De toute manière, ce ne sont que des fables. Je les lui dessinerai.

Cela le fit rire.

— Je t'en prie, non ! Ils vont te lapider pour commerce avec Satan. *Godzilla* ressemble à une créature sortie tout droit de *L'Apocalypse*. Du moins, c'est ce qu'on m'a raconté.

— Qui t'a dit ça ?

— Eigger.

— Qui... Ah, tu veux dire Reggie ? Qui est Reggie ?

— Le révérend.

Son grand-oncle, et père adoptif. Dans sa voix, on percevait un sourire, mais teinté de nostalgie.

— On allait voir des films de monstres tous les deux le samedi. Eigger et Regor... Si tu avais vu la tête des dames du club paroissial, quand Mme Graham les faisait entrer sans les annoncer ! Elles arrivaient dans le bureau du révérend et nous trouvaient en train de marcher à pas de géant en rugissant, écrasant les immeubles de Tokyo construits avec mes cubes et des boîtes de conserve.

— J'aurais aimé connaître le révérend.

— J'aurais tant aimé te le présenter ! soupira-t-il. Il t'aurait adorée, Bree.

L'espace de ces quelques instants, la forêt et le feu de joie en contrebas avaient disparu. Ils étaient à Inverness, dans le bureau douillet du révérend, la pluie clapotant contre les vitres qui étouffaient les bruits de la circulation dans la rue. Cela leur arrivait sou-

vent quand ils discutaient en tête à tête. Puis un détail quelconque venait briser ce moment. Cette fois, ce fut une clameur près du feu, tandis que les noceurs se mirent à chanter et à taper dans les mains... Le monde de leur propre époque s'évanouit alors sur-le-champ.

« Si Roger n'était plus là, pensa-t-elle brusquement. Saurais-je faire revivre notre monde, à moi seule ? »

Une vague de panique l'envahit, rien qu'un court laps de temps. Sans Roger comme balise, sans rien d'autre que ses propres souvenirs pour l'ancrer dans le futur, cette époque serait perdue. Elle disparaîtrait dans des rêves brumeux, lui échappant, ne lui laissant aucun îlot de réalité sur lequel se tenir.

Elle prit une profonde inspiration, emplissant ses poumons d'air frais rendu piquant par la fumée de bois, et enfonça ses talons dans le sol tout en marchant, pour essayer de se sentir solide.

— Maman, maman, MAMAN !

Une petite forme se détacha de la cohue autour du feu et fonça droit sur elle, se précipitant dans ses jambes avec une telle force qu'elle dut se rattraper au bras de Roger.

— Jem ! Te voilà !

Elle le souleva de terre et enfouit son visage dans ses cheveux, qui sentaient agréablement des odeurs de chèvre, de foin et de saucisse épicée. Il était lourd... et très vigoureux.

Ute McGillivray se retourna et les aperçut. Son large visage était soucieux, mais il s'illumina quand elle les reconnut. Elle les accueillit en les saluant de sa voix forte, faisant pivoter les têtes. Ils se retrouvèrent aussitôt engloutis dans la foule des convives, assaillis de questions et d'exclamations de surprise devant leur visite imprévue.

On les interrogea brièvement sur la famille de Hollandais, mais Kenny Lindsay avait déjà rapporté les détails de l'incendie, ce dont Brianna lui sut gré. Les gens prirent des mines de circonstance, les visages navrés, mais, entre-temps, ils avaient épuisé leur capital d'effroi et de théories atroces et étaient prêts à passer à autre chose. L'image glacée des tombes sous les sapins hantait encore Brianna, et elle n'avait aucun désir de raviver ce souvenir en l'évoquant.

Se tenant par la main, les jeunes promis étaient assis côte à côte sur une paire de seaux retournés, la lueur des flammes dansant sur leurs faces béates.

Brianna sourit.

— J'ai gagné ! Tu ne trouves pas qu'ils ont l'air heureux ?

— C'est vrai, convint Roger. Je me demande comment Ronnie Sinclair l'a pris. Tu le vois quelque part ?

Tous deux observèrent les alentours, mais le tonnelier était invisible.

Puis, Brianna désigna d'un signe du menton le modeste bâtiment, de l'autre côté de la route.

— Regarde, il est dans son atelier.

Aucune fenêtre ne donnait de leur côté, mais une lumière pâle filtrait sous la porte close.

Les yeux de Roger passaient de l'atelier sombre à la liesse autour du feu ; une bonne partie des relations de *Frau* Ute était montée de Salem avec l'heureux élu et ses amis, apportant un énorme tonneau de bière brune qui contribuait pour beaucoup à la bonne humeur générale. L'atmosphère était chargée d'effluves amers de levure et de houblon.

Par contraste, la tonnellerie semblait sinistre et isolée. Brianna se demanda si quelqu'un autour du feu s'était rendu compte de l'absence de Sinclair. Roger lui donna une petite tape affectueuse dans le dos.

— Je vais aller lui faire un brin de causette. Il a sans doute besoin d'une oreille compatissante.

— Ça et d'un bon petit remontant ?

Elle lui indiqua la porte ouverte de la maison, où Robin McGillivray versait ce qu'elle devinait être du whisky à un cercle d'amis triés sur le volet.

— Le connaissant, je suis sûr qu'il a le nécessaire chez lui, répondit Roger.

Il s'éloigna, se faufilant au milieu du groupe de fêtards. Il disparut dans le noir, mais, quelques instants plus tard, elle vit la porte du tonnelier s'ouvrir, et la silhouette de Roger masqua brièvement le halo de lumière avant de s'engouffrer à l'intérieur.

— Maman, soif !

Jemmy gigotait comme un têtard, cherchant à descendre de ses bras. Elle le déposa sur le sol et il fila comme une flèche, manquant

de faire tomber une grosse dame qui portait un plateau de beignets de maïs.

L'odeur des gâteaux frits lui rappela qu'elle n'avait pas diné, et elle suivit Jemmy vers le buffet, où Lizzie, dans le rôle de la presque fille de la maison, lui servit une généreuse portion de choucroute, de saucisses, d'œufs fumés et d'une sorte de pâtée à base de maïs et de courge.

— Et toi, où est ton amoureux, Lizzie ? la taquina Brianna. Vous ne devriez pas être en train de vous embrasser ?

— Oh, lui ?

Lizzie prit l'air de quelqu'un se souvenant d'un détail vaguement intéressant, mais pas d'une importance capitale.

— Vous voulez parler de Manfred ? Il est... là-bas.

Elle plissa des yeux, puis indiqua une direction avec sa cuillère en bois. Manfred McGillivray, son promis, se tenait bras dessus, bras dessous avec trois ou quatre autres jeunes hommes se balançant d'un côté puis de l'autre en chantant un air allemand. Ils semblaient avoir du mal à se rappeler les paroles, chaque phrase se dissolvant en gloussements et en reproches hilares.

Lizzie se pencha vers Jemmy et lui donna une saucisse.

— Tiens, *Schätzchen*. Ça veut dire « chéri » en allemand, expliqua-t-elle.

L'enfant se jeta sur la saucisse tel un phoque affamé et mâcha avec application. Puis il marmonna :

— Chai choif.

... et disparut dans la foule.

Brianna voulut courir après lui, mais elle en fut empêchée par un groupe agglutiné autour du buffet.

— Jem, attends-moi !

— Ne vous en faites pas, la rassura Lizzie. Ici, tout le monde le connaît, il ne lui arrivera rien.

Néanmoins, Brianna s'apprêtait à se lancer à ses trousses, quand elle aperçut une minuscule tête blonde surgir près de celle de Jem. Germain, son meilleur copain. Il avait deux ans de plus et, pour un gamin de cinq ans, beaucoup plus d'expérience que les garçons de son âge, grâce en grande partie aux enseignements de son père. Elle espérait qu'il ne faisait pas les poches des invités et se dit qu'elle

ferait bien de le fouiller plus tard, au cas où il s'adonnerait déjà à la contrebande.

Germain tenait fermement Jemmy par la main, si bien qu'elle se laissa persuader de s'asseoir avec Lizzie, Inga et Hilda sur des ballots de paille placés à quelque distance du feu.

— Et vous, où est votre amoureux ? la taquina à son tour Hilda. Votre beau diable noir ?

— Oh, lui ? répondit Brianna en singeant Lizzie.

Elles rugirent de rire, produisant un vacarme assez peu distingué. Vraisemblablement, elles avaient déjà éclusé quelques pintes de bière.

Brianna fit un signe vers l'atelier de tonnellerie.

— Il console Ronnie. Comment votre mère a-t-elle pris le choix de Senga ?

Inga leva les yeux au ciel.

— Aïe, aïe, aïe ! Si vous les aviez entendues, elle et Senga ! Ça a bardé, croyez-moi ! À tel point que papa est parti pêcher. Il n'est rentré que trois jours plus tard.

Brianna baissa la tête pour cacher son sourire. Robin McGillivray n'aspirait qu'à une vie paisible, mais, entre sa femme et ses filles, il n'était pas près de la connaître.

Hilda se pencha légèrement en arrière pour soulager la tension de sa première grossesse, déjà bien avancée, et fit une moue philosophe.

— Que voulez-vous, elle ne pouvait pas vraiment s'y opposer, *meine Mutter*. Après tout, même s'il est pauvre, Heinrich est le fils de son cousin.

— Mais jeune, ajouta Hilda avec un sens pratique. Papa dit qu'Heinrich a le temps de devenir riche.

Ronnie Sinclair ne roulait pas vraiment sur l'or non plus, sans compter qu'il avait bien trente ans de plus que Senga. D'un autre côté, il possédait sa propre tonnellerie et la moitié de la maison qu'il partageait avec les McGillivray. Ayant déjà marié ses deux aînées à des hommes riches, Ute avait visiblement fini par concevoir les avantages d'une union entre Senga et Ronnie.

Essayant d'être le plus diplomate possible, Brianna demanda :

— Mais, cela ne risque pas d'être un peu... gênant que Ronnie continue d'habiter avec votre famille après que...

Elle désigna les fiancés, qui se fourraient mutuellement des morceaux de gâteau dans la bouche.

— Aaah, pour ça ! s'exclama Hilda. Je suis heureuse de ne plus vivre ici !

Inga acquiesça avec vigueur, puis ajouta :

— Mais *Mutti* n'est pas du genre à se lamenter sur le pain perdu. Elle cherche une autre femme pour Ronnie. Regardez-la, là-bas.

Ute se tenait devant le buffet, discutant avec un groupe d'Allemandes. Observant les manœuvres de sa mère d'un air narquois, Inga interrogea sa sœur :

— À ton avis, laquelle a-t-elle déjà choisie ? La petite Gretchen ? Ou la cousine d'Archie Bug ? Celle qui louche... Seona ?

Hilda, mariée à un Écossais du comté de Surry, fit non de la tête.

— Elle veut une Allemande. Car elle calcule déjà ce qui arrivera si Ronnie meurt et que sa femme se remarie. Si c'est une fille de Salem, il sera plus facile pour maman de la pousser à épouser un de ses neveux ou cousins... histoire de conserver les terres dans la famille, tu comprends ?

Fascinée, Brianna écoutait les deux jeunes femmes analyser la situation avec un parfait détachement et se demanda si Ronnie Sinclair se rendait compte que son destin était en train d'être décidé avec autant de pragmatisme. D'un autre côté, il vivait avec les McGillivray depuis plus d'un an. Il devait donc être au fait des méthodes d'Ute.

Remerciant le ciel de ne pas être obligée de vivre sous le même toit que la redoutable *Frau* McGillivray, elle chercha Lizzie du regard, ressentant un élan de compassion pour son ancienne servante. L'année suivante, une fois mariée à Manfred, Lizzie devrait habiter avec Ute.

En entendant prononcer le mot « Wemyss », elle s'intéressa de nouveau à la conversation. En fait, les sœurs ne parlaient pas de Lizzie, mais de son père.

— Tante Gertrude... commença Hilda.

Elle s'interrompit pour roter, son poing devant la bouche, puis reprit :

— ... Elle est veuve, elle aussi. Elle serait parfaite pour lui.

Inga se mit à rire.

— Avec tante Gertrude, ce pauvre petit M. Wemyss ne tiendrait pas un an. Elle fait deux fois sa taille. Si elle ne le tue pas d'épuisement, elle risque de l'étouffer en lui roulant dessus dans son sommeil.

Hilda plaqua ses deux mains sur sa bouche, non pas parce qu'elle était choquée mais pour étouffer son fou rire. Elle non plus ne semblait pas avoir lésiné sur la bière. Son bonnet était de travers, et ses joues d'habitude pâles s'étaient teintées de rose.

Hilda pointa le menton vers un groupe d'hommes buvant du vin du Rhin.

— Ça n'a pas l'air de lui faire peur. Tu le vois ?

Brianna n'eut aucun mal à repérer M. Wemyss, avec ses cheveux blond paille aussi fins et ébouriffés que ceux de sa fille. Il était plongé dans une discussion animée avec une grosse dame en tablier et bonnet, qui lui martelait les côtes de petits coups de coude affectueux tout en riant.

Au même moment, Ute McGillivray, suivie d'une grande blonde, s'approcha d'eux, hésitante, les deux mains croisées sous son tablier.

— Oh, qui c'est, celle-là ?

Inga étirait le cou comme une oie. Scandalisée, sa sœur lui donna une tape.

— *Lass das, du alte Ziege*¹ ! *Mutti* regarde dans notre direction !

Lizzie s'était elle aussi mise à genoux, observant la scène.

— De qui parlez-vous ? s'enquit-elle d'une voix de chouette.

Manfred détourna provisoirement son attention en se laissant tomber à côté d'elle sur la paille, un grand sourire aux lèvres. Il glissa un bras autour de sa taille et tenta de l'embrasser.

— Comment ça va, *Herzchen* ?

— Qui c'est, cette femme, Freddie ?

Elle se dégagea avec habileté et pointa discrètement un doigt vers la blonde. Celle-ci souriait timidement, tandis que *Frau* Ute la présentait à M. Wemyss.

Manfred cligna des yeux, un peu chancelant, puis répondit avec obligeance :

— *Fraulein* Berrisch. C'est la sœur du pasteur Berrisch.

1. Laisse ça, vieille chèvre !

Intéressées, Inga et Hilda se mirent à roucouler. Lizzie fronça les sourcils, puis se détendit, voyant son père incliner le chef pour saluer la nouvelle venue. *Fraulein* Berrisch était presque aussi grande que Brianna.

« Eh bien, cela explique pourquoi elle est encore demoiselle », pensa cette dernière avec une pointe de sympathie. Les cheveux visibles sous son bonnet étaient striés de gris. Elle avait un visage plutôt commun, mais un regard calme plein de douceur.

— Oh, c'est donc une protestante, dit Lizzie.

Son ton dédaigneux indiquait clairement que la *Fraulein* ne pouvait guère briguer la main de son père.

— Oui, mais n'empêche, c'est une gentille femme. Allez, viens danser, Elizabeth.

S'étant désintéressé de la *Fraulein* et de M. Wemyss, Manfred hissa Lizzie debout et, malgré ses protestations, la propulsa vers le cercle des danseurs. Elle se laissa entraîner à contrecœur, mais, une fois qu'elle fut en piste, Brianna la vit rire quand Manfred lui glissa quelque chose à l'oreille. Il était très séduisant. Ils formaient un beau couple, mieux assorti en apparence que Senga et son Heinrich, qui était grand mais anguleux, avec un visage taillé à la serpe.

Inga et Hilda se chamaillant en allemand, Brianna put enfin se consacrer à son excellent repas. Elle était tellement affamée qu'elle se serait régalée avec n'importe quoi, mais la choucroute fraîche et acidulée ainsi que les saucisses, prêtes à exploser sous le jus et les épices, constituaient un festin rare.

Ce ne fut qu'après avoir saucé les derniers vestiges dans son assiette en bois avec un morceau de pain au maïs qu'elle jeta un œil vers la tonnellerie, se disant avec remords qu'elle aurait sans doute dû en garder un peu pour Roger. C'était vraiment gentil de sa part de s'inquiéter des peines de cœur de ce pauvre Ronnie. Elle eut un élan de fierté et d'affection pour lui. Elle ferait peut-être bien d'aller à sa rescousse.

Elle venait de déposer son assiette et de remettre de l'ordre dans ses jupons, se préparant à entrer en action, quand elle aperçut deux petites silhouettes sortir en titubant de l'obscurité.

— Jem ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Les flammes se reflétaient sur la chevelure de l'enfant tel du cuivre en fusion, mais son visage était blême, et ses yeux ressemblaient à deux grandes taches noires.

— Jemmy !

Il tourna vers elle un regard vide, dit « Maman ? » d'une petite voix hésitante, puis s'assit brusquement, ses jambes ployant sous lui comme deux élastiques.

Elle se rendit à peine compte de la présence de Germain à ses côtés, qui oscillait comme une jeune pousse agitée par la bise. Elle n'avait pas le temps de s'occuper de lui. Elle saisit son fils, lui releva la tête et le secoua légèrement.

— Jemmy ! Réveille-toi ? Qu'est-ce que tu as ?

— Le petit est ivre mort, *a nighean*, observa une voix amusée au-dessus d'elle. Qu'est-ce que vous lui avez fait boire ?

Robin McGillivray, lui-même pas très frais, se pencha et poussa Jemmy du doigt. Le garçon n'émit qu'un gargouillis. Il lui prit un bras, le leva, puis le lâcha : il retomba, aussi mou qu'un spaghetti trop cuit.

— Je ne lui ai rien fait boire ! s'indigna-t-elle.

Sa première frayeur passée, elle sentit l'agacement monter en elle. Jemmy n'était qu'endormi, son torse se soulevant et s'affaissant dans un rythme rassurant.

— Germain !

Ce dernier s'était effondré, en une masse inerte, et chantonnait *Alouette*, totalement absent d'esprit. C'était sa chanson préférée, Brianna la lui avait apprise.

— Germain ! Qu'as-tu donné à boire à Jemmy ?

— ... *Je te plumerai la tête...*

— Germain !

Elle lui agrippa le bras. Il cessa de chanter et, éberlué, leva les yeux vers elle.

— Germain, qu'as-tu fait boire à Jemmy ?

Il lui sourit avec une douceur désarmante.

— Il avait soif, *m'dame*. Il réclamait à boire.

Là-dessus, ses yeux se révulsèrent, et il tomba à la renverse, plus atone qu'un poisson mort.

— Oh, bon Dieu de bon Dieu !

Inga et Hilda prirent un air choqué, mais elle n'était pas d'humeur à ménager leur sensibilité.

— Où est Marsali ?

Inga se pencha sur Germain pour l'examiner.

— Elle n'est pas là. Elle est restée à la maison avec les *mädchen*.

Quant à Fergus, il est...

Elle se redressa, regardant autour d'elle.

— Je l'ai aperçu tout à l'heure.

— Que se passe-t-il ?

La voix rauque derrière elle la fit sursauter. Elle se retourna et vit Roger, perplexe, le visage plus détendu qu'à l'accoutumée.

— Ton fils est un ivrogne, l'informa-t-elle.

Puis elle sentit l'haleine de Roger et ajouta d'un ton sec :

— Il a de qui tenir, à ce que je vois.

Ne relevant pas la remarque, Roger s'assit auprès d'elle et prit Jemmy sur ses genoux. Le calant contre ses genoux fléchis, il lui tapota la joue, doucement mais avec insistance.

— Eh, oh ! Mej ? Eh, ho ! Ça va, mon petit gars ?

Comme par magie, les paupières de Jemmy se soulevèrent.

Il adressa un sourire rêveur à son père.

— Hé, papa.

Béat, il referma les yeux et s'avachit encore, sa joue s'écrasant contre le genou de son père, qui en déduisit :

— Il va bien.

Cela ne parut pas calmer Brianna.

— Tant mieux. Qu'est-ce qu'il a bu à ton avis ? Du vin du Rhin ?

— Je dirais plutôt de la goutte de cerise. Il y en a un tonneau derrière la grange.

— Oh, non !

Elle n'en avait jamais goûté elle-même, mais Mme Bug lui avait donné la recette : « Presser le jus d'un boisseau de cerises, y laisser dissoudre douze kilos de sucre, verser dans une cuve de cent cinquante litres et la remplir de whisky. »

— Il va bien, répéta Roger en lui tapotant le bras. C'est Germain que je vois là ?

— Oui.

Elle se baissa vers l'enfant, mais il dormait paisiblement, lui aussi avec le sourire.

— Cette goutte de cerise doit être bonne.

Roger se mit à rire.

— C'est infect. Ça ressemble à du sirop industriel contre la toux. Cela dit, je dois reconnaître que ça rend joyeux.

— Tu en as bu, toi aussi ?

Elle le dévisagea d'un œil suspicieux, mais ses lèvres avaient leur couleur habituelle.

— Bien sûr que non.

Pour le lui prouver, il se pencha vers elle et l'embrassa.

— Tu ne crois tout de même pas qu'un Écossais de la trempe de Ronnie Sinclair soignerait son cœur brisé avec de la goutte de cerise ? Surtout avec du bon whisky sous la main ?

— Effectivement.

Elle observa la tonnellerie. La faible lueur sous la porte avait disparu, ce qui plongeait le bâtiment dans l'obscurité. Il ne formait plus qu'un rectangle sombre devant la masse encore plus noire de la forêt au-delà.

Elle se retourna vers Inga et Hilda, mais elles étaient parties aider *Frau Ute*. Toutes les femmes étaient occupées à débarrasser le buffet.

— Comment Ronnie réagit-il ? s'inquiéta-t-elle.

Roger souleva Jemmy et le déposa délicatement sur la paille aux côtés de Germain.

— Pas trop mal. Au fond, il n'était pas vraiment amoureux de Senga. Il souffre plus de frustration sexuelle que d'une peine de cœur.

— Si ce n'est que ça, il n'aura plus à souffrir trop longtemps. J'ai entendu dire que *Frau Ute* a pris la situation en main.

— Oui, elle lui a promis de lui trouver une femme. Disons qu'il voit les choses avec philosophie, même si le désir lubrique suinte par tous les pores de sa peau.

— Beurk ! Au fait, tu as faim ?

Elle déplaça ses jambes en jetant un œil vers les enfants.

— Je vais te chercher une assiette avant qu'Ute et ses filles n'aient tout enlevé.

Roger ouvrit grande la bouche et bâilla. Puis il cligna des yeux et lui sourit, endormi.

— Non, ça va. Je vais prévenir Fergus que Germain est avec nous. Je trouverai bien quelque chose à grignoter en chemin.

Il lui donna une tape sur l'épaule, se leva, titubant un peu, puis se dirigea vers le feu.

Les deux garçons dormaient à poings fermés. Avec un soupir, elle les rapprocha l'un de l'autre, empilant de la paille autour d'eux, puis les recouvrit de sa cape. Il faisait froid, mais l'hiver était définitivement passé. L'air n'était plus chargé de givre.

La fête se poursuivait, mais avait pris un tour plus calme. Plus personne ne dansait. Les convives s'étaient rassemblés en petits groupes. Les hommes formaient un cercle autour du feu, allumant leurs pipes. Les plus jeunes s'étaient éparpillés dans la nature. Autour de Brianna, les familles s'installaient pour la nuit, se creusant des nids dans la paille. Certains dormiraient dans la maison ; d'autres, dans la grange. Elle entendait une guitare quelque part derrière la bâtisse, et une voix lente et mélancolique. Comme elle aurait aimé entendre de nouveau celle de Roger, telle qu'elle avait été, si grave et si tendre !

Cela lui fit soudain penser qu'en revenant de chez Ronnie, Roger avait parlé d'une voix nettement plus assurée. Certes, elle était toujours rauque, l'ombre de sa résonance d'autrefois, mais elle avait mieux coulé, sans ce côté étranglé. L'alcool était-il bénéfique aux cordes vocales ?

Fort probablement avait-il juste aidé Roger à se détendre, l'aidant à vaincre certaines de ses inhibitions. C'était bon à savoir. Sa mère avait déclaré qu'avec le temps sa voix s'améliorerait, à condition qu'il s'entraîne. Mais il hésitait encore à s'en servir, craignant la douleur, tant celle provoquée par la simple élocution que celle, plus psychologique, du contraste avec sa voix d'antan.

Elle médita tout haut :

— Je devrais peut-être préparer un peu de cette goutte de cerise.

Puis elle baissa les yeux vers les deux gamins endormis dans le foin et s'imagina se réveillant le lendemain matin face à trois gueules de bois.

— Ou peut-être pas.

Elle rassembla assez de paille pour se faire un oreiller, étala son fichu par-dessus – ils passeraient une bonne partie du lendemain à

ôter les brins de leurs habits. Puis elle s'allongea, enroulant son corps autour de celui de Jemmy. Si l'un des garçons remuait ou vomissait dans son sommeil, elle le sentirait et se réveillerait.

Le feu de camp s'était consumé. Il ne restait qu'une frange irrégulière de flammèches dansant sur le lit de braises. Les lanternes disposées autour de la cour s'étaient éteintes, ou bien on les avait mouchées. La guitare et le chanteur s'étaient tus. Sans la lumière et le bruit pour la tenir à distance, la nuit reprit possession du lieu, étalant ses ailes silencieuses et froides sur la montagne. Les étoiles brillaient dans le ciel, mais ne formaient que des têtes d'épingle, à des millénaires de distance. Elle ferma les yeux sur l'immensité de la nuit, posant les lèvres sur les cheveux de son fils, se nourrissant de sa chaleur.

Elle tenta de vider son esprit pour se préparer au sommeil, mais, sans personne pour lui tenir compagnie, l'odeur du bois brûlé qui emplissait l'air fit resurgir les souvenirs. Ses appels habituels à la bénédiction devinrent des supplications de clémence et de protection.

« Il a éloigné de moi mes frères, et mes amis se sont détournés. Je suis abandonné de mes proches. Je suis oublié de mes intimes. »

« Je ne vous oublierai pas », promit-elle aux morts. Cela lui paraissait un engagement pitoyable, si petit et futile. Pourtant, elle ne pouvait rien faire de plus.

Elle frissonna, se blottissant un peu plus contre Jemmy.

Puis, elle entendit un bruissement de paille, et Roger se glissa derrière elle. Il gesticula un moment, étala sa propre cape sur elle, puis poussa un soupir de contentement, pressant son corps contre le sien. Il passa un bras autour de sa taille, chuchotant :

— Tu parles d'une longue journée, hein ?

Elle marmonna un assentiment. À présent que tout était calme, qu'il n'y avait plus à entretenir la conversation, à observer, à surveiller, toutes les fibres de ses muscles semblaient se dissoudre d'épuisement. Seul un fin tapis de foin la séparait du sol dur et froid, mais cela n'empêcha pas le sommeil de venir la bercer, telles les vagues se répendant sur le sable, réconfortantes et inexorables.

Elle posa une main sur la cuisse de Roger, et il contracta le bras par réflexe, la serrant contre lui.

— Tu as trouvé quelque chose à manger ?

— Oui, si on considère la bière comme une nourriture. C'est le cas de pas mal de monde ici.

Il rit. Son souffle chaud sentait le houblon.

— Je vais bien, l'assura-t-il.

La chaleur de son corps se diffusait peu à peu entre eux, à travers les couches de vêtements, dissipant la fraîcheur ambiante. En outre, dormir avec Jemmy, c'était comme d'avoir une bouillotte contre son ventre. Roger, lui, était encore plus brûlant. Comme disait sa mère, une lampe à alcool chauffe toujours plus qu'une lampe à huile.

Douillettement protégée, elle se nicha contre lui. Maintenant que la famille était réunie, en sécurité, la nuit ne lui paraissait plus une immensité glacée.

Roger fredonnait. Elle s'en aperçut soudainement. Ce n'était pas vraiment un air, juste une vibration de sa poitrine contre son dos. Elle ne voulait pas risquer de l'interrompre ; ce devait être bon pour ses cordes vocales. Il s'arrêta de lui-même au bout d'un moment. Espérant l'inciter à recommencer, elle étira la main derrière elle et lui caressa la jambe, essayant à son tour un petit fredonnement interrogateur.

— Hmmmmmm ?

Il posa ses deux mains sur ses fesses et les serra.

— Mmmmm.

Cela ressemblait à la fois à une invitation et à de la satisfaction.

Elle ne répondit pas, mais esquissa un mouvement de désaccord avec son derrière. En temps normal, cela l'aurait convaincu de ne pas insister. Il la lâcha en effet, mais d'une seule main, l'autre descendant le long de la cuisse avec le dessein manifeste de retrousser sa jupe.

Elle lui attrapa la main en moins de deux et la plaça sur son sein, indiquant ainsi que, si elle appréciait l'intention et qu'en d'autres circonstances elle aurait été ravie de lui rendre ce service, ce n'était pas l'instant idéal...

D'habitude, Roger était doué pour déchiffrer le langage de son corps, mais, visiblement, ce don s'était dissous dans le whisky. Ou alors, pensa-t-elle brusquement, il se fichait pas mal qu'elle en ait envie ou pas...

— Roger !

Il s'était remis à fredonner, un son ponctué de bruits sourds et cahoteux de bouilloire électrique juste avant le point d'ébullition. Il

glissa de nouveau la main sous sa jupe, sa paume brûlante contre sa cuisse, et remonta lestement vers le haut... et l'intérieur. Jemmy toussa, tressaillant dans ses bras. Elle tenta de donner un coup de pied en arrière dans le tibia de Roger pour le décourager.

— Mon Dieu, ce que tu peux être belle, murmura-t-il dans la courbe de sa nuque. Oh, si belle. Si belle, mmm...

Ses dernières paroles se perdirent contre sa peau, mais elle crut entendre « moite ». Les doigts de Roger venaient d'atteindre leur objectif. Elle cambra les reins, essayant de se dégager.

— Roger ! chuchota-t-elle. Roger ! Il y a des gens autour de nous !

Au même instant, un bébé passa à quatre pattes sous son nez.

Roger marmonna des paroles dans lesquelles seuls le mot « nuit » et la phrase « personne ne nous voit » étaient identifiables, puis sa main battit en retraite, juste pour saisir un pan de la jupe de Brianna et l'écarter.

Il avait repris son chantonement, s'interrompant juste le temps de murmurer :

— Je t'aime... Comme je t'aime...

Elle tenta de lui saisir la main.

— Je t'aime aussi. Roger, arrête !

Il obtempéra, mais passa aussitôt une main par-dessus son épaule. Il la souleva à peine, et Brianna se retrouva plaquée sur le dos, fixant les étoiles rapidement masquées par le buste de Roger qui se coucha sur elle dans un bruissement de foin et de vêtements.

— Jem... commença-t-elle.

Elle tendit un bras vers l'enfant, qui ne semblait pas avoir été dérangé par le retrait soudain de sa mère. Il s'était recroquevillé en chien de fusil comme un hérisson en hibernation.

Entre-temps, Roger s'était remis à chanter, si on pouvait l'appeler ainsi. On aurait plutôt dit qu'il psalmodiait les paroles d'une chanson écossaise particulièrement salace, au sujet d'un meunier harcelé par une jeune femme exigeant qu'il lui pile son blé. Ce qu'il faisait.

— *Il l'a renversée sur les sacs et là, elle a eu son blé pilé, son blé pilé...**

* En français dans le texte. (N.d.T.)

Il lui susurrait dans l'oreille, son poids l'écrasant sur le sol. Les étoiles tournoyaient tout là-haut au-dessus d'elle.

Elle avait cru que son expression « suinter le désir lubrique par tous les pores de sa peau » n'était qu'une façon de parler, mais vraisemblablement pas. Une peau nue rencontra une autre peau nue, puis une forme dure. Elle retint son souffle, Roger de même. Il glissa en elle, gémissant :

— Oh, quel bonheur !

Il marqua un temps d'arrêt, puis poussa un soupir d'extase parfumé d'effluves de whisky et se mit à aller et venir en elle sans cesser de fredonner. Il faisait sombre, Dieu soit loué, mais pas totalement noir. Les vestiges du feu projetaient une lueur sinistre sur son visage et, l'espace d'un instant, il ressembla au beau diable noir dont Inga avait parlé.

« Laisse-toi aller et prends ton plaisir », pensa-t-elle. Le foin produisait un froissement régulier, mais il y avait d'autres bruits autour d'eux. En outre, le sifflement du vent dans les branches noyait presque tous les sons.

Elle était parvenue à surmonter sa gêne et commençait à aimer ça quand Roger glissa ses mains sous elle et la souleva.

— Passe tes jambes autour de ma taille, chuchota-t-il.

Il lui mordilla le lobe de l'oreille et répéta :

— Passe tes jambes autour de ma taille et martèle-moi le cul à coups de talon.

À la fois autant excitée que lui et prise du désir de le vider de son souffle comme un accordéon, elle ouvrit grandes les cuisses et les referma en ciseaux autour de ses reins. Il gémit de plaisir et redoubla d'ardeur. La lubricité l'emportait, elle avait presque oublié où ils se trouvaient.

Agrippée à lui et transportée par sa chevauchée, elle cambra les reins et se contracta, frissonnant contre la chaleur de son corps sous la caresse froide et électrique du vent sur ses cuisses et ses fesses nues. Tremblante, elle se laissa fondre, ses jambes nouées autour de ses hanches, jusqu'à devenir toute molle. Puis, à bout de forces, elle fit rouler sa tête sur le côté et rouvrit les yeux.

Il y avait quelqu'un. Elle perçut un mouvement dans l'obscurité et se figea. C'était Fergus, venu chercher son fils. Elle l'entendit mur-

murer quelque chose en français à Germain, puis ses pas discrets s'éloignèrent en faisant à peine craquer la paille.

Elle resta immobile, toujours dans la même position. Entre-temps, Roger avait atteint le paroxysme du plaisir. La tête baissée, ses cheveux longs effleurant le visage de Brianna telles des toiles d'araignée, il murmura :

— Je t'aime. Dieu que je t'aime...

Puis il se retira, lentement, avec délicatesse. Dans un souffle, il lui glissa dans l'oreille :

— Merci.

Il s'affaissa sur elle, chaud, haletant.

— Mais je t'en prie, répliqua-t-elle.

Elle dénoua ses jambes raides et, non sans mal, parvint à désenchevêtrer leurs deux corps, plus ou moins couverts. Bientôt, ils furent de nouveau enfouis dans leur nid de paille, Jemmy coincé entre eux.

— Hé ! chuchota-t-elle.

Roger remua.

— Hmm ?

— Quel genre de monstre était Eigger ?

Il rit, d'un son grave et clair.

— C'était une génoise géante. Saupoudrée de chocolat. Elle se laissait tomber sur les autres monstres et les étouffait de tendresse.

Il rit encore, fut pris d'un hoquet, puis s'enfonça dans la paille.

Un moment plus tard, elle chuchota de nouveau :

— Roger ?

Elle n'obtint aucune réponse. Elle glissa une main au-dessus du corps endormi de leur fils et la posa doucement sur le bras de son mari.

— Chante pour moi, susurra-t-elle tout en sachant qu'il ne pouvait l'entendre.

James Fraser, agent indien

— JAMES FRASER, agent indien...
 — Je le répétais en fermant un œil, comme si je le lisais sur un écran.
 — On dirait le titre d'un feuilleton télévisé qui se passerait au Far West.

Occupé à retirer ses bas, Jamie s'interrompit pour regarder, circonspect.

— C'est vrai ? Et c'est une bonne chose ?

— Oui, dans la mesure où, à la télévision, le héros ne meurt jamais.

— Dans ce cas, je suis pour.

Il examina le bas qu'il venait juste d'ôter, le huma avec suspicion, le jeta dans la pаниère à linge sale et frotta du pouce son talon élimé.

— Il faut que je chante ?

— Chanter ? Ah...

Je me souvins que la dernière fois où j'avais tenté de lui expliquer la télévision, je m'étais surtout concentrée sur les programmes de variétés.

— Non, je ne crois pas. Tu n'auras pas non plus besoin de te balancer à un trapèze.

— Me voilà rassuré ! Ce n'est plus de mon âge.

Il se leva et s'étira en gémissant. Les pièces avaient été conçues avec deux mètres quarante de plafond, mais ses poings frôlaient quand même les poutres en sapin.

— Bon sang, que cette journée a été longue !

— C'est presque fini.

Je humai à mon tour le corsage que je venais juste d'enlever. Il sentait fort, mais ce n'était pas encore désagréable, une odeur de cheval et de fumée de bois. Je décidai de l'aérer un peu afin de voir s'il pouvait tenir encore quelques jours avant d'aller au lavage.

— Même jeune, j'aurais été bien incapable de me balancer au bout d'un trapèze, déclarai-je.

Il sourit.

— J'aurais payé pour voir ça.

— Qu'est-ce qu'un agent indien, au juste ? À entendre MacDonald, on aurait dit qu'il t'octroyait une immense faveur en te proposant la charge.

Il dégrafa la boucle de son kilt et haussa les épaules.

— Il en est convaincu.

Il secoua le vêtement, laissant tomber sur le sol une fine pluie de poussière et de crin de cheval. Puis il ouvrit la fenêtre et l'agita vigoureusement à l'extérieur, lançant par-dessus son épaule :

— En fait, ça le serait, si ce n'était pour ta guerre.

— Ma guerre ? rétorquai-je indignée. On croirait que c'est moi qui vais la déclarer !

Il écarta cette suggestion d'un geste.

— Tu comprends ce que je veux dire. Un agent indien, *Sassenach*, c'est exactement ça, un type qui va parler avec les Indiens, leur offrant des cadeaux et leur bourrant le crâne dans l'espoir qu'ils défendront les intérêts de la Couronne, quels qu'ils soient.

— Ah ? Et ce Bureau du Sud dont parlait MacDonald, c'est quoi ?

Je jetai un œil vers la porte fermée de notre chambre, mais les ronflements étouffés qui nous parvenaient depuis l'autre côté du couloir indiquaient que notre invité s'était déjà abandonné dans les bras de Morphée.

— Mmphm. Il y a un Bureau du Sud et un Bureau du Nord. Tous deux traitent des affaires indiennes dans les colonies. Celui du Sud regroupe tout ce qui est sous la tutelle de John Stuart, un homme d'Inverness. Tourne-toi, je m'en occupe.

Je lui présentai mon dos avec gratitude. Avec un savoir-faire issu d'une longue pratique, il dénoua les lacets de mon corset en quelques secondes. J'expirai à pleins poumons quand les baleines s'écartèrent

enfin. Il me retira ma chemise, massant mes côtes là où les tiges dures avaient pressé le tissu humide dans ma peau. Je soupirai d'aise.

— Merci.

M'adossant à lui, je demandai :

— Parce que ce Stuart vient d'Inverness, MacDonald pense qu'il sera naturellement prédisposé à recruter d'autres Highlanders ?

Jamie fit une moue ironique.

— Tout dépend de Stuart, s'il a déjà rencontré des membres de ma famille ou pas. Mais, en effet, MacDonald le croit.

Il déposa un baiser sur le sommet de mon crâne d'un air distrait, puis ôta ses mains pour défaire le lacet de ses cheveux.

J'enjambai mon corset tombé sur le sol et proposai :

— Assieds-toi et laisse-moi faire.

En chemise, il s'installa sur le tabouret, fermant les yeux pour se détendre pendant que je défaisais sa natte, nouée depuis trois jours. Il l'avait tressée très serrée pour ne pas être gêné à cheval. Je glissai mes mains dans la masse chaude, ses mèches libérées retombant en vagues cannelle, or et argent, tandis que je massais son cuir chevelu du bout des doigts.

— Des cadeaux, tu disais ? C'est la Couronne qui les fournit ?

J'avais remarqué que la Couronne avait la fâcheuse habitude « d'honorer » des hommes fortunés avec des charges nécessitant qu'ils puisent des fonds importants dans leurs propres caisses.

— En théorie.

Il bâilla à s'en décrocher la mâchoire, ses épaules se détendant, pendant que, armée de ma brosse, j'entreprenais de démêler sa chevelure.

— Mmm, ça fait du bien. Voilà pourquoi MacDonald considère qu'il me fait une faveur : c'est un poste qui permet de réaliser de bonnes affaires.

— Sans parler d'excellentes occasions de corruption. En effet, je comprends mieux.

Je le brossai quelques minutes avant de demander :

— Tu comptes accepter ?

— Je ne sais pas. Il faut que j'y réfléchisse. Tu parlais tout à l'heure du Far West. Brianna y a déjà fait allusion, racontant des histoires de vachers.

— De cow-boys, corrigeai-je.

— Oui, c'est ça, et d'Indiens. C'est vrai, ce qu'elle affirme au sujet des Indiens ?

— Si tu veux parler du fait que la plupart seront exterminés au cours du siècle prochain, oui, elle dit vrai.

En ayant terminé avec ses cheveux, je m'assis sur le lit en face de lui pour brosser les miens.

— Ça te préoccupe ?

Il réfléchit longuement à ma question, puis se gratta le torse, là où une touffe de poils frisés dorés émergeait du col de sa chemise.

— Non, répondit-il enfin. Pas vraiment. Ce n'est pas comme si j'allais les égorger un à un de mes propres mains. Mais... on y arrive, n'est-ce pas ? Le temps où je vais devoir marcher sur des œufs si je veux éviter d'être pris entre deux feux.

— Oui, j'en ai peur.

Je sentis un nœud désagréable se former entre mes omoplates. Je ne comprenais que trop bien ce qu'il voulait dire. Les lignes de front n'étaient pas encore claires, mais on était en train de les tracer. Devenir agent indien pour la Couronne signifiait être perçu comme un loyaliste. Cela ne posait pas de problèmes pour l'instant, le mouvement rebelle ne constituant qu'une frange radicale, avec des poches de grogne ici et là. Mais cela deviendrait très, très dangereux à mesure que l'on approcherait de la prise du pouvoir par les mécontents et de la déclaration d'indépendance.

Connaissant l'issue des combats, Jamie savait qu'il ne devrait pas trop tarder avant de rallier les rebelles, mais, s'il s'y prenait trop tôt, il risquait d'être arrêté comme traître. Ce n'était pas une bonne idée pour un homme qui avait déjà été inculpé pour trahison et gracié.

— Bien sûr... hésitai-je. En tant qu'agent indien... tu pourrais éventuellement convaincre certaines tribus de soutenir le camp des indépendantistes... ou, au moins, à rester neutres.

— C'est une possibilité, dit-il sur un ton morne. Mais, si l'on met de côté la question de savoir si une telle initiative serait honorable ou pas, cela ne contribuerait-il pas à les condamner ? Je veux dire... est-ce que l'issue serait la même, si les Anglais venaient à gagner ?

— Ils ne gagneront pas, répliquai-je laconique.

Il me lança un regard agacé, puis déclara sur un ton tout aussi sec.
— Je sais. J'ai de bonnes raisons de te croire sur parole, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai, pinçant les lèvres. Je ne tenais pas à discuter du soulèvement jacobite. Pas plus que je n'avais envie de réfléchir à la révolution à venir, mais nous n'avions guère le choix.

— Je ne sais pas quoi répondre. On ne peut être sûrs de rien, puisque ce n'est pas encore arrivé, mais, si je devais... euh... formuler une hypothèse... je dirais que les Indiens s'en sortiraient probablement mieux sous domination anglaise.

Je lui souris, l'air un peu contrite.

— Crois-le ou non, mais, en général, l'empire britannique a... ou va, devrais-je plutôt dire... parvenir à gérer ses colonies sans complètement exterminer les peuples indigènes.

— Exception faite des Highlanders, rectifia-t-il caustique. Oui, je te crois, *Sassenach*.

Il se leva et se passa une main dans les cheveux. J'entraperçus la minuscule cicatrice blanche sur son cuir chevelu, souvenir du passage d'une balle.

— Tu devrais en discuter avec Roger, conseillai-je. Il en sait beaucoup plus que moi.

Il hocha la tête avec une légère grimace.

— À propos de Roger, où crois-tu qu'ils sont partis, Brianna et lui ?

— Chez les McGillivray, chercher le petit Jem, répondit-il comme si cela coulait de source.

— Comment le sais-tu ?

— Quand un homme sent le danger venir, il veut regrouper toute sa famille autour de lui, non ?

Il leva un bras vers le haut de l'armoire et descendit son épée. Il la sortit à moitié de son fourreau, puis remit l'arme à sa place, la lame dégagée, la garde à portée de main.

Il avait monté ses deux pistolets dans la chambre et les avait placés sur le cabinet de toilette près de la fenêtre. Quant au fusil et à la carabine, il les avait aussi chargés et amorcés, puis suspendus à leurs clous au-dessus de la cheminée, au rez-de-chaussée. Comme si cela

ne suffisait pas, il décrocha son poignard de son ceinturon et, après avoir fendu l'air d'une arabesque comique, le glissa sous son oreiller.

— Parfois, j'oublie, dis-je amusée.

Lors de notre nuit de noces, une dague similaire avait pris place sous l'oreiller, comme bien des fois par la suite.

— Ah oui ?

Il esquissa un sourire.

— Pas toi, jamais ?

Un peu triste, il fit non de la tête.

— Non, mais, parfois, j'aimerais pouvoir.

De l'autre côté du couloir, un cri de surprise nous interrompit, suivi aussitôt de violents jurons et d'un bruit sourd contre la paroi, comme une chaussure heurtant le mur.

— Saloperie de chat ! hurla le major MacDonald.

Je me redressai, une main sur les lèvres, tandis qu'un martèlement de pieds nus faisait vibrer le plancher. La porte du major s'ouvrit brutalement, puis se referma en claquant.

Jamie s'était lui aussi figé. Il approcha à pas feutrés de la porte et l'entrouvrit sans faire de bruit. Adso entra tranquillement, sa queue formant un S arrogant. Sans nous prêter la moindre attention, princier, il traversa la chambre, bondit avec agilité sur le cabinet de toilette et s'installa dans la bassine, où il leva une patte arrière et se mit à se lécher les testicules de manière indolente.

Jamie suivit sa prestation avec intérêt et observa :

— J'ai vu une fois un homme à Paris qui pouvait faire la même chose.

— Il y avait des gens prêts à payer pour le regarder faire ?

Je présumais que personne ne se livrerait à ce genre d'exhibition en public pour le simple plaisir. Du moins, pas à Paris.

— En fait ce n'était pas tant l'homme qu'ils voulaient voir, mais sa partenaire, qui était aussi souple que lui.

Il me fit un regard entendu, ses yeux projetant un éclat bleu à la lueur des chandelles.

— C'était un peu comme d'observer des vers de terre copuler, si tu vois ce que je veux dire.

— Fascinant, murmurai-je.

Je me tournai vers la bassine où Adso était passé à un exercice encore plus déplacé.

— Toi, le chat, tu as de la chance que le major ne dorme pas armé. Il t'aurait vite transformé en terrine.

— J'en doute. Notre Donald dort toujours avec un couteau sous son oreiller, mais il sait de quel côté sa tartine est beurrée. Il n'a pas intérêt à tuer ton chat, s'il veut son petit déjeuner demain matin.

Derrière la porte, les imprécations s'étaient tues. Avec l'aisance accomplie du soldat professionnel, le major était déjà de retour au pays des rêves.

— En effet. En tout cas, tu avais raison à propos de ses efforts pour être au mieux avec le nouveau gouverneur. Mais je me demande quel est le vrai mobile derrière sa volonté de te voir prendre du galon toi aussi.

Jamie haussa les épaules, déjà désintéressé du débat sur les machinations de MacDonald.

— J'avais raison, hein ? Ça veut dire que tu me dois un gage, *Sassenach*.

Il m'examina de haut en bas d'un air inspiré. J'espérai qu'il ne pensait plus aux contorsions du couple de Parisiens. Je le regardai, inquiète.

— Ah oui ? Et... euh... quel genre de gage, précisément ?

— Je n'ai pas encore réfléchi à tous les détails, mais, pour commencer, je pense que tu devrais t'allonger sur le lit.

Cela me parut un début raisonnable. J'empilai les oreillers à la tête du lit, en profitant pour ôter le poignard, et grimpai sur les couvertures. Puis il me vint une idée, et je redescendis pour resserrer les cordes soutenant le matelas jusqu'à faire gémir le sommier.

Amusé, Jamie m'observait.

— Très futé de ta part, *Sassenach*.

Je remontai à quatre pattes sur notre lit, cette fois bien tendu.

— L'expérience ! Je me suis trop souvent réveillée après une nuit avec toi, le matelas enroulé autour de mes oreilles, et mes fesses à deux centimètres du sol.

— Oh, je crois que tes fesses vont aller bien plus haut que ça.

— Pourquoi, tu vas me laisser être sur le dessus ?

J'étais plutôt partagée sur la question. J'étais morte de fatigue et, bien qu'aimant chevaucher Jamie, j'avais passé plus de dix heures sur une vilaine carne, et les muscles de mes cuisses nécessaires à ces deux activités tremblaient spasmodiquement.

— Peut-être plus tard, répondit-il. Allonge-toi, *Sassenach*, et remonte ta chemise. À présent, écarte les jambes, voilà, c'est ça... non, encore un peu.

Avec une lenteur calculée, il retira sa chemise.

Je poussai un soupir et calai mes fesses, cherchant une position que je pourrais garder longtemps sans avoir de crampes.

— Si tu penses à ce que je crois que tu penses, tu vas le regretter. Je n'ai même pas fait ma toilette. Je suis crasseuse et sens comme un cheval.

Nu, il leva un bras et huma son aisselle.

— Ah oui ? Moi aussi. Ça tombe bien, j'aime les chevaux.

Il avait cessé de faire semblant de prendre son temps, mais marqua une pause pour vérifier son arrangement, m'inspectant et formulant son approbation.

— Oui, parfait ! À présent, si tu veux bien lever les bras et t'agripper à la tête de lit...

— Tu ne vas tout de même pas !...

Puis je baissai la voix, regardant malgré moi vers la porte.

— ... Pas avec MacDonald dormant à côté !

— Je vais me gêner ! Au diable MacDonald et tous les autres !

Toutefois, il ne bougea pas, m'observant, songeur. Puis, au bout d'un moment, il soupira, résigné.

— Non, dit-il doucement. Pas ce soir. Tu penses toujours à cette pauvre famille de Hollandais, non ?

— Oui. Pas toi ?

Il s'assit sur le lit près de moi.

— Je m'efforce de ne pas y penser, mais sans grand succès. Les nouveaux morts ne veulent jamais rester tranquilles au fond de leurs tombes, n'est-ce pas ?

Je posai une main sur son avant-bras, soulagée de constater qu'il ressentait la même chose que moi. L'air de la nuit semblait agité par les allées et venues des esprits. Tout au long de cette soirée chargée

d'incidents et de cris d'alarme, le souvenir de la morne clairière et de la rangée de tombes m'avait hantée.

C'était une nuit à rester enfermé chez soi, avec un bon feu dans la cheminée et des voisins non loin. La maison s'étirait, les volets grinçaient dans le vent. Jamie me dit à voix basse :

— J'ai envie de toi, Claire. J'ai besoin... tu veux bien ?

Les Hollandais avaient-ils passé ainsi leur dernière nuit ?

Paisibles et douillettement blottis dans leurs murs, mari et femme, couchés dans leur lit, chuchotant, sans aucune idée de ce que l'avenir leur réservait ? Je revis les longues cuisses blanches de la femme balayées par le vent. J'avais entraperçu la petite toison frisée, sa vulve sous un halo de poils bruns, sculptée comme dans du marbre, ses lèvres fermées. Telle la statue d'une vierge.

— Moi aussi, j'en ai besoin, murmurai-je à mon tour. Viens.

Il se pencha sur moi et tira doucement sur le lacet qui retenait le col de ma chemise, faisant retomber le lin élimé sur mes épaules. Je voulus l'enlever, mais il saisit ma main et la tint contre ma hanche. D'un doigt, il baissa un peu plus l'échancrure de ma chemise, puis souffla la chandelle. Dans l'obscurité fleurant la cire, le miel et la sueur des chevaux, il baisa mon front, mes yeux, mes pommettes, mes lèvres, mon menton, et ainsi de suite, avec douceur et lenteur, jusqu'à la plante de mes pieds.

Puis, il se hissa sur un coude et téta mes seins un long moment pendant que je caressais son dos et ses fesses, nues et vulnérables dans le noir.

Plus tard, nous restâmes confortablement enchevêtrés, juste éclairés par la faible lueur des braises dans l'âtre. J'étais si épuisée que je sentais mon corps s'enfoncer dans le matelas et n'aspirais plus qu'à me laisser glisser, toujours plus bas, dans les ténèbres accueillantes de l'inconscience.

— *Sassenach* ?

— Hmm ?

Après quelques secondes d'hésitation, sa main trouva la mienne et s'enroula autour d'elle.

— Tu ne feras pas comme elle, dis ?

— Comme qui ?

— Elle. La Hollandaise.

Arrachée à la lisière du sommeil, j'étais assommée. Au point que même l'image de la morte enveloppée dans son tablier en guise de linceul me parut irréelle, guère plus troublante que les fragments de réalité que mon cerveau balançait par-dessus bord dans un effort vain pour rester à flot, alors que je sombrais dans les profondeurs.

— Quoi ? Tomber dans le feu ? D'accord, j'essaierai.

Je bâillai, puis parvins encore à articuler :

— Bonne nuit.

— Non, réveille-toi.

Il secoua faiblement mon bras.

— *Sassenach*, parle-moi.

Dans un effort considérable, je m'extirpai des bras de Morphée et roulai sur le côté, pour lui faire face.

— Mmm... Parler ? De ?

— La Hollandaise. Si je meurs, tu ne tueras pas toute la famille, hein ?

— Quoi ?

Je me frottai le visage de ma main libre, essayant de comprendre où il voulait en venir.

— Quelle famille ?... Oh. Tu crois qu'elle l'a fait exprès ? Qu'elle a empoisonné les siens ?

— C'est une possibilité.

Ses paroles n'étaient qu'un murmure, mais elles me ramenèrent brutalement à la surface. Je demeurai silencieuse un instant, puis tendis la main, voulant m'assurer qu'il était bien là.

Il y était, grand, solide, l'os lisse de sa hanche chaud et vivant sous ma paume.

— C'était peut-être un accident. Tu ne peux pas en être sûr.

— Non, admit-il. Mais je ne peux m'empêcher d'imaginer la scène.

Il retomba sur le dos et décrivit sa vision comme s'il s'adressait aux poutres du plafond.

— Les hommes sont venus. Il leur a résisté et ils l'ont tué, sur le seuil de sa propre maison. Quand elle l'a vu mort... elle a dû leur dire qu'elle devait d'abord nourrir ses petits... puis elle a glissé les champignons dans le ragoût et l'a servi aux enfants et à sa mère. Deux des hommes en ont mangé, mais je pense que c'était un

accident. Elle voulait seulement suivre son mari. Elle ne pouvait pas le laisser partir seul.

J'aurais aimé lui répondre que c'était une interprétation plutôt mélodramatique de ce que nous avions vu. Mais je ne pouvais pas affirmer non plus qu'il se trompait. En l'écoutant, j'avais moi aussi l'impression de voir la scène, trop clairement.

— Tu ne sais pas, chuchotai-je enfin. Tu ne peux pas savoir.

« À moins de trouver les autres hommes et de leur demander », pensai-je soudain. Cependant, je me gardai de le lui dire.

Puis, nous restâmes silencieux. Je devinai qu'il y songeait encore, mais les sables mouvants du sommeil m'attiraient de nouveau vers le fond, tenaces et séduisants.

Sa tête se tourna tout à coup vers moi sur l'oreiller.

— Mais si je ne parviens pas à assurer ta sécurité ? La tienne et celle des autres ? Je ferai tout mon possible, *Sassenach*, je suis prêt à sacrifier ma vie pour ça, mais, si je meurs trop tôt... Si j'échoue ?

Quelle réponse pouvais-je lui donner ?

— Ça n'arrivera pas.

Il soupira et baissa la tête, posant son front contre le mien. Son haleine sentait l'omelette et le whisky.

— J'essaierai, chuchota-t-il.

Je lui fermai les lèvres par un baiser, sa bouche chaude et réconfortante contre la mienne constituant notre accord tacite.

Je nichai ma tête dans le creux de son épaule, glissai ma main autour de son bras et humai l'odeur de sa peau, mélange de fumée et de sel.

— Tu sens comme un jambon fumé.

Il ricana et mit sa main dans son endroit habituel, entre mes cuisses.

Je me laissai enfin englotir par les sables mouvants du sommeil. Peut-être le dit-il à l'instant même où je m'endormais, à moins que je l'aie rêvé. Ce n'était qu'un chuchotement.

— Si je meurs, ne me suis pas. Les enfants auront besoin de toi. Reste pour eux. Je peux attendre.

DEUXIÈME PARTIE

Les ombres s'amoncellent

La victime d'un massacre

De lord John Grey
 À l'attention de M. James Fraser
 Le 14 avril 1773

Mon cher ami,

J'espère que ma lettre vous trouvera, vous-même et toute votre famille, en excellente santé. Pour ma part, je me porte comme un charme.

Mon fils est rentré en Angleterre afin d'y achever son éducation. Il me décrit avec ravissement ses expériences (je joins une copie de sa dernière lettre) et m'assure qu'il va bien. Plus important, ma mère m'a également écrit pour m'affirmer qu'il s'épanouit, bien que je croie – surtout d'après ce qu'elle ne me dit pas – qu'il introduit dans son existence paisible un élément de confusion et de remue-ménage.

Je vous avoue que l'absence de ce même élément dans ma propre maison se fait cruellement sentir. Vous seriez surpris de constater à quel point, ces jours-ci, ma vie est rangée et bien ordonnée. Toutefois, cette tranquillité me pèse et, si je suis au mieux de ma forme physique, mon esprit se languit. William me manque.

Pour me distraire de ma solitude, je me suis lancé récemment dans une nouvelle entreprise, la viticulture. Certes, mon vin n'a pas la puissance de vos spiritueux, mais je peux affirmer sans honte qu'il n'est pas imbuvable et, en le laissant reposer un an ou deux, j'ai même la pré-tention de croire qu'il aura un bouquet agréable. Je vous en enverrai une douzaine de bouteilles plus tard ce mois-ci, que je confierai à mon nouvel employé, M. Higgins, dont l'histoire vous intéressera peut-être.

Sans doute avez-vous entendu parler d'une rixe odieuse survenue à Boston il y a trois ans au mois de mars. Je l'ai souvent vue qualifiée dans les journaux et les placards de « massacre », d'une manière tout à fait irresponsable, et inexacte d'après tous ceux qui y ont assisté en personne.

Je n'y étais pas moi-même, mais ai parlé à de nombreux officiers et soldats qui l'ont vécue. S'ils disent vrai – et j'ai de bonnes raisons de les croire –, la presse bostonienne a déformé les faits d'une manière scandaleuse.

Boston est à tout point de vue un creuset infâme de sentiment républicain, avec ses prétendues « associations de marcheurs » paradant dans les rues en toute occasion. Ce ne sont que des prétextes à des rassemblements de foule dans le seul but de martyriser les troupes stationnées là-bas.

Higgins m'informe qu'aucun homme n'osait plus se montrer seul dans la rue en uniforme, par peur de ces foules, et que, même quand les soldats étaient en nombre, la populace les harcelait au point de les contraindre à se calfeutrer dans leurs quartiers, n'en sortant que quand leur devoir les y obligeait.

Un soir, une patrouille de cinq soldats fut ainsi molestée, recevant non seulement des insultes de la nature la plus révoltante, mais des jets de pierres, de mottes de terre, du fumier et d'autres immondices. La pression de la plèbe autour d'eux fut telle que les hommes craignirent pour leur sécurité et déposèrent leurs armes dans l'espoir de faire cesser la pluie d'imprécations obscènes. Mal leur en prit, car la racaille redoubla ses outrages. À un moment donné, une balle fusa. Nul ne peut dire avec certitude si le coup a été tiré depuis la foule ou par un soldat, s'il s'agit d'un accident ou d'un acte délibéré, mais le résultat... Vous connaissez suffisamment bien ce genre de situation pour imaginer la confusion qui s'en est suivie.

Au bout du compte, il y eut cinq morts parmi la populace. Les soldats, quoique roués de coups et sérieusement malmenés, s'en sortirent vivants, mais furent ensuite pris comme boucs émissaires dans les tirades haineuses des agitateurs de la presse, qui présentent l'affaire comme le massacre gratuit d'innocents plutôt que comme un cas de légitime défense contre une foule enflammée par l'alcool et les mots d'ordre.

J'avoue, comme vous vous en doutez certainement, que mes sympathies vont plutôt aux soldats. Ils ont été traînés devant un tribunal, où le

juge en a acquitté trois, mais a estimé qu'il serait dangereux, surtout pour sa propre sécurité, de les relaxer tous.

Higgins et un de ses collègues furent condamnés pour homicide, mais il fit appel et fut libéré après avoir été marqué au fer rouge. Naturellement, l'armée l'a réformé et, devenu l'opprobre public, sans aucun moyen de gagner sa vie, il s'est retrouvé à la rue. Il m'a raconté comment, peu après sa libération, il avait été sauvagement battu dans une taverne, une agression qui lui a coûté un œil. De fait, ses jours ont été en péril à plus d'une reprise. Redoutant pour sa vie, il a embarqué à bord d'un sloop dont le capitaine n'était autre que mon ami, M. Gill. Pour le convaincre, il a affirmé être marin, mais, pour l'avoir vu à l'œuvre, je peux vous assurer qu'il n'en est rien.

Le capitaine Gill s'en est vite rendu compte et l'a congédié dès leur arrivée au premier port. Je me trouvais en ville pour affaires et l'ai rencontré. Il m'a raconté la situation désespérée de Higgins.

J'ai cherché à le retrouver, ayant pitié d'un soldat qui me semblait avoir fait son devoir honorablement et estimant injuste qu'il ait à en pâtir. Le trouvant intelligent et d'un tempérament agréable, je l'ai pris à mon service où il s'est avéré un très fidèle employé.

Je vous l'envoie avec le vin, dans l'espoir que votre épouse aura la bonté de l'examiner. Le médecin local, un certain docteur Potts, l'a ausculté et a déclaré que la blessure à son œil était irrécupérable, ce qui peut être le cas. Toutefois, ayant déjà bénéficié moi-même des talents de votre femme, je me demande si elle n'aurait pas quelques suggestions pour traiter ses autres maux. Le docteur Potts paraît impuissant à y remédier. Assurez-la, je vous prie, que je suis son humble serviteur et lui serai éternellement reconnaissant pour sa bonté et ses compétences.

Mes sentiments les plus chaleureux à votre fille, à qui j'envoie un petit présent avec le vin. J'espère que son époux ne prendra pas ombrage d'une telle familiarité, et que ma longue accointance avec votre famille lui permettra de l'accepter.

Comme toujours, je reste votre obligé.

John Grey

Au seuil de la guerre

Avril 1773

ROBERT HIGGINS ÉTAIT UN JEUNE HOMME MINCE, si frêle qu'on se demandait si ses os n'étaient pas simplement retenus par ses vêtements, et si pâle qu'on imaginait aisément voir à travers. Il avait de grands et beaux yeux bleus candides, une masse ondulante de cheveux châtons et un air timide. Mme Bug le prit aussitôt sous son aile, déclarant avec fermeté qu'elle allait le « remplumer » avant son retour pour la Virginie.

M. Higgins me fut tout de suite sympathique. Ce charmant garçon s'exprimait avec l'accent doux de son Dorset natal. Je me demandais si la générosité de lord John Grey à son égard était aussi désintéressée qu'elle le paraissait.

J'en étais venue malgré moi à apprécier John Grey, après notre expérience partagée avec la rougeole quelques années plus tôt et son amitié avec Brianna pendant que Roger était retenu prisonnier par les Iroquois. Néanmoins, je savais pertinemment qu'il préférerait les hommes, surtout Jamie, mais pas que lui.

Tout en déposant des rhizomes de trilles rouges à sécher, je me reprochai à voix haute :

— Beauchamp, tu es trop suspicieuse.

— Ce n'est pas peu dire ! lança une voix amusée derrière moi. Qui soupçonnes-tu et de quoi, cette fois ?

Je sursautai, envoyant les tiges voler dans tous les sens.

— Ah, c'est toi ! Tu es obligé d'approcher toujours aussi furtivement ?

Jamie déposa un baiser sur mon front.

— Je m'entraîne. Je veux garder toute mon aptitude pour la traque du gibier. Pourquoi parles-tu toute seule ?

— Pour être sûre d'avoir un bon auditoire.

Il rit et se baissa pour m'aider à ramasser les racines éparpillées sur le sol.

— Qui soupçonnes-tu, *Sassenach* ?

J'hésitai, mais dire la vérité était encore le plus simple.

— Je me demandais si John Grey sodomisait notre M. Higgins. Ou s'il comptait le faire.

Il eut un léger mouvement de recul, mais ne parut pas vraiment choqué, ce qui me laissa penser qu'il avait envisagé la même possibilité.

— Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

Je lui repris une poignée de cosses et les étalai sur une bande de gaze tout en répandant :

— D'une part, c'est un très joli garçon. D'autre part, je n'avais encore jamais vu un jeune homme de son âge avec de telles hémorroïdes.

Jamie avait tiqué en m'entendant évoquer la sodomie. Il n'aimait pas que je sois indélicate, mais, après tout, il avait qu'à ne pas me poser la question.

— Quoi... il te les a montrées ?

— Il m'a fallu être persuasive. Il m'en a parlé d'emblée, mais il n'était pas franchement ravi à l'idée de se faire examiner.

— Je le comprends. Moi non plus, je n'aimerais pas et, pourtant, je suis ton mari. Mais pourquoi diable as-tu insisté pour lui ausculter le fondement, au-delà d'une curiosité morbide ?

Il jeta un coup d'œil méfiant vers le carnet noir ouvert sur la table dans lequel je rédigeais mes rapports médicaux.

— Tu n'es pas en train de dessiner les fesses de ce pauvre Bobby Higgins, tout de même !

— Pas besoin. N'importe quel médecin, de quelque époque que ce soit, sait à quoi ressemblent des hémorroïdes. Les Israélites et les Égyptiens de l'Antiquité en avaient déjà, après tout.

— Vraiment ?

— C'est dans la Bible. Tu n'as qu'à interroger M. Christie. Il me dévisagea avec scepticisme.

— Tu discutes de la Bible avec Tom Christie ? Tu es plus courageuse que moi, *Sassenach*.

Christie était un presbytérien dévot que rien ne rendait plus heureux que de vous marteler le crâne avec les Saintes Écritures.

— Pas moi, mais Germain m'a demandé la semaine dernière ce qu'étaient des « tumeurs ».

— Et alors ?

— Les hémorroïdes sont des tumeurs, elles sont ainsi décrites dans le *Livre de Samuel*. « Mais quelle sorte de réparation devons-nous lui offrir, demandèrent les gens. Ils répondirent : cinq tumeurs en or et cinq rats en or, selon le nombre des princes des Philistins, car le même fléau a atteint tout le monde. » Ou quelque chose comme ça. Je cite de mémoire. M. Christie a fait recopier à Germain un verset de la Bible en guise de punition. Etant de nature curieuse, le gamin a voulu comprendre ce qu'il écrivait.

— Bien sûr, il n'a pas osé questionner M. Christie.

Jamie fronça les sourcils en se passant un doigt sur l'arête du nez.

— Je crois que je préfère ne pas savoir quelle bêtise Germain a commise pour mériter un tel châtement.

— Tu as raison, il ne vaut mieux pas.

Tom Christie payait le loyer de son lopin de terre en étant maître d'école et semblait avoir sa propre méthode pour maintenir la discipline. À mon avis, le seul fait d'avoir Germain Fraser comme élève méritait un salaire supérieur à la valeur du terrain.

— Des hémorroïdes en or, murmura Jamie. Ça donne à réfléchir.

Il avait cet air songeur qui lui venait d'habitude quand il s'appretait à inventer une idée monstrueuse susceptible de déboucher sur une mutilation, la mort ou la prison à vie. Je trouvai son attitude un peu alarmante, mais, quel que soit le raisonnement qu'il suivait, il l'abandonna provisoirement, reprenant :

— Oui, bon... Que disais-tu au sujet des fesses de Bobby ?

— Ah, oui ! J'en étais à la raison pour laquelle j'avais besoin d'examiner ses hémorroïdes. C'était pour décider s'il valait mieux tenter de les réduire ou carrément les exciser.

Jamie roula des yeux ahuris.

— Les exciser ? Tu veux dire, avec ton petit couteau ?

Il regarda le sac où je rangeais mes instruments chirurgicaux et voûta le dos, la mine révoltée.

— Je le pourrais, en effet, mais, sans anesthésie, ça risque d'être douloureux. Une autre méthode était en train de faire école, juste à l'époque où je suis partie.

L'espace d'un instant, je ressentis une pointe de nostalgie pour mon hôpital. Je pouvais presque sentir l'odeur de désinfectant, les chuchotements des infirmières et des aides-soignants, caresser les couvertures en papier glacé des revues médicales, débordantes d'idées et d'informations.

Puis les souvenirs s'évanouirent, et je me retrouvai à évaluer qui, des sangsues ou d'une simple ficelle, serait le mieux à même de restaurer la bonne santé de l'anus de M. Higgins.

— Le docteur Rawlings conseille les sangsues, expliquai-je. Entre vingt et trente, selon lui, pour un cas avancé.

Jamie hocha la tête, ne paraissant pas horrifié outre mesure. Bien entendu, il avait déjà plusieurs fois été traité avec des sangsues et m'assurait que cela ne faisait aucun mal. Il me questionna :

— Tu en as assez ? Tu veux que je demande aux garçons de m'accompagner pour aller t'en chercher ?

Jemmy et Germain seraient très heureux d'aller patauger dans les ruisseaux avec leur grand-père et de revenir avec des colliers de sangsues et de la boue jusqu'aux sourcils.

— Non. Ou plutôt si, mais ça ne presse pas. Les sangsues ne le soulageraient que pour un temps. Les hémorroïdes de Bobby sont très thrombosées, pleines de caillots séchés. Il vaudrait mieux les lui enlever complètement. Je pense pouvoir les ligaturer, je veux dire nouer un fil très serré à la base de chacune d'elles. Cela coupera leur irrigation sanguine. Elles finiront par se dessécher et tomber d'elles-mêmes. C'est très efficace.

— Très efficace, répéta Jamie dans un murmure.

Il semblait avoir une vague appréhension.

— Tu l'as déjà fait ?

— Une ou deux fois.

— Ah.

Il pinça les lèvres, imaginant le procédé.

— Et... euh... comment fait-il pour... euh... chier pendant ce temps ? Ça ne cicatrise sûrement pas du jour au lendemain.

— Son problème, justement, c'est qu'il ne chie pas. Enfin, pas assez.

Je pointais un doigt accusateur vers lui.

— C'est la faute de cette horrible alimentation. Il m'a raconté : pain, viande et bière. Pas un légume, pas un fruit. À mon avis, la constipation est monnaie courante dans l'armée britannique. Je ne serais pas surprise si tous les soldats jusqu'au dernier avaient le trou du cul débordant d'hémorroïdes comme des grappes de raisin !

Jamie confirma d'un hochement de tête.

— Il y a beaucoup de choses que j'admire chez toi, *Sassenach*. Notamment, la délicatesse de ton langage.

Il toussota en levant les yeux au ciel.

— ... Mais si tu affirmes que c'est la constipation qui provoque les hémorroïdes...

— C'est le cas.

— Eh bien... Je pensais à ce que tu disais à propos de John Grey. Tu ne crois donc pas que l'état du postérieur de Bobby soit dû à... mmphm...

— Oh. Non, pas directement.

Je marquais une pause avant de m'expliquer :

— C'est juste que lord John a écrit dans sa lettre qu'il voulait que... comment l'a-t-il présenté, déjà ?... que je suggère un traitement pour ses autres maux. Bien sûr, il peut être au courant du problème du Bobby sans... comment dirais-je... être allé vérifier par lui-même. Mais les hémorroïdes sont si communes, pourquoi s'en inquiéterait-il au point de me demander d'intervenir... s'il ne craignait pas qu'elles risquent de gêner sa propre... euh... progression ?

Le visage de Jamie, qui avait retrouvé son teint normal durant notre conversation sur les sangsues, rougit de nouveau.

— Sa...

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— C'est juste que ça me gêne un peu de penser qu'il nous a envoyé M. Higgins pour qu'on le... lui prépare, si l'on peut dire.

L'arrière-train de Bobby Higgins me mettait mal à l'aise sans que je parvienne à en formuler la raison. Maintenant que les mots étaient sortis d'eux-mêmes, je savais avec précision ce qui me turlupinait.

— L'idée que je suis censée remettre en état ce pauvre Bobby pour ensuite le renvoyer chez lui se faire...

Je pinçai les lèvres et m'inclinai brusquement vers mes cosses, les changeant de côté inutilement.

— Ça m'ennuie, voilà tout, poursuivis-je sans relever la tête. Évidemment, je ferai de mon mieux pour soigner Bobby Higgins. Les perspectives de ce malheureux ne sont guère reluisantes. Il fera certainement... ce que son maître exigera. Je suis peut-être injuste envers lui. Je veux parler de lord John.

— Oui, peut-être.

Je me retournai et trouvai Jamie occupé à tripoter un bocal de graisse d'oie, l'air très absorbé.

— Sans doute... hésitai-je. Tu le connais mieux que moi. Si tu penses qu'il n'a pas l'intention de...

Je n'achevai pas ma phrase. Dehors, un cône d'épinette tomba sur l'auvent en bois avec un bruit sourd.

Jamie releva les yeux vers moi, un sourire contrit au coin des lèvres.

— J'en sais plus sur John Grey que je ne le souhaiterais. Et il en sait encore beaucoup plus sur moi. Mais...

Il reposa le bocal et se pencha en avant, les mains sur les genoux, me dévisageant.

— Je suis absolument certain d'une chose. C'est un homme d'honneur. Il ne profiterait jamais d'Higgins, ni d'aucun autre homme sous sa protection.

Il semblait très sûr de lui. Je fus rassurée. J'aimais bien John Grey. Cependant... ses lettres, qui nous parvenaient avec la régularité du papier à musique, me laissaient toujours une vague appréhension, comme un coup de tonnerre dans le lointain. Elles ne contenaient pourtant rien justifiant une telle réaction ; elles étaient comme lui, érudites, pleines d'humour et sincères. En outre, il avait plus d'une bonne raison d'écrire.

Je dis doucement :

— Il t'aime toujours, tu sais.

Il hocha la tête sans me regarder, les yeux fixés quelque part au-delà de la cime des arbres qui bordaient la cour.

— Ça te gêne ?

Il acquiesça de nouveau :

— Oui. Pour moi. Pour lui, bien sûr. Mais pour William ?

Il fit une moue indécise.

Je m'adossai à ma table de travail.

— Il a sans doute adopté William pour toi. Mais je les ai vus tous les deux ensemble, souviens-toi. Il ne fait aucun doute qu'il aime profondément cet enfant.

— Je n'en ai jamais douté non plus.

Il se leva, nerveux, et fit tomber des miettes imaginaires des plis de son kilt. Son visage était fermé, tourné vers l'intérieur : il ne souhaitait pas partager ses pensées avec moi.

— Tu ne te...

Je m'interrompis en croisant son regard.

— Non, laisse tomber.

Il pencha la tête sur le côté.

— Quoi ?

— Rien.

Il ne bougea pas, mais son regard s'intensifia.

— Je peux voir à ta tête que ce n'est pas « rien », *Sassenach*. Que veux-tu savoir ?

Je pris une profonde inspiration, enfonçant les poings dans les poches de mon tablier.

— C'est juste que... Je suis sûre que ce n'est pas le cas, c'est simplement une idée qui m'a traversé l'esprit...

Il soupira, agacé, indiquant ainsi que je ferais mieux de cesser de tergiverser et de lâcher le morceau. Le connaissant assez pour savoir que je ne pourrais m'en tirer aisément, je me lançai :

— Tu ne te demandes jamais s'il n'a pas adopté l'enfant, parce que... William te ressemble tant, et ce, depuis tout petit. Lord John te trouvant physiquement... attirant... euh...

Quand je vis son expression, les mots moururent dans ma gorge.

Il ferma les yeux un instant pour m'empêcher de lire au fond d'eux. Il serrait tant les poings que ses veines saillaient, des phalanges

à l'avant-bras. Il les détendit très lentement, puis, sur un ton qui ne laissait aucune place au doute, répondit simplement :

— Non.

Cette fois, il me fixa droit dans les yeux, expliquant :

— Je ne dis pas ça parce que l'idée me serait intolérable.

— Bien sûr.

J'avais hâte de changer de sujet.

— J'en suis intimement convaincu, répéta-t-il.

Ses deux doigts raides tapèrent une fois contre sa cuisse, puis s'immobilisèrent.

— Moi aussi, j'y ai pensé, reprit-il. Quand il m'a annoncé son intention d'épouser Isabel Dunsany.

Il se détourna et regarda par la fenêtre. Adso se tenait devant la porte, guettant quelque chose dans l'herbe.

— Je lui ai offert mon corps, lâcha Jamie abruptement.

Sa voix était ferme, mais je devinais à ses épaules nouées combien ces mots lui coûtaient.

— En guise de remerciements, dis-je. Mais c'était...

Il m'interrompit d'un étrange petit mouvement convulsif, comme s'il cherchait à se débarrasser d'un joug.

— Je voulais savoir quel genre d'homme il était. En être sûr. L'homme qui prendrait mon fils comme le sien.

Sa voix trembla, très légèrement, quand il prononça « prendre mon fils ». Je m'approchai instinctivement de lui, désirant panser d'une manière ou d'une autre la plaie ouverte que trahissaient ces paroles.

Il resta raide à mon contact. Il ne voulait pas que je l'étreigne, mais il prit ma main et la serra.

— Tu penses que tu as vraiment pu... t'en rendre compte ?

Je n'étais pas choquée. John Grey m'avait parlé de cette offre, des années plus tôt en Jamaïque. Toutefois, je doutais qu'il ait jamais saisi sa vraie nature.

Le pouce de Jamie caressa le bord de ma main, frottant doucement l'ongle de mon pouce. Il baissa le regard vers moi, et je le sentis sonder le mien. Le sien n'était pas interrogatif, plutôt celui d'un homme qui voyait sous un nouveau jour un objet qui lui était

devenu familier, constatant pour la première fois avec les yeux ce que le cœur savait depuis longtemps.

De sa main libre, il lissa mes sourcils. Deux de ses doigts s'attachèrent un instant sur ma joue, puis remontèrent, s'enfonçant dans mes cheveux. Il reprit enfin :

— Tu ne peux pas être aussi près d'un être, au point de sentir l'odeur de sa sueur, de sentir les poils de son corps contre les tiens... sans rien voir de son âme. Dans le cas contraire...

Il hésita. Je me demandai s'il pensait à Black Jack Randall ou à Laoghaire, la femme qu'il avait épousée quand il me croyait morte.

— Eh bien... c'est terrible, acheva-t-il.

Il y eut un long silence. Un bruissement dans l'herbe au-dehors attira mon attention. Adso venait de bondir et de disparaître. Dans la grande épinette rouge, un oiseau moqueur émit un cri d'alarme. Dans la cuisine, un objet tomba au sol dans un fracas métallique, puis nous entendîmes les va-et-vient rythmés d'un balai. Tous les bruits domestiques de cette vie que nous avions créée.

Cela m'était-il déjà arrivé ? D'être couchée avec un homme sans rien voir de son âme ? Oui, et il avait raison. Un souffle froid m'enveloppa, et mes poils se dressèrent sur mes bras.

Il poussa un soupir qui sembla monter depuis la plante de ses pieds et passa une main dans ses cheveux noués.

— John n'a pas voulu. Il m'aimait, c'est ce qu'il m'a dit. Si je ne pouvais pas l'aimer en retour – et il savait que c'était le cas –, alors il ne voulait pas se contenter d'un simulacre. C'était tout ou rien.

Il s'ébroua tel un chien sortant de l'eau.

— Non. Un homme qui dit ça n'irait jamais sodomiser un enfant pour les beaux yeux de son père. Je peux l'affirmer avec certitude, *Sassenach*.

— En effet. Dis-moi...

J'hésitai.

— Si... si... il avait accepté ton offre et que... tu l'avais trouvé... Je cherchai une formulation adéquate.

— ... moins honorable que tu l'espérais...

— Alors je lui aurais tordu le cou, là, au bord du lac. Peu m'importait d'être pendu. Je ne lui aurais jamais confié l'enfant.

Puis il ajouta, en haussant à peine les épaules :

— Mais il ne l'a pas fait, et moi non plus. Je peux t'assurer une chose : si le jeune Bobby se retrouve dans le lit de lord John, c'est parce qu'il y sera entré de son plein gré.

Aucun homme n'est très à l'aise quand quelqu'un lui enfonce les doigts dans le cul. J'avais déjà eu l'occasion de m'en rendre compte. Robert Higgins ne faisait pas exception.

Je tentai de le rassurer, usant de mon ton le plus doux :

— Ça ne fera pas mal. Il faut juste que vous ne bougiez pas.

Je l'avais fait grimper à quatre pattes sur la table de l'infirmerie, il ne portait que sa chemise, ce qui amenait la zone d'intervention à hauteur d'yeux. J'avais placé les pinces et les ligatures sur une table à ma droite, avec un bol rempli de sangsues fraîches, en cas de besoin.

Il poussa un petit cri quand je nettoyai son anus avec un chiffon imbibé de térébenthine, mais tint parole et demeura immobile. Puis, je saisis une pince à longues branches.

— L'intervention va bien se passer, lui assurai-je. Mais, pour que ses effets soient permanents, il va falloir changer radicalement d'alimentation, c'est bien compris ?

Il émit un son étranglé quand je pinçai une des hémorroïdes et la tirai vers moi. Elles étaient trois, une présentation classique, à neuf, deux et cinq heures. Bulbeuses comme des framboises, et de la même couleur.

— Oh ! Ou... oui, m'dame.

Je changeai la pince de main sans desserrer ma prise et pris un fil de soie passé dans une aiguille posée à ma droite.

— De la bouillie d'avoine. Du porridge tous les matins, sans faute. Vous allez mieux à la selle depuis que Mme Bug vous en sert au petit déjeuner ?

J'enroulai le fil lâchement autour de l'hémorroïde, puis, avec délicatesse, glissai l'aiguille dans la boucle, fis un nœud et serrai fort.

— Aaaaah... Oh ! Euh... franchement, m'dame, quoi que je mange, c'est comme de chier des briques recouvertes de piques de hérisson.

— Ça ira mieux, faites-moi confiance.

Je fis un second nœud, puis relâchai l'hémorroïde. Il inspira profondément.

— À présent, du raisin. Vous aimez bien le raisin, n'est-ce pas ?

— Non, m'dame. Il m'agace les dents.

— Vraiment ?

Ses dents ne semblaient pourtant pas pourries. Il faudrait que j'inspecte plus attentivement sa bouche. Il souffrait peut-être d'une forme bénigne de scorbut.

— Dans ce cas, nous demanderons à Mme Bug de vous préparer une tarte aux raisins. Vous pourrez la manger sans difficulté. Lord John a-t-il un bon cuisinier ?

Je repris ma pince et m'attaquai à la deuxième tumeur. S'étant habitué à la sensation, il n'émit cette fois qu'un léger grognement.

— Oui, m'dame. C'est un Indien, il s'appelle Manoke.

Une boucle, un nœud, une ligature.

— Hmm... Je vous écrirai la recette de la tarte aux raisins pour que vous la lui transmettiez. Il cuisine des patates douces, ou des haricots ? Les haricots sont très bons pour ce que vous avez.

— Je crois bien, m'dame. Mais milord...

J'avais ouvert grande la fenêtre. Bobby n'était pas plus crasseux que la moyenne, mais cela ne voulait pas dire qu'il était propre. Au même instant, j'entendis des bruits sur la route. Des voix et un cliquetis de harnais.

Bobby les entendit lui aussi et jeta un coup d'œil paniqué vers la fenêtre, bandant les muscles de ses jambes comme s'il s'apprêtait à bondir de la table, telle une sauterelle. Je le rattrapai par une cheville, puis me ravisai. Il n'y avait aucun moyen de masquer la fenêtre, à moins de fermer les volets. Or, j'avais besoin de lumière.

Je le lâchai et saisis une serviette.

— C'est bon, vous pouvez vous lever. Je vais aller voir qui c'est.

Il ne se le fit pas dire deux fois, sautant de la table et se précipitant sur ses culottes.

Je sortis sous le porche, juste à temps pour saluer les deux hommes qui tiraient leurs mules sur le dernier tronçon pentu de route qui menait à la cour : Richard Brown et son frère Lionel, venant de la colonie qui portait leur nom, Brownsville.

J'étais étonnée de les voir. Il fallait au moins trois jours de cheval pour relier Brownsville à Fraser's Ridge, et les deux communautés faisaient rarement du commerce ensemble. Dans la direction opposée, Salem était aussi éloignée, mais les habitants de Fraser's Ridge s'y rendaient plus souvent. Les Moraves étaient à la fois travailleurs et excellents troqueurs, échangeant notre miel, notre huile, nos poissons salés et nos peaux contre des fromages, de la poterie, des poulets et d'autres petits animaux de ferme. Autant que je sache, les habitants de Brownsville ne produisaient que de la pacotille destinée aux Indiens, et une bière médiocre qui ne valait pas le déplacement.

Richard, le plus petit et l'aîné des frères, effleura le bord de son chapeau sans toutefois l'enlever.

— Bonjour, madame Fraser. Votre mari est dans le coin ?

Je m'essuyai les mains avec précaution.

— Il est là-haut dans la grande grange, en train de gratter des peaux. Venez donc dans la cuisine, je vais vous servir du cidre.

— Ne vous donnez pas cette peine.

Sans un mot de plus, il tourna les talons et contourna la maison. Lionel Brown, à peine plus grand que son frère, mais tout aussi sec et dégingandé, avec les mêmes cheveux tabac, me salua d'un geste bref et lui emboîta le pas.

Ils avaient laissé leurs mules, les rênes pendantes, visiblement pour que je m'en occupe. Les animaux s'éloignaient d'un pas lent, s'arrêtant ici et là pour brouter l'herbe sur le bord du chemin.

D'un œil torve, je regardai dans la direction qu'avaient prise leurs propriétaires.

— Hmpf !

— Qui sont-ils ? demanda une voix basse derrière moi.

Bobby Higgins était sorti et lorgnait derrière le porche de son bon œil. Il tendait à se méfier des inconnus, ce qui n'avait rien d'étonnant après ses mésaventures à Boston.

— Des voisins.

Je descendis du porche et attrapai la bride d'une des mules juste au moment où elle s'apprêtait à arracher d'un coup de dents le jeune pècher que je venais de planter. N'appréciant pas mon intervention, elle poussa un braiment strident dans mes oreilles, puis tenta de me mordre.

— Attendez, laissez-moi faire.

Bobby avait déjà saisi les rênes de l'autre mule et se pencha pour s'emparer du collier de la mienne.

— Écoute-moi ! lança-t-il à la brailleuse. Hé, arrête ce boucan, ou je te donne des coups de bâton !

Bobby avait servi dans l'infanterie et non dans la cavalerie, cela sautait aux yeux. Il avait pris un ton autoritaire, mais ses gestes étaient hésitants. Il tira en vain sur les rênes. La mule coucha aussitôt les oreilles et lui mordit le bras.

Il cria et lâcha les deux bêtes. Clarence, ma propre mule, entendit le vacarme et se mit à braire dans son enclos, saluant les deux nouvelles venues. Celles-ci partirent sur-le-champ au petit trot dans sa direction, leurs étriers en cuir se balançant contre leurs flancs.

Bobby n'était pas grièvement blessé, mais les dents de la mule avaient transpercé la peau. Des taches de sang commençaient à s'étendre sur sa manche. Pendant que je retroussais celle-ci pour évaluer l'ampleur des dégâts, j'entendis des pas sous le porche. Alarmée, Lizzie apparut, une grande cuillère en bois à la main.

— Bobby ! Que s'est-il passé ?

Il se redressa sans délai, affectant un air nonchalant, et écarta une mèche bouclée de son front.

— Ah, euh... ! Rien, mademoiselle. Quelques petits problèmes avec ces filles de Béliat. Pas de quoi s'inquiéter, tout va bien.

Sur ce, ses yeux roulèrent dans leurs orbites, et il s'effondra sur le sol, inconscient.

Lizzie poussa un cri, dévala les marches du perron et s'agenouilla près de lui, lui tapotant les joues.

— Qu'est-ce qui lui arrive, madame Fraser ?

— Va savoir, dis-je honnêtement. Mais je ne pense pas que ce soit grave.

Bobby semblait respirer normalement. Je soulevai son poignet et pris son pouls ; il battait à un rythme raisonnable.

— Ne devrait-on pas le transporter à l'intérieur ? À moins que j'aille chercher une plume brûlée, qu'en pensez-vous ? Ou de l'ammoniaque dans votre infirmerie ? Ou un peu d'eau-de-vie ?

Lizzie s'agitait au-dessus du jeune homme, tel un bourdon affolé, prête à s'envoler dans plusieurs directions à la fois.

— Non, attendez, j'ai l'impression qu'il revient à lui.

La plupart des évanouissements ne durent que quelques secondes. Je pouvais voir sa poitrine se soulever, tandis que sa respiration devenait plus profonde.

Il battit légèrement des paupières.

— Un peu d'eau-de-vie ne serait pas de refus, murmura-t-il.

Je fis signe à Lizzie, qui fila dans la maison, oubliant sa cuillère dans l'herbe. Je souris à Bobby et lui demandai :

— Vous n'avez pas l'air très en forme, n'est-ce pas ?

La blessure à son bras n'était qu'une égratignure, et je ne lui avais encore rien fait justifiant une telle réaction... du moins physiquement. Quel était donc son problème ?

Il tenta de se redresser en position assise. Comme il ne semblait rien avoir, en dehors du fait qu'il était blanc comme un linge, je le laissais faire.

— C'est juste que, de temps en temps, je vois tous ces petits points qui dansent devant mes yeux, comme un essaim d'abeilles, puis tout devient noir.

— De temps en temps ? Vous voulez dire que ce n'est pas la première fois ?

— Non, m'dame.

Sa tête ballottait comme un tournesol dans la brise. Je le soutins sous l'aisselle pour éviter qu'il ne s'effondre de nouveau.

— Milord espérait que vous pourriez faire quelque chose.

— Milord... oh, il sait que vous êtes sujet aux syncopes ?

C'était une question idiote ; si Bobby avait l'habitude de tourner de l'œil sous son nez, il s'en était forcément rendu compte.

Il hocha la tête, prenant une grande respiration.

— Le docteur Potts me saigne régulièrement, mais ça n'a pas changé grand-chose.

— Ça ne m'étonne pas. D'un autre côté, ça ne peut pas faire de mal à vos hémorroïdes.

Il rosit, son teint exsangue retenant juste assez de sang pour colorer ses joues. Il détourna le regard, fixant la cuillère en bois.

— C'est que... euh... je n'ai parlé de mon derrière à personne.

— Ah non ? Mais...

— C'est juste à cause du voyage à cheval depuis la Virginie. Je n'aurais rien dit, sauf que, après une semaine passée sur cette putain de selle, pardonnez l'expression, je souffrais tellement que je n'ai pas pu le cacher.

— Donc, lord John n'en savait rien ?

Il secoua la tête avec vigueur, faisant voler ses boucles châtaines. J'étais agacée, contre moi-même pour m'être méprise sur les motivations de John Grey, et contre John Grey pour me faire sentir aussi stupide.

— Allez-vous un peu mieux ?

Lizzie ne revenait toujours pas avec l'eau-de-vie. Je me demandais où elle était passée. Toujours très pâle, Bobby hocha la tête, stoïque. Il se releva avec peine et se tint debout, chancelant tout en clignant des yeux, ayant du mal à retrouver son équilibre. Le « M » marqué au fer rouge sur sa joue se détachait encore plus, d'un rouge vif sur la peau blême.

Distraite par l'évanouissement de Bobby, je n'avais pas prêté attention aux bruits provenant de l'autre côté de la maison. À présent, je distinguais des voix et des pas qui approchaient dans ma direction.

Jamie et les frères Brown apparurent, puis s'arrêtèrent en nous voyant. Jamie, qui avait déjà le front soucieux, se renfrogna encore plus. En comparaison, les Brown paraissaient étrangement ravis, de manière sinistre.

Richard Brown fixa Bobby Higgins, puis se tourna vers Jamie.

— Alors, c'est donc vrai ! Vous abritez un meurtrier !

Jamie affecta un ton poli mais glacial.

— Vraiment ? Je l'ignorais.

Courtois, il inclina la tête en direction de Bobby, puis s'adressa aux deux frères :

— Monsieur Higgins, permettez-moi de vous présenter M. Richard Brown et M. Lionel Brown. Messieurs, mon invité... M. Higgins.

Il appuya distinctement sur le mot « invité », faisant serrer les dents à Richard Brown.

— Prenez garde, Fraser. De nos jours, il peut être dangereux d'entretenir de mauvaises fréquentations.

— Je choisis de côtoyer qui je veux, répliqua Jamie d'une voix sifflante. Or, je ne me souviens pas de vous avoir choisi. Ah, Joseph !

Joseph Wemyss, le père de Lizzie, s'avancait en tenant les deux mules rebelles, à présent dociles comme des chatons. À côté d'elles, il semblait minuscule.

Bobby Higgins me regarda, affolé, cherchant une explication. Je haussai les épaules et gardai le silence, pendant que les deux Brown montaient en selle et s'éloignaient dans la clairière, fulminant, le dos raide.

Jamie attendit qu'ils soient hors de vue, puis soupira, excédé, avant de marmonner en gaélique. Je ne compris pas les détails mais devinai qu'il comparait nos deux visiteurs aux hémorroïdes de M. Higgins, au détriment des premiers.

— Vous dites, m'sieur ?

Higgins avait l'air hébété, mais toujours aussi désireux de bien faire.

— Qu'ils aillent donc couvrir leurs génisses, ces culs-terreux ! résuma Jamie.

Il croisa mon regard, puis se dirigea vers la maison.

— Suivez-moi, Ben et Bobby, j'ai une ou deux petites choses à vous dire.

Je les suivis à l'intérieur, autant par curiosité que pour être là, au cas où M. Higgins aurait un nouveau malaise. Il semblait remis, mais encore très pâle. Comparativement, M. Wemyss, aussi blond et frêle que sa fille, représentait l'image même de la bonne santé campagnarde. De quel mal souffrait donc Bobby ? Tout en le suivant, j'observai avec discrétion son fond de culotte, mais tout paraissait en ordre de ce côté-là. Pas de traces de saignement.

Jamie ouvrit la voie jusqu'à son bureau, indiquant d'un geste la série de tabourets et de caisses qu'il réservait à ses visiteurs. Cependant, Bobby et M. Wemyss préférèrent rester debout. Bobby pour des raisons évidentes ; M. Wemyss par déférence : il n'était jamais à l'aise assis en présence de Jamie, hormis à l'heure des repas.

N'étant pas gênée par ces considérations physiques et sociales, je pris place sur le meilleur tabouret et levai un regard interrogateur vers Jamie, qui s'était installé derrière la table qui lui servait de bureau.

Il déclara sans préambule :

— Voici la situation : Brown et son frère se sont désignés d'office comme les chefs d'un comité de sécurité et sont venus pour nous enrôler, moi et mes métayers.

Il m'adressa un petit sourire en coin.

— J'ai décliné leur offre, comme vous avez sans doute pu le constater.

Mon estomac se noua. Je songeai à ce que MacDonald nous avait dit et à ce que je savais déjà. Cela avait donc commencé.

M. Wemyss eut l'air perplexe.

— Un comité de sécurité ?

Il se tourna brièvement vers Bobby qui, lui, semblait avoir retrouvé ses esprits.

— Ils en ont donc déjà organisé un... murmura-t-il.

— Vous avez déjà entendu parler de ce genre de comités, monsieur Higgins ? demanda Jamie.

— J'en ai déjà croisé un, m'sieur, d'un peu trop près.

Bobby effleura son œil aveugle.

— Ce sont des meutes en furie. Aussi butées que leurs mules, mais en plus nombreuses... et en plus méchantes.

Il sourit tristement et lissa la manche de sa chemise, là où il avait été mordu.

L'allusion aux mules me rappela quelque chose. Je me levai tout d'un coup, interrompant la conversation.

— Lizzie ! Où est Lizzie ?

N'attendant pas la réponse à cette question purement rhétorique, je me précipitai vers la porte en criant son nom. Silence. Elle était partie chercher de l'eau-de-vie. Il y en avait une jarre pleine dans la cuisine, ce qu'elle ne pouvait ignorer. Je l'avais vue la descendre de son étagère à la demande de Mme Bug la veille. Elle devait être dans la maison. Elle ne serait quand même pas partie...

— Elizabeth ? Elizabeth, où es-tu ?

M. Wemyss marchait derrière moi dans le couloir.

Lizzie gisait devant le foyer de la cuisine, masse inerte de vêtements, une petite main étirée sur le sol comme si elle avait tenté en vain de se rattraper en tombant.

— Mademoiselle Wemyss !

Pris de panique, Bobby Higgins passa devant moi, se jeta à genoux et la tint dans ses bras.

— Elizabeth !

M. Wemyss me bouscula pour me devancer à son tour, sa face presque aussi livide que celle de sa fille.

Je les repoussai avec fermeté.

— Ça vous ennuierait que je l'examine ? Déposez-la sur le banc, Bobby, s'il vous plaît.

Il la souleva prudemment, puis s'assit sur le banc, la gardant dans ses bras, grimaçant un peu quand son arrière-train entra en contact avec le bois dur. Il n'avait qu'à jouer les héros s'il le voulait, je n'avais pas le temps de discuter avec lui. Je m'agenouillai et pris le pouls de la jeune fille, écartant les cheveux blonds de son visage de mon autre main.

Un seul regard m'avait suffi pour deviner ce qui lui arrivait. Sa peau était moite, et la pâleur de son teint, marbrée de gris. Je pouvais sentir les frissons qui commençaient à agiter son corps en dépit de son inconscience.

— La fièvre est de retour, n'est-ce pas ? demanda Jamie.

Il venait de se matérialiser à mes côtés et tenait M. Wemyss par l'épaule, tant pour le réconforter que pour le retenir.

— Oui, répondis-je succinctement.

Lizzie avait contracté le paludisme sur la côte quelques années plus tôt et avait déjà fait quelques rechutes, bien qu'elle n'ait rien eu depuis plus d'un an.

Soulagé, M. Wemyss soupira et retrouva un peu de couleurs. Il savait ce qu'était le paludisme et croyait en mes compétences pour soigner sa fille. Je l'avais déjà remise sur pied plusieurs fois.

Je priai qu'il en soit de même aujourd'hui. Le pouls de Lizzie était rapide et faible sous mes doigts, mais régulier. Elle refaisait peu à peu surface. Toutefois, la fulgurance de cette nouvelle crise était préoccupante. Avait-elle ressenti des signes avant-coureurs ? J'espérais que mon inquiétude ne se lisait pas dans mes yeux.

Je me tournai vers Bobby et M. Wemyss.

— Montez-la dans son lit, couvrez-la bien et placez une brique chaude sous ses pieds. Je vais lui préparer une infusion.

Jamie me suivit dans l'infirmierie, regarda par-dessus son épaule pour s'assurer que les autres ne pouvaient nous entendre et chuchota :

— Je croyais que tu étais à cours d'écorce du jésuite ?

— Je le suis, crotte !

Le paludisme était une maladie chronique, mais, jusque-là, j'avais pu le maîtriser à l'aide de faibles doses régulières d'écorce de quinquina. Toutefois, mon stock s'était épuisé au cours de l'hiver, et je n'avais encore trouvé personne se rendant sur la côte pour m'en rapporter.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je réfléchis.

J'ouvris la porte d'un placard et examinai les rangées ordonnées de bocaux en verre. Beaucoup étaient vides ou ne contenaient plus que quelques miettes de feuilles ou de racines. Mes réserves étaient à sec après un rude hiver humide avec des gripes, des engelures et des accidents de chasse.

Les fébrifuges. Je disposais de plusieurs préparations capables de faire baisser une fièvre normale, mais le paludisme, c'était une autre paire de manches. Au moins, il me restait de la racine et de l'écorce de cornouiller. J'en avais ramassé d'énormes quantités à l'automne, en pressant le besoin. Je descendis le bocal, puis, après quelques minutes de réflexion, attrapai aussi un flacon renfermant une sorte de gentiane baptisée « herbe parfaite ».

Tandis que j'émiettais les racines, les écorces et les herbes dans mon mortier, je demandai à Jamie :

— Mets de l'eau à chauffer, tu veux bien ?

Tout ce que je pouvais faire, c'était traiter les symptômes superficiels tels que la fièvre et les frissons. « Et le choc », pensai-je soudain. Il fallait aussi le traiter.

Je lançai à Jamie, déjà sur le pas de la porte :

— Et apporte-moi un peu de miel aussi, s'il te plaît !

Il hocha la tête et fila vers la cuisine, son pas rapide et ferme faisant craquer les lattes du plancher en chêne.

Je continuai à moudre le mélange tout en envisageant d'autres options. Une partie de mon esprit n'était pas fâchée de cette

urgence : cela retardait pour un temps la nécessité d'entendre parler des frères Brown et de leur maudit comité.

Ils me mettaient au plus haut point mal à l'aise. J'ignorais ce qu'ils voulaient exactement, mais cela n'augurait rien de bon, j'en étais convaincue. En outre, ils n'étaient pas partis en bons termes. Quant à ce que Jamie se sentirait obligé de faire en retour...

Des marrons d'Inde. On les utilisait parfois contre la « fièvre tierce », comme l'appelait le docteur Rawlings. M'en restait-il ? J'examinai à toute vitesse les pots dans le coffre de médecine et m'arrêtai en voyant un qui contenait encore deux doigts de boulettes noires desséchées. L'étiquette disait « houx glabre ». Ce n'était pas un de mes pots : il avait appartenu à Rawlings. Je ne m'en étais jamais servie, mais ce nom ne m'était pas inconnu. J'avais lu ou entendu dire quelque chose à propos du houx glabre, mais quoi ?

J'ouvris le flacon et le humai. La forte odeur astringente, à peine amère, qui s'élevait des baies, m'était vaguement familière.

Je m'approchai de la table où mon registre noir était toujours ouvert, et repris les premières pages où Daniel Rawlings, le créateur et propriétaire du grand cahier et du coffret à médecine, avait inscrit ses notes. Où avais-je déjà rencontré cette plante ?

Je tournais encore les pages quand Jamie revint, une cruche d'eau chaude dans une main, un bol de miel dans l'autre, les jumeaux Beardsley sur ses talons.

Je ne fis aucun commentaire. Ils avaient tendance à apparaître au moment où on s'y attendait le moins, comme une paire de diables à ressort.

— Mlle Lizzie est gravement malade ? questionna Jo, anxieux.

Il étirait le cou derrière Jamie pour voir ce que je faisais.

— Oui. Mais ne vous inquiétez pas, je lui prépare un remède.

Je trouvai enfin. Ce n'était qu'une brève note, ajoutée après coup dans le compte rendu du traitement administré à un patient clairement paludéen. Je remarquai avec un frisson désagréable que le malheureux n'avait pas survécu.

« Le marchand qui m'a procuré de l'écorce du jésuite m'a informé que les Indiens utilisaient une plante appelée "houx glabre", qui rivalise en âpreté avec l'écorce de quinquina. Elle est considérée essentielle dans le traitement des fièvres tierces et quartes. J'en ai récolté

quelques extraits pour l'expérimenter et me propose de les faire infuser dès que l'occasion s'en présentera. »

Je saisis quelques baies séchées et les mordis. Le parfum âcre de la quinine me remplit aussitôt la bouche, accompagné d'une salivation intense. L'acidité me fit monter les larmes aux yeux. Je me précipitai vers la fenêtre ouverte et crachai dans l'herbe, manquant de m'étrangler par la même occasion. Dans mon dos, j'entendis les ricanements des Beardsley, très amusés par ce spectacle inattendu.

— Tout va bien, *Sassenach* ?

Jamie était tiraillé entre l'hilarité et l'inquiétude. Il versa un peu d'eau de sa cruche dans un gobelet en argile, puis y ajouta un peu de miel avant de me le tendre.

— Ça va, répondis-je d'une voix rauque.

J'aperçus Kezzie en train de renifler le flacon de houx glabre et m'écriai :

— Ne le laissez pas tomber !

Mon cri fut accueilli avec un hochement de tête, mais il ne le reposa pas pour autant, le tendant à son frère.

Je pris une autre longue gorgée d'eau sucrée et déglutis.

— Ces... elles contiennent un produit qui ressemble à la quinine.

Jamie se rasséna.

— Ça signifie qu'elles peuvent aider la petite ?

— Je l'espère. Malheureusement, il n'y en a plus beaucoup.

Jo releva le nez du flacon, les yeux brillants.

— Vous voulez dire qu'il vous faut plus de ces trucs-là pour Mlle Lizzie, m'dame Fraser ?

— Oui, répondis-je surprise. Pourquoi, vous savez où en trouver ?

— Oui, m'dame, dit Kezzie en hurlant presque. Les Indiens en ont.

Jamie se tendit.

— Quels Indiens ?

Jo agita une main par-dessus son épaule dans un geste vague.

— Les Cherokees. Là-bas, dans la montagne.

Cette description succincte pouvait s'appliquer à une demi-douzaine de villages, mais il devait sûrement parler de celui de Tsigwa, car ils tournèrent tous les deux les talons dans un même mouvement, ayant visiblement l'intention de se mettre en route sur-le-champ.

Tsigwa était la seule destination pour laquelle l'aller et le retour prendraient moins d'une semaine.

Jamie rattrapa Kezzie par le col.

— Attendez, les garçons, je viens avec vous. Vous aurez besoin de marchandises à troquer.

— Oh, nous avons plus de peaux qu'il n'en faut, lui assura Joe. La saison a été bonne.

Jo était un chasseur hors pair et, bien que Kezzie n'ait pas l'ouïe fine indispensable pour repérer le gibier, son frère lui avait appris à poser des pièges. Ian m'avait raconté que leur hutte était remplie presque jusqu'au plafond de peaux de blaireaux, de martres, de daims et d'hermines. D'ailleurs, ils en portaient l'odeur en permanence, un léger miasme de sang séché, de muse et de poils froids.

— C'est très généreux de ta part, Jo, mais je viens quand même.

Jamie me regarda, m'indiquant qu'il avait pris seul sa décision, mais qu'il sollicitait mon approbation. Je déglutis, un goût amer au fond de la bouche.

Je m'éclaircis la gorge avant de répondre.

— Si tu y vas, laisse-moi préparer quelques affaires à troquer et dresser une liste de ce que tu peux leur demander en échange. Vous ne partez pas avant demain matin, tout de même ?

Les Beardsley tremblaient d'impatience, mais Jamie demeura immobile, ne me quittant pas des yeux. Je le sentis me toucher, sans un geste ni une parole.

— Non, nous passerons la nuit ici.

Il se tourna vers les jumeaux.

— Jo, monte dire à Bobby Higgins de descendre me voir. Je dois lui parler.

Jo Beardsley eut l'air contrarié. Son frère adopta la même expression suspicieuse.

— Il est là-haut avec Mlle Lizzie ?

Outragé, Kezzie enchaîna :

— Que fait-il dans sa chambre ? Il ne sait donc pas qu'elle est fiancée !

— Son père est là-haut aussi, les rassura Jamie. Sa réputation est donc sauve.

Agacé, Jo ricana. Les deux frères s'échangèrent un regard, puis sortirent comme un seul homme, bombant leurs torsos maigrelets, résolus à évincer cette menace à la vertu de Lizzie.

Je reposai mon pilon.

— Tu vas donc accepter ? Tu vas être agent indien ?

— Je crois bien ne plus avoir le choix. Si je n'accepte pas, Richard Brown le fera à ma place. Je préfère ne pas courir ce risque.

Il hésita, puis se rapprocha et effleura mon coude du bout des doigts.

— Je te renverrai les garçons le plus vite possible avec les baies. Il se peut que j'aie besoin de rester un jour ou deux de plus. Pour discuter, tu comprends ?

Il allait devoir expliquer aux Cherokees qu'il était désormais un agent de la Couronne britannique et faire le nécessaire pour que le bruit se répande. Tous les chefs des villages de la montagne descendraient alors pour parlementer et échanger des présents.

Je hochai la tête, sentant une peur sourde me nouer l'estomac. On a beau savoir qu'un événement horrible surviendra dans le futur, on refuse toujours de penser que le futur peut être demain.

— Ne... ne reste pas absent trop longtemps, d'accord ?

Les mots étaient sortis malgré moi. Je ne voulais pas encombrer son esprit avec mes peurs, mais c'était plus fort que moi.

— D'accord, promit-il doucement.

Sa main s'attarda dans le creux de mes reins.

— Ne t'inquiète pas, je ne serai pas long.

Un bruit de pas retentit dans l'escalier. M. Wemyss avait dû mettre tout le monde dehors. Les jumeaux passèrent devant la porte sans s'arrêter, lançant des regards hostiles à peine voilés à Bobby, qui ne parut guère s'en émouvoir. Il avait retrouvé ses couleurs et semblait plus stable sur ses jambes. Il jeta un coup d'œil inquiet vers la table, toujours recouverte du drap sur lequel je l'avais fait grimper. Je le rassurai d'un signe de tête. Jamie ne l'avait pas appelé pour ça, je finirais de soigner ses hémorroïdes plus tard.

Jamie lui indiqua un tabouret, mais je m'éclaircis discrètement la gorge. Se souvenant alors, il n'insista pas. Il s'adossa lui-même à la table et ne s'assit pas non plus par solidarité.

— Les deux hommes qui sont venus plus tôt, ce sont les Brown. Ils ont monté une petite colonie dans la région. Tu as dit que tu avais déjà entendu parler des comités de sécurité, non ? Tu dois donc avoir une petite idée de ce dont il s'agit.

— Oui, bien sûr. Ces Brown... euh... c'est après moi qu'ils en avaient ?

Il s'était exprimé avec calme, mais sa nervosité était tangible.

Jamie soupira. Le soleil bas du crépuscule illuminait ses cheveux, faisant luire ici et là un éclat d'argent parmi les mèches rouille.

— Oui. Ils étaient au courant de ta présence ici. Quelqu'un leur en avait parlé, sans doute un colon qu'ils ont rencontré en chemin. Tu as annoncé à des gens où tu allais, n'est-ce pas ?

Bobby acquiesça.

Je vidai mon mortier rempli d'écorce pilée et de baies dans un bol et versai dessus de l'eau chaude pour les faire macérer.

— Qu'est-ce qu'ils lui veulent ? demandai-je.

— Ils ne me l'ont pas énoncé clairement. Mais il faut reconnaître que je ne leur en ai pas vraiment laissé l'occasion. Je leur ai juste expliqué que, s'ils voulaient s'en prendre à l'un de mes invités, ils devraient d'abord me passer sur le corps.

Bobby prit une grande inspiration.

— Merci, m'sieur. Ils... ils savaient, je suppose ? À propos de Boston ? Ça, je n'en ai parlé à personne, croyez-moi.

Le front de Jamie se plissa encore un peu plus.

— Oui, ils savaient. Ils ont fait comme si je n'étais au courant de rien. Ils m'ont déclaré que j'abritais sans en être conscient un assassin et une menace pour le bien public.

Bobby caressa doucement sa marque au fer rouge, comme si elle le brûlait encore. Il esquissa un faible sourire.

— Pour ce qui est de la première affirmation, c'est vrai. Mais je ne pense pas être une menace pour qui que ce soit, enfin, plus maintenant.

Jamie ne releva pas cet aveu.

— Le problème, Bobby, c'est qu'ils connaissent ta présence ici. Ils ne viendront pas te chercher de force... je crois. Sois quand même sur tes gardes quand tu te déplaces dans les environs de la maison.

Je ferai le nécessaire pour que tu rentres sans encombre chez lord John, en temps voulu, avec une escorte.

Il se tourna vers moi.

— Je présume que tu n'en as pas fini avec lui ?

— Pas tout à fait.

Bobby me regarda avec appréhension.

— Dans ce cas...

Jamie glissa une main dans son dos sous sa ceinture et sortit un pistolet caché dans les plis de sa chemise. Je remarquai que c'était celui orné d'incrustations dorées. Il le tendit à Bobby.

— Garde-le sur toi. Il y a de la poudre et des munitions dans le tiroir de la crédence. Tu veux bien veiller sur ma femme et ma famille pendant mon absence ?

— Oh !

Bobby eut un mouvement de surprise, puis il accepta, insérant l'arme dans ses culottes.

— Bien sûr, m'sieur. Vous pouvez compter sur moi !

Jamie lui sourit, une lueur chaleureuse dans les yeux.

— Cela me rassure, Bobby. Cela t'ennuierait d'aller chercher mon gendre ? Je dois lui parler avant mon départ.

— Bien sûr, j'y vais tout de suite !

Il sortit le dos droit, une expression déterminée sur son visage de poète.

Quand la porte se fut refermée derrière lui, je demandai à voix basse :

— À ton avis, qu'est-ce qu'ils lui auraient fait, les Brown ?

— Va savoir ! Ils l'auraient peut-être pendu à un croisement de route ou seulement roué de coups avant de le chasser dans la forêt. Ils veulent montrer aux gens qu'ils sont capables de les protéger, tu comprends ? Contre les dangereux criminels et autres maraudeurs.

Il retroussa les lèvres dans une moue cynique.

Je citai de mémoire :

— « Un gouvernement puise ses pouvoirs dans le consentement éclairé des gouvernés. » Pour que le comité de sécurité trouve sa légitimité, la sécurité publique doit d'abord être menacée. Les Brown sont malins, ils l'ont compris tout seuls.

Il me dévisagea, surpris.

— « Le consentement éclairé des gouvernés » ? Qui a dit ça ?

Je lui répondis, sur un ton un peu suffisant :

— Thomas Jefferson. Ou plutôt, il le dira dans deux ans.

Il rectifia :

— Tu veux dire que, dans deux ans, il le volera à un certain monsieur du nom de John Locke¹. Je suppose que Richard Brown a dû recevoir une éducation convenable.

— Contrairement à moi ? À propos, si tu t'attends à ce que les Brown nous cherchent des noises, pourquoi as-tu donné à Bobby le pistolet le moins bon ?

— Parce que j'ai besoin d'emporter les meilleurs. En outre, je doute fortement qu'il ait besoin de s'en servir.

— Tu comptes sur l'effet dissuasif ?

J'étais sceptique, même s'il avait probablement raison.

— Oui, en partie, mais surtout sur Bobby.

— Que veux-tu dire ?

— Je serais étonné qu'il tire de nouveau sur quelqu'un, même si sa vie en dépendait. Il le ferait sans doute pour sauver la tienne. Or, si la situation en vient là, ils seront trop près pour qu'il puisse les rater.

Il parlait sur un ton détaché, mais j'en eus la chair de poule.

— Voilà qui est réconfortant. Mais comment sais-tu quelle sera sa réaction ?

— On a discuté tous les deux. L'homme sur lequel il a tiré à Boston était le premier être humain qu'il a tué. Il ne veut jamais plus en arriver là.

Il se redressa et, incapable de rester en place, s'approcha du comptoir où il se mit à ranger les instruments en désordre que j'avais sortis afin de les nettoyer.

Je vins me placer à ses côtés et l'observai. Une poignée de cautères et de scalpels trempaient dans une bassine de térébenthine. Il les ôta un par un et les rangea dans leur boîte, délicatement, côte à côte. Les lames en forme de spatules des cautères étaient noircies par l'usage ; celles des scalpels étaient ternies, mais leur tranchant étincelait, tel un fil d'argent brillant.

1. Philosophe anglais, auteur du *Traité du gouvernement civil*, en 1690. (N.d.T.)

— Tout ira bien, murmurai-je.

J'avais voulu être rassurante, pourtant ma phrase résonnait comme une question.

— Oui, je sais.

Il plaça le dernier cautère dans la boîte, mais ne referma pas le couvercle. Il demeura debout, les deux mains posées à plat sur le comptoir, les yeux fixés droit devant lui.

— Je ne voulais pas partir. Je ne l'avais pas prévu ainsi.

J'ignorais s'il s'adressait à moi ou à lui-même, mais je supposais qu'il ne se référerait qu'à sa visite chez les Cherokees.

— Moi non plus.

Je me rapprochai encore un peu et sentis son souffle. Il leva les mains et se tourna vers moi, me prenant dans ses bras. Nous restâmes ainsi enlacés à écouter chacun la respiration de l'autre, les émanations aigres de l'infusion se mêlant aux odeurs domestiques du linge, de la poussière et de sa peau chauffée par le soleil.

Il y avait encore des choix à faire, des décisions à prendre et des actions à entreprendre. Beaucoup. Mais en un jour, en une heure, en une seule déclaration d'intention, nous avions franchi le seuil de la guerre.

L'appel du devoir

A PRÈS AVOIR ENVOYÉ BOBBY chercher Roger Mac, Jamie tourna en rond, puis, trop énervé pour attendre, se mit en route à son tour, abandonnant Claire à ses décoctions.

Au-dehors, tout semblait paisible et beau. Hébétée de contentement, une brebis brune paissait, indolente, dans son enclos, ses mâchoires mastiquant lentement. Derrière elle, deux agneaux avançaient par petits bonds maladroits comme des sauterelles laineuses. Le carré de simples était rempli de verdure et de jeunes fleurs.

Le couvercle du puits était entrouvert. Il se pencha pour le remettre en place et s'aperçut que le bois avait joué. Il ajouta cette réparation à la liste des tâches qui l'attendaient, se disant combien il aurait préféré passer les quelques jours à venir à creuser, répandre du fumier, remplacer des bardeaux et ainsi de suite, plutôt qu'à ce qu'il s'apprêtait à faire.

Comblent l'ancienne fosse des latrines ou castrer des cochons lui paraissaient des travaux plus enviables que d'interroger Roger Mac sur ce qu'il savait des Indiens et des révolutions. D'ordinaire, il faisait son possible pour éviter de discuter de l'avenir avec son gendre, ce genre de conversation le mettant profondément mal à l'aise.

Ce que Claire lui racontait sur son époque lui semblait souvent fantastique, baignant dans cette agréable demi-réalité des contes de fées, parfois macabre mais toujours fascinante par ce qu'il apprenait sur elle à travers ses récits. Brianna avait plutôt tendance à lui faire partager les petits détails simples et intéressants de la mécanique, ou

des histoires folles d'hommes marchant sur la Lune, très amusantes sans pour autant menacer la tranquillité de son esprit.

En revanche, Roger Mac avait une manière froide et détachée de raconter qui lui rappelait les œuvres d'historiens qu'il avait lues. Leur inexorabilité était concrète. En l'écoutant, on avait l'impression que les diverses vicissitudes qu'il narrait, le plus souvent terribles, allaient non seulement se produire, mais auraient des conséquences directes sur sa propre existence.

C'était comme de parler à une diseuse de bonne aventure malveillante qui se vengerait de ne pas avoir été assez payée en ne vous prédisant que des événements désagréables. Cette image raviva un souvenir qui resurgit à la surface comme un flotteur en liège.

C'était à Paris. Il se trouvait avec des amis, étudiants comme lui, dans un des estaminets puant la pisse près de l'*université**. Ils étaient déjà sérieusement éméchés quand l'un d'eux décida de se faire lire les lignes de la main. Ils se ruèrent tous dans un coin où une vieille femme se tenait toujours assise, à peine visible dans la pénombre et la fumée des pipes.

Il n'avait pas l'intention de se prêter au jeu. Il ne lui restait que quelques sous en poche et ne tenait pas à les gaspiller dans ce genre d'inepties impies. Il le clama haut et fort.

Ce fut alors qu'une main noueuse jaillit de l'obscurité et agrippa la sienne, enfonçant ses longs ongles crasseux dans sa chair. Il poussa un cri de surprise, provoquant l'hilarité de ses camarades. Ils rirent de plus belle quand la vieille lui cracha dans la paume.

Elle étala sa salive sur sa peau avec son pouce, se penchant si près qu'il sentit son odeur de vieille transpiration et vit les poux qui grouillaient sur les cheveux gris s'échappant du fichu noir. Du bout d'un ongle, elle suivit le tracé des sillons dans sa paume, le chatouillant. Il tenta de se libérer, mais elle le retint, lui attrapant le poignet. Elle était d'une force surprenante. Puis, elle déclara sur un ton malicieux :

— Toi, *tu es un vrai chat*, un petit chat roux.

Aussitôt, Dubois, un des étudiants, se mit à miauler et fit rire les autres. Refusant d'encourager la vieille, Jamie se contenta d'un :

* En français dans le texte. (N.d.T.)

— *Merci, madame**.

Il s'efforça de nouveau mais en vain de retirer sa main.

— *Neuf*, annonça-t-elle.

Elle tapotait des points au hasard sur la paume, puis lui saisit un doigt et l'agita.

— Tu as un neuf dans ta main.

Puis elle ajouta comme si de rien n'était :

— ... Et la mort. Tu mourras neuf fois avant de trouver le repos dans ta tombe.

Elle le lâcha enfin, déclenchant un chœur de « *Ouh là là !* » parmi les jeunes Français hilares.

Jamie ricana, renvoyant le souvenir dans les profondeurs de sa mémoire d'où il avait émergé. Bon débarras. Cependant, la vieille ne se laissait pas congédier aussi facilement et le rappelait au fil des ans, comme elle l'avait fait dans l'estaminet, lançant sur un ton moqueur à travers la salle bruyante et enfumée :

— Parfois, mourir n'est pas si douloureux, *mon p'tit chat*^{*}. Mais le plus souvent, cela fait mal.

— Ce n'est pas vrai, marmonna-t-il.

Il se raidit, conscient qu'il entendait la voix de son parrain et non la sienne.

« N'aie pas peur, mon garçon. Ça ne fait pas mal du tout, mourir. »

Il trébucha et se redressa de justesse. Il resta immobile un moment, un goût de métal au fond de la gorge. Son cœur battait fort, sans raison, comme s'il venait de parcourir des kilomètres au pas de course. Il aperçut la cabane et entendit les geais qui s'interpellaient dans les branches de châtaigniers.

Mais il voyait encore plus clairement le visage de Murtagh, ses traits sévères se relâchant dans une expression paisible, ses yeux noirs et caves s'efforçant d'accrocher les siens, comme si son parrain le regardait tout en contemplant un autre point loin derrière lui. Il sentit le corps de ce dernier s'alourdir soudain dans ses bras tandis que la mort l'emportait.

* En français dans le texte. (*N.d.T.*)

La vision s'évanouit aussi brusquement qu'elle était apparue. Il se rendit compte qu'il se tenait devant une flaque d'eau de pluie, fixant un canard en bois à demi enfoui dans la fange.

Il se signa, récita une brève prière pour le repos de l'âme de Murtagh, puis ramassa le leurre et le trempa dans la flaque pour rincer la boue. Ses mains tremblaient. Ses souvenirs de Culloden étaient peu nombreux et fragmentés... mais ils commençaient à réapparaître.

Jusqu'à présent, ils ne lui revenaient que par bribes vagues, à la lisière du sommeil. Il y avait déjà revu Murtagh, comme dans les rêves qui avaient suivi.

Il n'en avait pas parlé à Claire. Pas encore.

Il poussa la porte de la cabane. Elle était déserte, le feu éteint, le rouet et le métier à tisser abandonnés dans un coin. Brianna était sans doute chez Fergus, rendant visite à Marsali. Où pouvait se trouver Roger Mac ? Il ressortit et tendit l'oreille.

Des coups de hache résonnaient faiblement dans la forêt derrière la cabane. Ils s'interrompirent, puis il perçut des voix d'hommes se saluant. Il prit la direction du sentier qui grimpait dans la montagne, à moitié envahi par les herbes folles du printemps, mais dans lequel on distinguait des empreintes fraîches enfoncées dans la terre noire.

Que lui aurait prédit la vieille chiromancienne s'il l'avait payée ? Avait-elle menti pour le punir de sa pingrerie ? Ou lui avait-elle dit la vérité pour la même raison ?

Ce qu'il détestait le plus quand il discutait avec Roger Mac, c'était la certitude d'entendre toujours la vérité.

Il avait oublié de laisser le canard en bois dans la cabane. Il l'essuya sur ses culottes, puis se fraya un passage entre les mauvaises herbes pour aller apprendre ce que le sort lui réservait.

Examen sanguin

JE POUSSAI LE MICROSCOPE VERS BOBBY HIGGINS, rentré de sa course. Son inquiétude pour Lizzie semblait lui avoir fait oublier ses propres tourments.

— Vous voyez les petites taches roses ? Ce sont les globules rouges de Lizzie. Tout le monde en a. Ce sont eux qui donnent sa couleur au sang.

— Ça alors ! Je n'aurais jamais cru !

— Maintenant, vous pouvez le croire. Vous remarquez que certains sont éclatés et que d'autres présentent de minuscules points noirs ?

Concentré, il plissa tout son visage.

— En effet, m'dame. Qu'est-ce qui leur arrive ?

— Ce sont des parasites. Des bestioles qui entrent dans le sang quand on est piqué par certains moustiques. On les appelle des « plasmodiums ». Une fois installés, ils continuent de vivre dans le sang, mais, de temps à autre, ils se mettent à... euh... se reproduire. Quand ils sont trop nombreux, ils font éclater les globules. C'est ce qui provoque la crise. Les déchets de cellules crevées s'enlisent dans les organes, ce qui rend très malade.

— Ah.

Il se redressa, regardant le microscope avec un profond dégoût.

— C'est un vrai massacre, vous ne trouvez pas ?

Je m'efforçai de garder mon sérieux.

— En effet. Toutefois, la quinine – l'écorce du jésuite, ça vous dit quelque chose ? – aide à l'arrêter.

Sa face s'illumina.

— Tant mieux, m'dame. Tant mieux ! Mais comment vous savez toutes ces choses-là ? C'est incroyable.

— Oh, j'en connais long sur les parasites, répondis-je avec nonchalance.

Je pris le bol dans lequel j'avais laissé infuser l'écorce de cornouiller et les baies de houx glabre. Le liquide était d'un beau violet noirâtre et un peu visqueux maintenant qu'il avait refroidi. Il dégageait aussi une odeur pestilentielle : j'en déduisis alors qu'il était presque prêt.

— Dites-moi, Bobby. Vous avez déjà entendu parler d'ankylostomes ?

Il me dévisagea, interdit.

— Non, m'dame.

— Mmmm... Vous voulez bien me tenir ceci, s'il vous plaît ?

Je posai un carré de gaze plié sur le goulot d'un flacon que je lui confiai pendant que je filtrais la mixture violette. Sans quitter le filet liquide des yeux, je l'interrogeai :

— Ces évanouissements dont vous souffrez, ils sont apparus il y a longtemps ?

— Euh... depuis six mois, environ.

— Je vois. Vous n'auriez pas, par hasard, remarqué une irritation... une sorte de chatouillis ? Ou une rougeur sur la peau ? Notamment au niveau des pieds.

Il écarquilla ses grands yeux bleus, me scrutant comme si je venais de lire dans ses pensées.

— Ça alors ! Mais si, justement, m'dame. C'était à l'automne dernier.

— Ah ah ! Dans ce cas, Bobby, j'ai bien l'impression que vous avez été infesté par des ankylostomes.

Il baissa des yeux horrifiés vers ses pieds.

— Où ça ?

— À l'intérieur.

Je lui repris le flacon des mains et le bouchai.

— Les ankylostomes sont des vers parasites qui pénètrent par la peau, le plus souvent à travers la voûte plantaire, puis migrent dans le corps jusqu'à rejoindre les intestins...

Devant sa mine ahurie, je précisai :

— Euh... vos entrailles. Les vers adultes ont de méchants becs crochus, comme ça...

Je fléchis l'index en guise d'illustration.

— Ils transpercent la paroi intestinale et vous sucent le sang. C'est pourquoi, quand vous en avez, vous vous sentez faible et perdez souvent connaissance.

À voir la moiteur qui avait tout d'un coup envahi son visage, je sentis qu'il allait remettre ça et le guidai à toute vitesse vers un tabouret, avant de lui pousser la tête entre les genoux. Me penchant pour être à sa hauteur, je poursuivis :

— Je ne suis pas sûre que ce soit votre problème. Mais, en examinant les globules rouges de Lizzie, j'ai pensé aux parasites et... il m'est soudain venu à l'esprit que vos symptômes correspondaient assez bien à une infestation par des ankylostomes.

— Ah ? dit-il d'une voix faible.

Son épaisse queue de cheval était retombée en avant, dévoilant sa nuque, fraîche et juvénile.

— Au fait, quel âge avez-vous, Bobby ?

— Vingt-trois ans, m'dame. Je crois que je vais vomir.

J'attrapai un seau dans un coin et le lui donnai juste à temps.

Il se redressa, essayant ses lèvres sur sa manche.

— Ça y est ? Je m'en suis débarrassé ? Parce que, sinon, je peux vomir encore.

Je lui adressai un sourire compatissant.

— Désolée, j'ai bien peur que cela ne suffise pas. Si vous en avez vraiment, ils sont bien accrochés et trop bas pour qu'un simple vomissement les déloge. Le seul moyen de s'en assurer, c'est de chercher les œufs qu'ils éjectent.

Il eut l'air apeuré et s'agita sur son siège.

— C'est pas que je sois terriblement timide, m'dame, vous le savez. Mais le docteur Potts m'a déjà administré de nombreux clystères à la farine de moutarde. Ça les a sûrement chassés, non ? Si j'étais un ver et qu'on m'arrosait avec du jus de moutarde, je lâcherais prise et filerais sans demander mon reste.

— Oui, on pourrait le croire, mais, malheureusement, cela ne se passe pas tout à fait ainsi. Rassurez-vous, je ne vous ferai pas un autre lavement. Je dois d'abord vérifier si vous êtes réellement infesté.

Si c'est le cas, je peux vous préparer un remède qui les empoisonnera à coup sûr.

— Ah.

Il sembla un peu tranquilisé.

— Mais comment vous allez vérifier, m'dame ?

Il regarda avec méfiance le comptoir où mon assortiment de pinces et de fils de suture était encore étalé.

— Rien de plus simple, lui assurai-je. Je vais effectuer ce qu'on appelle une « sédimentation fécale » afin de concentrer les selles, que j'examinerai ensuite au microscope à la recherche d'œufs éventuels.

Il acquiesça, n'ayant visiblement rien compris. Je lui souris.

— Tout ce que vous avez à faire, Bobby, c'est un beau caca.

Ses traits reflétaient à la fois le doute et l'appréhension.

— Si ça ne vous fait rien, m'dame, je crois que je vais garder mes vers.

D'autres mystères de la science

TARD DANS L'APRÈS-MIDI, Roger MacKenzie rentra de l'atelier de tonnellerie pour trouver sa femme plongée dans la contemplation d'un objet posé sur la table à la place de son dîner.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Une sorte de pouding de Noël préhistorique en conserve ?

Il avança un doigt prudent vers un flacon en verre, carré et verdâtre, son bouchon de liège recouvert d'une épaisse couche de cire rouge. À l'intérieur flottait une étrange masse difforme.

— Pas touche !

Brianna poussa le contenant hors de sa portée.

— Tu te crois drôle, peut-être ? Figure-toi que c'est du phosphore blanc, un cadeau de lord John.

Elle était excitée, cela se voyait au bout rose de son nez et à ses mèches rousses s'agitant dans les courants d'air. Comme son père, elle avait la manie de se passer la main dans les cheveux quand elle réfléchissait.

— Et tu comptes faire... quoi, avec ça ?

Il s'efforça de gommer toute trace de sombre pressentiment dans sa voix. Il avait le vague souvenir d'avoir entendu parler, à l'école, des propriétés du phosphore. Dans son esprit, soit cela vous faisait luire dans le noir, soit cela explosait. Aucune de ces deux vertus n'augurait rien de bon.

— Eh bien, voyons... des allumettes ! Peut-être.

Elle se mordit la lèvre supérieure sans quitter le produit des yeux.

— Je sais comment faire... en théorie. Mais, dans la pratique, cela risque d'être un peu délicat.

— Mais encore ? s'enquit-il prudemment.

— Il s'enflamme quand il est exposé à l'air libre. C'est pourquoi il est conservé dans de l'eau. N'y touche pas, Jem ! C'est du poison !

Attrapant Jemmy par la taille, elle l'éloigna de la table vers laquelle il lorgnait depuis un moment avec une curiosité vorace.

— Bah, pourquoi s'inquiéter ? Il lui explosera au visage avant qu'il n'ait eu le temps de le porter à sa bouche.

Roger saisit le flacon pour le mettre en sûreté, le tenant à bout de bras comme s'il allait éclater d'une minute à l'autre. Il aurait voulu lui demander si elle n'était pas tombée sur la tête, mais il était marié depuis assez longtemps pour connaître le coût des questions rhétoriques malavisées.

— Où comptes-tu le conserver ?

Il contempla avec insistance l'intérieur de leur cabane, dont les seuls espaces de rangement étaient constitués d'un bahut, d'une étagère pour les livres et les papiers, d'une autre pour le peigne et les brosses à dents, de la niche exiguë où Brianna entreposait ses biens personnels et d'un garde-manger grillagé. Jemmy était capable d'ouvrir ce dernier depuis son septième mois.

Sans lâcher son fils, qui luttait avec énergie pour s'emparer de ce nouveau jouet, elle affirma :

— Je pensais le mettre dans l'infirmerie de maman, personne n'ose toucher à rien, là-bas.

Effectivement, ceux qui ne craignaient pas Claire Fraser en personne étaient d'habitude terrifiés par le contenu de son antre, avec ses instruments de torture redoutables, ses mixtures troubles mystérieuses, ses remèdes nauséabonds. En outre, l'infirmerie possédait des placards trop hauts pour que même un alpiniste aussi déterminé que Jemmy puisse y accéder.

— Bonne idée, dit Roger soulagé. Tu veux que je l'emporte tout de suite ?

Avant que Brianna n'ait eu le temps de répondre, on frappa à la porte, et Jamie Fraser entra. Jemmy en oublia aussitôt le flacon et se jeta dans les pattes de son grand-père avec des cris de joie.

Jamie le souleva, le retourna la tête à l'envers en le tenant par les chevilles.

— Ça te plaît, *a bhailach*? Roger Mac, je peux te parler un instant?

— Bien sûr. On s'assied?

Roger avait déjà raconté à son beau-père ce qu'il savait – hélas, pas grand-chose – sur le rôle des Cherokees dans la future révolution. Était-il venu l'interroger de nouveau à ce sujet? Reposant le flacon à contrecœur, il poussa un tabouret vers Jamie, qui le remercia d'un signe de tête, balança Jemmy sur son épaule et s'assit.

L'enfant gigota dans les bras de son grand-père, jusqu'à ce que celui-ci lui donne une tape sur les fesses, ce qui le calma aussitôt. Le gamin se laissa pendre mollement la tête en bas, tel un paresseux, ravi.

— Voilà, *a charaid*, dit Jamie. Je dois partir demain matin pour les villages cherokees, et, en mon absence, j'aurais besoin que tu me rendes un service.

— Vous voulez que je m'occupe de la moisson de l'orge?

Les semis d'hiver n'avaient pas fini de mûrir, et chacun croisait les doigts pour qu'il fasse encore beau pendant quelques semaines. Toutefois, les prévisions étaient bonnes.

— Non, Brianna pourra s'en charger. Si tu veux bien, ma fille?

Il sourit à Brianna, qui haussa ses épais sourcils roux, réplique identique des siens.

— Pas de problème. Mais que fais-tu de Ian, de Roger et d'Arch Bug?

Archie Bug était l'intendant de Jamie, et donc la personne tout indiquée pour surveiller les moissons en l'absence de son employeur.

— Petit Ian vient avec moi. Les Cherokees le connaissent bien, et il parle leur langue. J'emmène aussi les frères Beardsley. Ils pourront rapporter les baies et les herbes dont ta mère a besoin d'urgence pour Lizzie.

— Moi aussi, je viens? interrogea Jemmy plein d'espoir.

— Pas cette fois, *a bhailach*. À l'automne prochain, peut-être.

Il tapota les fesses de l'enfant, puis se tourna vers Roger.

— J'ai besoin que tu te rendes à Cross Creek pour aller accueillir les nouveaux métayers, si tu le veux bien.

Une vague d'excitation mêlée d'inquiétude envahit Roger. Il se contenta toutefois de s'éclaircir la gorge et d'acquiescer.

— Oui, bien sûr. Vont-ils...

— Tu emmèneras Arch Bug avec toi, ainsi que Tom Christie.

Un silence incrédule suivit cette dernière précision. Ahuris, Brianna et Roger se regardèrent, puis elle questionna :

— Tom Christie ? Mais pourquoi diable ?

Le maître d'école était d'une austérité notoire, pas vraiment le compagnon de voyage rêvé.

Jamie fit une moue ironique.

— Il y a un petit détail que MacDonald avait omis de me donner quand il m'a demandé de les prendre. Ils sont tous protestants.

— Ah, je vois, dit simplement Roger.

Jamie croisa son regard et hocha la tête, soulagé de constater qu'il avait été tout de suite compris.

— Moi pas, déclara Brianna. Quelle différence cela peut-il faire ?

Elle avait dénoué le lacet de ses cheveux et lissait ses mèches entre ses doigts, le préliminaire au brossage.

Roger se gratta le menton, cherchant comment expliquer de manière cohérente deux siècles d'intolérance religieuse écossaise à une Américaine du XX^e siècle.

— Euh... tu te souviens du mouvement pour les droits civiques aux États-Unis ? L'intégration dans le Sud, et tout ça ?

Elle plissa le front.

— Bien sûr. Bon d'accord, alors dans quel camp sont les Noirs ?

Jamie sursauta.

— Que viennent faire les nègres dans cette histoire ?

— Ce n'est pas aussi simple, Brianna, dit Roger. C'était juste pour te donner une idée des passions que la question soulève. Disons que la perspective d'avoir un propriétaire catholique risque fort d'émouvoir sérieusement les nouveaux métayers... et inversement ?

Il interrogea Jamie des yeux.

— C'est quoi... des nègres ? lança Jemmy.

— Euh... des gens à la peau foncée, répondit Roger.

Tout à coup, il se rendit compte du borbier potentiel dans lequel cette interrogation le plongeait. Si le terme « nègre » ne signifiait pas systématiquement « esclave », il n'en était pas loin.

— Tu ne te souviens pas d'eux, dans la maison de ta grand-tante Jocasta ?

Jemmy fronça les sourcils, adoptant pendant un instant troublant la même expression que son grand-père.

— Non.

Brianna rappela à chacun l'ordre du jour en tapant d'un coup sec sur la table avec sa brosse à cheveux.

— Revenons au fait. Si je comprends bien, Tom Christie est assez protestant pour que les nouveaux venus se sentent à l'aise ?

— C'est plus ou moins ça, convint son père.

Il poursuivit avec un sourire en coin :

— Au moins, avec ton homme et Tom Christie, ils n'auront pas l'impression de pénétrer directement dans le royaume de Satan.

— Je vois, répéta Roger.

Cette fois, son ton était un peu différent. Ainsi, ce n'était pas son statut de fils de la maison et de bras droit du grand chef qui lui valait cette mission, mais celui de presbytérien, du moins de nom.

— Mmphm, fit-il, résigné.

— Mmphm, ajouta Jamie satisfait.

— Oh, arrêtez avec vos grognements ! s'écria Brianna excédée. Soit : Roger et Tom Christie doivent se rendre à Cross Creek, mais pourquoi Arch Bug ?

Avec une prescience subliminale toute conjugale, Roger se rendit compte qu'elle était mécontente de devoir rester à la maison à s'occuper des moissons – une tâche épuisante et pénible dans le meilleur des cas –, alors qu'il partait batifoler avec un groupe de coreligionnaires dans la métropole ô combien romantique et palpitante de Cross Creek. Population : deux cents âmes.

— C'est surtout Arch qui les aidera à s'installer et à se construire des abris avant l'hiver, expliqua Jamie. Tu ne voudrais tout de même pas que je l'envoie seul pour discuter avec eux ?

Brianna sourit malgré elle. Arch Bug, marié depuis des lustres à la très volubile Mme Bug, était célèbre pour son mutisme. Certes, il pouvait parler, mais s'exécutait rarement, limitant sa conversation à quelques « mmph » aimables.

Roger se frotta la lèvre inférieure avec l'index.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 28 septembre 2015.

Dépôt légal septembre 2015.
EAN 9782290099728
L21EDDN000409N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion